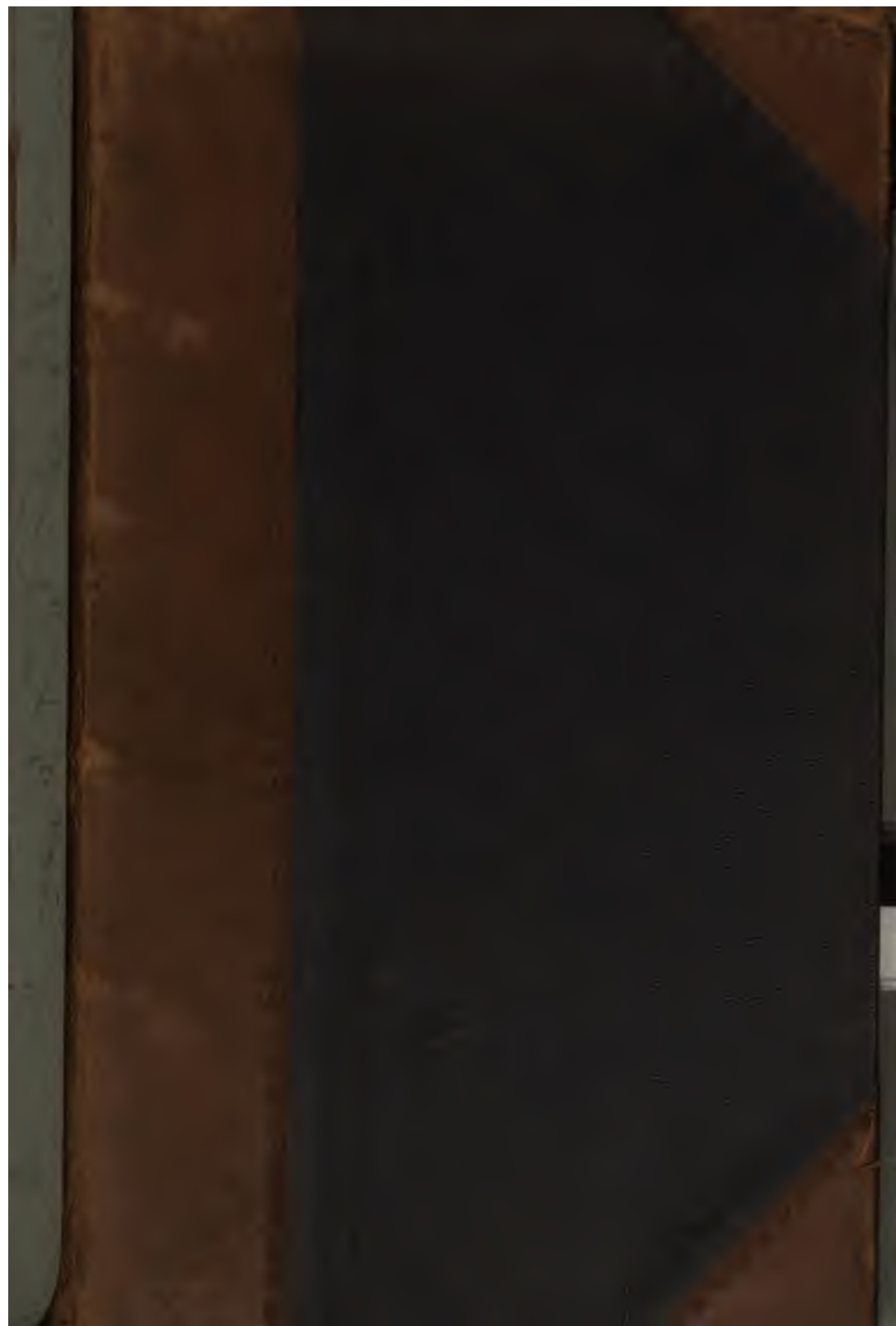
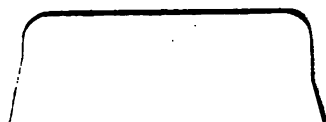




CATALOGUE DU MUSÉE

DE

L'ACADÉMIE DE BRUGES.

CATALOGUE DU MUSÉE

DE

L'ACADÉMIE

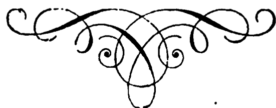
DE BRUGES.

NOTICES ET DESCRIPTIONS AVEC MONOGRAMMES, ETC.

PAR

W. H. JAMES WEALE,

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA COMMISSION ROYALE DES MONUMENTS ETC.



BRUGES,
BEYAERT-DEFOORT, éditeur-libraire, rue des Pierres.

LONDRES,
BARTHÈS et LOWELL, 14. Great Marlborough Street.

1861.

St Nicolas, typ. de J. EDOM.

PRÉFACE.

Il n'est peut-être pas d'école plus intéressante à étudier que l'école de Bruges; il n'en est pas dont les documents aient été plus négligés, et dont l'histoire soit encore, de nos jours, plus incomplète. C'est lorsqu'on s'aventure parmi ces milliers d'archives disséminées de tous côtés, et dont aucun classement ne facilite le dépouillement, qu'on est étonné et même effrayé de ce qui reste encore à faire.

Le Catalogue que nous publions aujourd'hui, aura déjà éclairci plus d'un point obscur; deux peintres, l'un à peine cité, l'autre dont le nom ne faisait point partie de l'histoire de l'Art, nous ont été ainsi révélés; grands artistes tous les deux, l'un, Gérard David van Oudewater, était originaire des Provinces Néerlandaises, l'autre, Jean Prévost, était natif de Mons. On verra que nous avons pu recueillir assez de renseignements pour fournir des données positives sur la vie de ces deux artistes. Le brouillard qui obscurcissait la biographie de Hans Memlinc est également en partie dissipé, et si

2.

nous ne pouvons encore préciser la date de la naissance du grand peintre, ni suivre sa carrière pas à pas, nous connaissons au moins l'année de son décès, donnée si importante pour la vérification de la paternité des tableaux; nous savons ce grand peintre marié; nous connaissons le nombre et les noms de ses enfants; nous avons l'énumération de ses propriétés, enfin nous n'en sommes plus à cette désespérante impossibilité de posséder quelques renseignements certains sur son compte. Quoi que l'on puisse dire sur l'importance de nos découvertes et sans nous en attribuer le moindre mérite personnel, nous estimons fort heureux, pour l'histoire de l'art, qu'à une complète obscurité ait déjà succédé un peu de clarté.

On remarquera encore les nombreuses rectifications et additions que nous avons eu le bonheur de pouvoir faire à diverses biographies; la date exacte du décès de Jean van Eyck, des détails intéressants sur sa vie et sur ses propriétés; Blondeel posé comme ingénieur de talent et auteur d'un plan, qui, s'il eût été adopté, aurait sérieusement influé sur les destinées de la ville de Bruges; des détails nouveaux sur Pierre Pourbus, Pierre Claeis, les van Oost, etc., enfin la précision de l'époque du tableau si important du Baptême du Christ, *certitude qui prouve au moins que ce triptyque n'est ni de Rogier van der Weyden, ni de Hans Memlinc, ni de Gérard de Gand, ni de Liévin de Witte qui tous, à cette époque, reposaient depuis longtemps dans la tombe.*

Nous avons cru ajouter grandement à l'intérêt de notre livre en donnant des fac-simile de monogrammes encore inédits, ainsi que d'inscriptions curieuses et d'écussons qui pourraient amener de nouvelles et intéressantes découvertes. Certes il y a encore bien des lacunes dans notre travail, et, sans doute, si nous avions eu quelques mois de plus à y consacrer, nous eussions été à même d'en combler au moins quelques-unes; mais nous avions hâte de terminer notre Catalogue, pressé que nous sommes par d'autres travaux importants. Nous espérons, lors d'une seconde édition, pouvoir compléter par des additions ou des découvertes nouvelles ce que nous livrons aujourd'hui au public.

Nous avons consulté tous les auteurs, qui, à notre connaissance, ont écrit sur les tableaux de l'ancienne école qui se trouvent à l'Académie; nous les avons lus en présence même des tableaux; parfois nous avons adopté la critique de certains de ces écrivains, notamment celle de Waagen et de Cavalcaselle, ainsi qu'on peut le remarquer dans les observations sur les tableaux de Jean van Eyck et sur celui du Baptême du Christ; *parfois cependant, nous avons exprimé des opinions toutes différentes. Dans tous les cas, rien n'a été écrit qu'après un examen approfondi; partout nous avons indiqué comme certaines les choses certaines, comme douteuses, les choses douteuses : nous serions donc heureux que notre livre pût être compté comme une pierre utile ajoutée à l'édifice de l'histoire artistique.*

Nous saisissons cette occasion pour remercier publiquement ici toutes les personnes dont l'obligeance intelligente a bien voulu nous faciliter l'accès des archives ayant rapport aux peintres des tableaux de l'Académie, et mettre ainsi à notre disposition tous les moyens possibles pour mener notre travail à bonne fin; ce n'est pas à un homme isolé, c'est à une cause tout entière que l'on rend service par de semblables procédés; l'homme n'est que l'instrument, le principe seul est le but véritable.

Seulement nous regrettons d'avoir une exception à faire à ce remercîment général. Animé du désir le plus vif de faire pour les tableaux de l'Hôpital S. Jean un Catalogue aussi digne d'eux que nos faibles talents nous l'eussent permis, nous nous adressâmes à la Commission des Hospices pour avoir la permission de faire des recherches dans le riche dépôt d'Archives qui s'y trouve et de pouvoir mesurer et examiner les revers des tableaux. Malgré d'instantes démarches, démarches appuyées du reste par Monsieur le Gouverneur de la Province, la Commission, après un délai de plus de trois semaines, nous répondit qu'elle ne pouvait accéder à notre demande, et ceci sans motiver son refus. Une seconde lettre, envoyée le 17 Juin, reste encore sans réponse. Espérons que dans un avenir plus ou moins rapproché, la Commission comprendra qu'aucune lumière ne doit être mise sous le boisseau, et que, quels que soient les obstacles de détail que l'on puisse invoquer, ils ne seront jamais que d'un poids fort minime

en présence d'une question qui peut, qui doit même jeter la plus vive lumière sur l'histoire d'une des plus belles écoles du monde, l'école de Bruges.

Dans tous les cas, nous publierons au commencement de l'année prochaine une notice sur les tableaux de l'Hôpital. Si nos efforts auprès de la Commission restaient infructueux, il nous serait impossible de ne pas transmettre à la postérité les noms de ceux dont le cœur bat si faiblement pour les gloires de la Flandre, que, lorsqu'un étranger s'évertue à les faire ressortir, ils ne trouvent rien de mieux que de lui refuser tout accès aux trésors confiés à leur charge.

Nous regrettons infiniment de devoir parler aussi sévèrement, mais nous sentons que c'est un devoir que nous avons à remplir envers le public.

W. H. JAMES WEALE.

2 Août, 1861.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

L'ACADÉMIE ROYALE,

DE PEINTURE, SCULPTURE ET ARCHITECTURE,

DE LA VILLE DE BRUGES.

L'Académie libre des Beaux-Arts de Bruges a été fondée par une Société de peintres et d'amateurs, à la tête desquels furent Joseph van den Kerckhove, Jean Baptiste Erregouts, Marc Duvenede et Josse Aerschoot. Les membres de cette Société se cotisèrent annuellement, à raison de dix escalins de Brabant par tête pour son entretien. Ils demandèrent ensuite au magistrat un local pour y établir une école pour l'enseignement de l'art. Après un assez long délai, le magistrat leur accorda *la Loge des Bourgeois*.

Cet édifice, surmonté d'une tour svelte, avait été construit dans les premières années du XIVe Siècle; à cette époque, on s'y réunissait le soir lorsque les affaires de la journée étaient terminées. La célèbre Société de *l'Ours Blanc* y tenait ses exercices et tournois. On y voit encore dans une niche la figure d'un ours blanc debout, portant au cou un collier auquel est suspendu un écusson — fi-

gure dont le magistrat autorisa le placement en 1417. Plus tard, en 1510, les Escrimeurs s'établirent dans le haut de la Loge, et vers le milieu du XVIIe Siècle, la Société de Rhétorique, dite du S. Esprit, prit possession du rez-de-chaussée; la salle était ornée de plusieurs beaux tableaux, parmi lesquels on remarquait une œuvre inachevée de Pierre Pourbus, représentant le Prévôt et les notables de la Société, réunis auteur d'une table; deux tableaux de Lancelot Blondeel, la *Transfiguration* et la *Descente du S. Esprit;* un paysage de Henry van Minderhout, un *Apollon* et *une Pallas* de Louis de Deyster, et plusieurs bons portraits.

Joseph van den Kerckhove fut nommé premier professeur de la nouvelle Académie, et ce fut sous sa direction que la classe de dessin s'ouvrit, le 1er Janvier 1720. Van den Kerckhove étant décédé quatre ans après, l'Académie fut fermée.

Ce ne fut qu'en 1739 qu'elle fut rouverte, grâce au zèle de Mathias de Visch qui succéda à la place de professeur. Le nombre des élèves s'étant accru, on augmenta le nombre des professeurs; Paul Joseph de Cockq fut professeur d'architecture, Emmanuel van Speybrouck fut chargé de l'enseignement des principes du dessin; Mathias de Visch conserva les classes supérieures. Tout marchait bien lorsque le 29 Janvier 1755, le bâtiment de l'Académie, la tour exceptée, devint la proie d'un violent incendie qui détruisit, outre le local, les tableaux, les objets d'arts et les archives qui y étaient conservés. Une souscription fut aussitôt ouverte, et neuf mois après, le bâtiment était déjà reconstruit. Sur la porte d'entrée, on plaça cette inscription: UT PHOENIX EX CINERE SVO DONO BRUGENSIVM REVIVISCO.

En 1765, après le décès de De Visch, Jean Antoine Gaeremyn fut nommé à sa place, mais un différend s'étant élevé entre lui et les autres professeurs, il donna sa démission après dix ans de services zélés, le 22 Mars 1775. Paul Joseph de Cockq lui succéda.

A cette époque, l'Académie fit un nouveau réglement plus en harmonie avec les exigence de l'époque; ce réglement fut envoyé à

Bruxelles pour être soumis à Marie Thérèse qui l'approuva et qui, en même temps, conféra à l'Académie le titre de Royale; l'impératrice honora cet établissement d'une protection particulière. Joseph II et Napoléon Buonaparte l'encouragèrent également, et il acquit beaucoup de réputation par les élèves qu'il produisit à la fin du dernier siècle; parmi ceux-ci, il faut citer Suvée, Ducq et Kinsoen.

En 1818, la façade principale fut allongée et on la décora dans un style gothique bâtard; on agrandit les classes, on en fit de nouvelles, et on construisit au premier étage la salle qui sert actuellement de musée. En 1842 les classes furent de nouveau agrandies, la ville ayant donné, dans ce but, une maison qui se trouvait située à côté de l'établissement.

Il est à espérer que l'administration communale fournira également à l'Académie les moyens d'arranger un peu mieux les salles où sont exposés les tableaux, salles mal éclairées et où on ne fait jamais de feu.

CATALOGUE.

JEAN VAN EYCK (DÉCÉDÉ EN 1440).

La biographie des frères van Eyck et de leur sœur est longtemps restée environnée de ténèbres. Le progrès des études historiques qui a conduit au dépouillement d'un nombre considérable d'archives a jeté un grand jour sur l'histoire de ces artistes. Il faut espérer que des découvertes ultérieures viendront compléter ce que nous savons déjà.

Il paraît presque certain que la naissance de Jean van Eyck eut lieu à Maeseyck, entre les années 1381 et 1395. Van Mander dit qu'il décéda dans un âge moins avancé que son frère Hubert. Celui-ci trépassa en 1426, à l'âge de 60 ans; Jean décéda en 1440. Il s'en suit que sa naissance eut lieu après 1380. Dans les portraits que les van Eyck nous ont laissé d'eux-mêmes, dans le tableau de *l'Agneau mystique* de Gand, et dans celui du *Triomphe de l'Eglise*, au Musée de la *Santa Trinita*, à Madrid, il paraît exister une différence de 20 ans entre les deux frères.

Jean fut l'élève de son frère Hubert. Son premier patron fut Jean de Bavière, surnommé Jean-sans-Pitié, oncle de Philippe-l'Asseuré, qui, après avoir été en 1390, et dès l'âge de 17 ans, évêque de Liége, déposa, en 1418, sa dignité épiscopale, pour épouser Elisabeth de Görlitz, veuve d'Antoine, Duc de Bourgogne, et héritière du duché de Luxembourg. On ne sait pas vers quelle

époque Jean van Eyck entra au service de Jean de Bavière, mais celui-ci étant décédé subitement le 6 Janvier 1425, le 19 Mai suivant, Philippe-l'Asseuré, prit Jean van Eyck à son service en qualité de « pointre et varlet de chambre, » emplois qu'il avait exercés sous Jean de Bavière.

La position qu'occupait Jean van Eyck à la cour de Philippe-l'Asseuré, était assez brillante si nous en jugeons par les comptes des *Ducs de Bourgogne* publiés par M. le Comte de Laborde. Van Mander dit qu'il était conseiller intime du Duc. C'est là une assez large interprétation de son véritable titre de varlet de chambre, titre équivalent à celui de chambellan, auquel était compté « deux chevaux à gages et un varlet à livrée. »

Le grand artiste vivait dans l'intimité du Duc qui le chargeait souvent de missions secrètes, de « loingtains voiaiges et estranges marches » qui lui assignent en quelque sorte un rôle diplomatique. Les émoluments du peintre étaient de « 100 liv. p. monnoie de Flandres. »

Le premier de ces voyages que fit Jean van Eyck fut au mois d'Août 1426, le second en Octobre de la même année. En 1428 il visita le Portugal « en la compaignie de MS. Jehan seigneur de Roubais » nommé par Philippe-l'Asseuré ambassadeur à la cour de Portugal, pour demander au nom du duc la main de la princesse Isabelle, fille du roi Jean I. Ils partirent de Bruges, et, après un long voyage arrivèrent à Castrees le 18 Décembre. A Lisbonne, Jean van Eyck fit, de la princesse, un portrait « bien au vif » qu'il envoya à Bruges au mois de Février 1429. Ce travail terminé, il parcourut le pays pendant quelques mois et visita les principales villes de la Gallicie et de la Castille. Au mois de Septembre, la princesse, son frère et leur suite s'embarquèrent, mais, à cause du mauvais temps qu'ils essuyèrent, ils n'arrivèrent en Flandre que vers la fin de Décembre. Jean van Eyck, « l'excellent maistre en art de painture, » reçut en paiement pour le portrait ainsi que pour « certains services secrez » une somme de 80 livres. Les autres voyages secrets qu'il fit, furent en 1431 à Hesdin, en 1434 « pour les besongnes et affaires de MdS et de madame la duchesse, » et en 1436 « pour aucunes matières secrètes. »

En 1426, Jean van Eyck avait déjà une maison à Bruges, tandis que son frère Hubert demeurait à Gand. En 1428, Philippe-l'Asseuré paya « à Miquiel Ranary pour le louage d'une maison en

laquelle Johannes de Eck, varlet de chambre et paintre de MdS, a par l'ordonnance et commandement d'icellui S. demouré par deux années, finissant au jour Saint Jehan Baptiste dernier passé » une somme de 46 fr. 4s.

En 1432, il acheta de Jean de Melanen une maison dans la rue Neuve (actuellement sur l'emplacement où est la maison E 15, 7bis, Rue de la Main d'Or). Il est porté sur les comptes de l'obédience de la cathédrale de S. Donatien comme payant une rente annuelle de 30 escalins, rente hypothéquée sur cette maison en faveur de l'obédience. Ce paiement a été effectué par le peintre depuis le 24 Juin 1432 jusqu'au 24 Juin 1440 inclusivement.

Tout porte à croire que Jean s'est marié vers 1430. Nous voyons, par les comptes, qu'à cette époque il ne suivait pas le duc, puisque celui-ci le fit venir, exprès pour certaine affaire, de Bruges à Hesdin; j'ai prouvé dans mes *Notes sur Jean van Eyck* qu'il demeurait à Bruges en Juillet et Août 1432. Dans le courant de 1434, il lui naquit un enfant, dont Philippe-l'Asseuré, représenté par le Seigneur de Chargny, fut le parrain, et qui reçut du duc, comme cadeau de baptême, six tasses d'argent pesant ensemble 12 marcs et payées 8 francs 1 sol le marc « à Jehan Pentin, orfèvre, demourant à Bruges. »

Ainsi que le fait remarquer M. Kervyn de Lettenhove, dans une note insérée à la page 5 du *Journal des Beaux-Arts* (3me année), au mois de Janvier 1438, (1437. v. st.), Jean van Eyck n'est plus nommé parmi les valets de chambre de Philippe-l'Asseuré « or, c'était en 1437, après un voyage *en estrangères marches, pour matières secrètes* que le trésorier du duc avait réduit son salaire de moitié en le forçant à transiger *(ad componendum)*, mais dans ce compte il figure encore comme valet de chambre du duc. En 1439, époque où on le rencontre pour la dernière fois dans les comptes reproduits par M. de Laborde, on ne lui donne plus ce titre dont s'honorèrent au moyen-âge tant d'illustrations des arts et des lettres, et notre état de la cour de Philippe... en 1438, le passe également sous silence. Faut-il en conclure que Jean van Eyck encourut quelque disgrâce qui abrégea peut-être sa vie? » (Kervyn de Lettenhove, loc. cit).

Ainsi que je l'ai dit dans mes *Notes sur Jean van Eyck*, celui-ci décéda le 9 Juillet 1440; son corps fut d'abord enterré dans le pourtour extérieur de l'église de S. Donatien, mais en 1442, on le

transféra à l'intérieur de l'église où il fut enseveli près des fonts baptismaux. Les archives de Bruges nous font savoir que sa veuve prit part à une loterie tirée à Bruges le 24 Février 1445 (1446 v. st). Elle décéda, à ce qu'il paraît, vers 1448.

La dernière indication donnée par les comptes de la cour de Bourgogne sur la famille du peintre, concerne, à la date de 1448-9, « Lyennie (nom employé pour Liévine) van der Eecke, fille de Jehan van der Eecke, jadis painctre, varlet de chambre de MdS. » Le duc lui donne une dot de 24 francs « pour soy aidier à mettre religieuse en l'église et monestère de Mazeck ou pays de Liége. » Cette circonstance semble plaider en faveur de l'opinion qui considère Maeseyck, plutôt que Eyck ou Aldeneyck, comme le berceau des van Eyck.

On ne possède de Jean van Eyck aucun tableau authentique antérieur à 1420. Le portrait qu'il fit de Jean-sans-Peur, décédé le 10 Septembre 1419, est perdu, et celui de Jacqueline de Bavière, quoique probablement peint vers 1418, n'est pas certainement de cette date. Ce portrait, que nous n'avons pas vu, se trouve actuellement dans le musée royal à Copenhague. Après le décès de son frère Hubert qui eut lieu le 18 Septembre 1426, Jean van Eyck continua le retable de l'Agneau dont plus de la moitié lui appartient. Il n'existe aucune preuve qu'il resta à Gand après le décès de son frère; au contraire, il paraît être probable qu'il continua le retable à loisir, à Bruges, et si quelques panneaux furent achevés avant son voyage à Lisbonne, il est hors de doute qu'il n'y mit la dernière main qu'en Mai 1432. Vers ce temps, il atteignit l'apogée de sa grandeur, quoiqu'il n'égala jamais Hubert ni dans l'élévation des idées, ni dans le dessin du corps humain, ni dans ses draperies, ni dans l'harmonie de son coloris. Après 1432, il commença à dégénérer, et à mesure qu'il avançait en âge il perdait en talent.

N° 1. — H. 1.22. L. 1.57. B.

La Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus, S. Donatien, S. George et le donateur. — La Vierge est assise sur un trône placé sous un dais au milieu de l'abside du chœur d'une église, peut-être la cathédrale de S. Do-

natien à Bruges. Elle est vêtue d'une robe bleue, dont la bordure, autour du col, est ornée de pierres fines, et d'un large manteau rouge doublé de vert-olive-foncé avec une riche bordure brodée en fond d'or, semée de pierreries et bordée d'une rangée de perles fines. Ses longs cheveux crêpelés, inondant ses épaules, sont maintenus par une ferronnière étroite en or ornée de joyaux et qui couronne le sommet de son front. De la main gauche, dans laquelle se trouve un rosaire, elle soutient sur ses genoux l'Enfant Jésus qui est assis, tout nu, sur un linge blanc. Celui-ci caresse un perroquet et prend un bouquet de fleurs que sa mère lui offre. A droite de la Vierge, S. Donatien, debout, posé de profil; il est revêtu d'une aube et d'une amice blanche, munies d'appareils au col et au bas par devant, ainsi que d'une magnifique chappe de brocart de Flandre en velours cantré bleu broché d'or; sur les orfrois de cette chappe sont richement brodées les figures des apôtres : la morse, circulaire, est ornée d'un grand joyau rouge au centre, entouré de six grandes perles. La mitre, en fond d'or natté, est semée de pierreries. Les mains sont gantées et ornées de riches bagues. De la gauche S. Donatien tient, avec le voile, une crosse archiépiscopale superbement ciselée, et de la droite une roue avee son moyeu et ses jantes, toute complète, sur laquelle sont disposés circulairement cinq cierges allumés. A gauche de la Vierge s'agenouille le donateur, George de Pala (Van der Paele), un chanoine âgé dont le visage, à chairs pendantes, est sillonné de nombreuses rides. Il est revêtu d'un large surplis, sous lequel on distingue, à la partie inférieure, une soutane rouge bordée de

fourrure rousse; sur le bras gauche il porte l'aumusse. De la main droite il tient des besicles, et de la gauche un livre à demi ouvert muni de son fourreau en peau de chamois. Derrière lui son patron, S. George, debout, richement armé de toutes pièces; sur le devant du hausse-col se trouve le mot *Adonai*. Il soulève son casque de la main droite et laisse reposer dans le bras gauche son pennon traditionnel à la croix de gueules sur champ d'argent. Dans les montants du trône de la Vierge il y a deux niches qui contiennent des statuettes d'Adam et d'Ève avec la pomme en main : les accoudoirs sont ornés de deux morceaux de sculpture qui représentent la mort d'Abel, et Samson prenant du miel de la bouche du lion. Le dais du trône est formé d'une tenture de laine bleue semée de fleurs de couleurs diverses, et le marche-pied recouvert d'un tapis à riches dessins orientaux. L'abside est formée par des arches à plein-cintre soutenues par des colonnes cylindriques dont les chapiteaux sont richement sculptés de feuilles entrelacées et d'animaux, tandis que ceux des piliers engagés dans l'ambulatoire sont historiés.

Le réalisme le plus prononcé règne dans ce tableau : la figure de la Vierge, qui a les traits d'une femme vulgaire de trente ans, est certes la plus déplaisante de toutes les Vierges peintes par Jean van Eyck. L'Enfant, qui est tout nu, est court et maigre, sans charme et sans grâce; il paraît être saisi de terreur, terreur inspirée peut-être par la présence de S. George. Ce dernier, au lieu d'avoir l'air d'un noble chevalier, vainqueur du dragon, n'est qu'un soldat trivial avec une mine assez sotte et qui ôte niaisement son casque en tirant le pied droit en

· SCS DONATIANVS ARCHIEPI · · SCS GEORGIVS MILES XPI ·

SOLO PTV NON FRM · MERS VIV REDDIT · + RENAT ARCHOS PRM ·

REMIS CONSTITVITVR · QVI NVC DEO FRVITVR

HEC E SPECIOSIOR SOLE + SVP OEM STELLARV DISPOSICOEM

LVCI CPATA IVEITVR POR · CADOR E ENI LVCIS ETERNE + SPECLM SN

MACLA DI MAIESTIS ·

NATVS CAPADOCIA · XPO MILITAVIT · MVNDI FVGES OLIM ·

CESVS TRIVMPHAVIT · HIC DRACONEM STRAVIT ·

· Hoc op⁹ fecit fieri magr̄ georgi⁹ de pala hui⁹ ecclesie canoni⁹ p̄ Iohanne

de yrck pictore · Et finivit hic duas capellas die mensis · junii ·

ccc · xxxviij · 9pl au · 1436 ·

[illegible] ARCHIEPI · · SES GEORGIVS [illegible]

[illegible] FRM [illegible] REDDIT · + RENALD ARCHIEPS PRM ·

[illegible] TVITVR · QVI NVL [illegible] FRVITVR

HEC Ē SPECIOSIOR SOLE + SVP OEM STELLARV DISPOSICOEM

LVCI COPATA IVEITVR PIOR · CADOR Ē ENI LVCIS ETERNE + SPECLM SN

MACLA DI MAIESTIS ·

NATVS CAPADOCIA · XPO MILITAVIT · MVNDI FVGES OCIA ·

CESVS TRIVMPHAVIT · HIC DRACONEM STRAVIT ·

· Hoc op' fecit fieri mag͞r georgi' de pala hui' ecclesie canoni' p iohanne͞

de eyck pictore͞ · Et fundavit hic duas capellanias de gremio chori domini · mͦ ·

ccccͦ · xxxiiij · 9plt a͞n · 1436 ·

Fac-simile des légendes sur le tableau de Jean van Eyck, nº 1.

à 1/5 de l'exécution

Lith de J. Petyt Bruges

arrière pour saluer le Christ; sa figure exprime une joie grossière. Le portrait du chanoine, au contraire, peut être justement appelé un chef-d'œuvre. S. Donatien est cependant le personnage le plus remarquable du tableau; sa tête, noble, pieuse et intelligente, attire et fixe l'attention de suite. Les mains de toutes les figures, à l'exception de celles du chanoine, sont régulièrement petites, les doigts effilés et pointus. Le fond est dans un bon état de conservation, mais les draperies sont en partie détruites par les retouches que le tableau a subies; à part ces dégradations, la couleur n'a pas été employée avec la richesse habituelle au maître et les traces du travail percent partout. Le ton des chairs est dur et trop rouge et ressemble à celui du portrait de Jan de Leeuw au Musée de Vienne, et à celui de la Vierge et l'Enfant Jésus au Musée d'Anvers. Le dessin est en général ferme, quelquefois un peu raide.

Sur le cadre primitif se trouvent les légendes suivantes, en caractères gothiques brun-doré sur un fond de même couleur un peu plus clair, et rehaussés seulement par une petite touche jaune-brun. Sur le chanfrein, *Sanctus Georgius, miles Christi;* et *Sanctus Donatianus, archiepiscopus.* Sur le bord inférieur, *Hoc opus fecit fieri Magister Georgius de Pala, hujus ecclesiæ canonicus, per Johannem de Eyck pictorem, et fundavit hic duas capellanias de gremio chori Domini MCCCC XXXIV, completum anno* 1436. Sur le bord supérieur, *Hæc est speciosior sole, super omnem stellarum dispositionem luci comparata invenitur prior, candor est enim lucis æternæ, speculum sine maculâ Dei majestatis.* A droite, *Solo partu nonus fratrum : mersus, vivus redditur : renatus, archiepiscopus primus*

Remis constituitur, qui nunc Deo fruitur. Voici la légende que cette inscription rappelle : La mère de S. Donatien, qui se nommait Licinia, ayant mis au monde sept enfants à la fois, son mari soupçonna qu'elle lui avait été infidèle, et la fit enfermer dans une tour où personne ne pouvait avoir accès que lui-même; là elle accoucha de nouveau, au bout d'un an, et cette fois de neuf enfants dont le dernier venu fut nommé Donatien. Un jour que ce dernier traversait un pont, son serviteur le jeta dans le fleuve. Ses parents, en apprenant qu'il était noyé, en informèrent le Pape S. Denis; celui-ci voulut les consoler, et, après avoir prié, il fit mettre une roue de chariot avec cinq chandelles allumées sur l'eau : cette roue surnagea et s'arrêta sur la place où se trouvait le corps de Donatien qu'on retira de l'eau et qui fut rendu à la vie par l'intercession de S. Denis. Plus tard, il devint le 7e ou le 8e archevêque de Reims. Tous les actes de l'église de Reims furent détruits au Ve siècle par les Vandales; cette légende ne peut donc être acceptée, ainsi que le démontrent les Bollandistes, *Acta Sanct. Octobr. T. VI, P.* 499. A gauche, *Natus Cappadocia, Christo militavit : mundi fugiens otia, cœsus triumphavit : hic draconem stravit*. A chaque coin se trouve un écusson : ceux qui occupent l'angle droit supérieur et l'angle gauche inférieur portent de sable, à deux pelles de boulanger placées en sautoir et accompagnées de quatre pains d'or, Van der Paele; et ceux qui occupent l'angle gauche supérieur et l'angle droit inférieur d'argent, à trois chevrons d'azur, chargés de 5, 5 et 3 fleurs de lis d'or, à la bordure dentelée de gueules, Carlyns ou Van Kaerken ? George de Pala fut élu Chanoine de S. Donatien de la cinquième prébende en 1410; il décéda en 1444.

Ce tableau est le plus grand que l'on connaisse du maître; les figures sont à peu près deux tiers de grandeur naturelle; il ornait primitivement le maître-autel de la cathédrale de S. Donatien; en 1778 il se trouvait dans la sacristie d'où il fut transporté au Musée de Paris, le 21 Août 1794. Une copie, qui n'est pas de la main de van Eyck, mais qui est probablement de Gérard Horenbout, existait jadis dans l'église de Watervliet, près d'Eecloo, Flandre Orientale. Elle se trouve actuellement au Musée d'Anvers (N° 11 du Catalogue, H. 1. 20. L. 1. 54 transp. de B. sur T.)

N° 2. — H. 0.32. L. 0.26. B.

Portrait de la femme du peintre. — Ce portrait, qui est en buste, n'est nullement flatteur. Cependant, l'impression déplaisante qu'il produit est due en grande partie au costume peu gracieux. Elle porte une houppelande de drap écarlate garnie de fourrure petit-gris, et ayant de larges et longues manches. La ceinture, posée par dessus, immédiatement sous les seins, consiste en une large bande de soie verte tissée en chevrons. Pour coiffure, elle a une crépine à deux cornets avec couvre-chef blanc en toile épaisse bordée d'une ruche de même étoffe. Les mains sont posées l'une sur l'autre : le doigt annulaire de la main droite est ornée d'une bague.

Ce portrait, d'une peinture très claire et d'une vérité extrême, offre un exemple frappant du talent spécial que ce maître avait pour la finesse dans l'exécution et le rendu des détails.

Le cadre, simulant du marbre brunâtre veiné de noir, porte les légendes suivantes; en haut, *Conjux*

meus Johannes me complevit anno 1439, 17 *Junii*, en bas, *Ætas mea triginta trium annorum. Als ikh kan.* Le panneau est peint sur le revers en imitation de porphyre jaspé. La tradition porte que ce fut l'œuvre qu'il fit pour être admis franc-maître dans la corporation des peintres de Bruges, mais nous doutons beaucoup qu'il ait été membre de cette corporation.

Lors de l'invasion française, l'agent chargé de faire main basse sur les tableaux, ayant appris que celui dont nous nous occupons devait rester en gage, et à quel prix on pouvait le dégager, se mit à le déprécier; grâce à cette circonstance, cette œuvre d'art resta à la Belgique.

Ce tableau fut donné à l'Académie, en 1808, par M. Pierre van Lede. Il se trouvait autrefois dans la chapelle de S. Luc et S. Eloi de la corporation des peintres et selliers, dans la rue nord du Sablon, aujourd'hui la chapelle des Sœurs de St. Joseph. Il a été gravé au trait dans le *Messager des Sciences et des Arts* de 1825, p. 115.

N° 3. — H. 0.32.5. L. 0.26. B.

Tête du Christ. — Le Sauveur, dont la tête est ornée d'un nimbe cruciforme, est vu jusqu'au milieu de la poitrine que recouvre une tunique rouge bordée au col d'un galon orné de perles et de pierres précieuses. Fond : uni, sur lequel on voit les lettres Grecques *alpha* et *omega* et plus bas I (nitium) et F (inis). Sur le cadre fictif se trouvent ces légendes; en haut, *Jesus via, Jesus veritas, Jesus vita;* en bas, dans la première gorge, *Speciosus forma præ filiis hominum;*

·IHESVS VIA· ·IH̄S VERITAS·

·IHESVS VITA·

SPECIOSꝰ FORMA P̄FILIIS HŌIM ·ĀIE·IXH·XAN·

· Johes de eyck Inūentor · anno · 1420° · 30 January ·

CŌIV̄X M̄S IOHĒSME ϽPLEVIT ĀNO·1439°·

·17°·IVNIJ·

ETAS MEA TRIGINTA TRIV̄ ĀNORV̄·ĀLC·IXH·XAN·

Fac simile des légendes des tableaux marqués nos 2 et 3.

Lith de J. Petyt Bruges.

et dans la gorge inférieure, *Als ikh kan. Johannes de Eyck Inventor anno* 1440 *(ou* 1420) 30 *January.*

Ce tableau paraît être un fac-simile, à part quelques petits détails, en proportions réduites, de la tête du Christ peinte par Jean van Eyck en 1438, actuellement au Musée de Berlin. Il pourrait cependant être une copie de celle que ce maître offrit à la corporation des peintres d'Anvers en 1420, et qui y excita une si grande admiration. La tête n'est qu'une faible imitation dans laquelle on ne retrouve aucun des traits qui caractérisent les productions authentiques du maître. C'est une peinture dure, froide et sèche, qui n'a ni vie, ni art, ni sentiment. Il y manque aussi l'empâtement large et les vernis habiles qu'on trouve dans la tête du Christ de Berlin. La seule partie qui ait du mérite est le galon qui borde le col de la tunique, lequel est, comme peinture, d'un remarquable fini.

La signature est évidemment fausse : 1° On peut facilement se convaincre que les lettres ont été copiées par une main inhabile; un mot surtout démontre la vérité de cette assertion; A'IE; évidemment le copiste ne savait pas la signification de la devise dont Jean van Eyck se servait. 2° Le mot *inventor* ne s'applique pas à l'invention d'une nouvelle manière de peindre, mais signifie l'auteur de la composition, de la conception primitive; c'est simplement une indication que le peintre de ce panneau n'a fait que copier une composition originale de Jean van Eyck. 3° Il n'y a pas un tableau authentique de van Eyck entouré d'un cadre fictif peint sur le panneau tel qu'on le voit sur celui-ci. 4° Il est peu croyable que le peintre du magnifique portrait décrit sous le n° 2

ait produit si peu de mois après, un tableau si pauvre, si inanimé et si peu dans sa manière que cette tête de Christ.

Ce tableau fut donné à l'Académie par M. Joseph de Busscher, imprimeur, de Bruges, en 1788.

HANS MEMLINC (DÉCÉDÉ EN 1495).

La biographie de cet illustre artiste, jusqu'ici si dépourvue de renseignements positifs, n'a plus ce caractère mystérieux dont elle était restée empreinte si longtemps. Grâce aux découvertes que nous avons faites dans divers dépôts d'archives, à Bruges, nous sommes arrivés, sinon à un ensemble complet, au moins à des données certaines, à quelques faits positifs de la plus haute importance pour l'histoire. Tout le monde connaît la légende qui avait fait de *Hans Hemling* un pauvre soldat blessé, arrivé mourant à l'hôpital de Bruges, recueilli avec charité par les sœurs, soigné et guéri par elles, et les remerciant en leur laissant le plus beau chef-d'œuvre artistique de cette époque. D'où venait ce soldat? peut-être de la bataille de Nancy, peut-être de l'Allemagne; les suppositions avaient le champ libre, et le soldat pauvre et blessé devint bientôt un soldat débauché. Bien souvent, en contemplant les créations si pures, si pieuses du grand peintre, nous éprouvâmes un sentiment d'incrédulité pour ce que l'on nous assurait être son histoire; poussés par le désir d'éclaircir nos doutes, nous nous mîmes à fouiller les vieilles archives, et bientôt le succès couronna nos efforts. Nous avons publié dans toute leur étendue les différents documents que nous avons découverts sur le grand peintre; (1) nous comptons, dans un ouvrage projeté, nous étendre sur ces pièces intéressantes, et nous nous contenterons ici d'en extraire les principaux faits qui sont désormais acquis à l'histoire.

Hans ou Jean Memlinc était établi à Bruges dès 1479, peut-être avant, mais nos documents sont muets à cet égard; il n'y est point à l'hôpital comme soldat pauvre et blessé, mais il y possède

(1) Journal des Beaux-Arts, 3e année, pages 21 et suivantes (St. Nicolas, Belgique, typogr. de J. Edom).

plusieurs propriétés et maisons sur lesquelles il paie diverses rentes; en 1480, il est du nombre des bourgeois notables de Bruges qui prêtent à la ville une certaine somme pour les frais de la guerre entre Maximilien et la France. Memlinc fut marié : le prénom seul de sa femme nous est connu ; elle s'appelait Anne, lui donna trois enfants, Jean, Pétronille ou Cornélie et Nicolas, et décéda avant le 10 Septembre 1487. Enfin, à la date du 10 Décembre 1495, le registre pupillaire de la ville nous fournit la preuve du décès de Memlinc dont, à cette époque, les enfants sont encore mineurs.

La plus grande des maisons possédées par Memlinc, et celle qu'il habitait, était située dans la rue du Pont-Flamand (aujourd'hui rue S. George) vis à vis la maison des Arbalétriers; c'était une maison bâtie en pierres et couverte en tuiles, espèce de luxe pour l'époque. Nos pressentiments se sont donc réalisés, et l'auteur de ces admirables créations où respirent la foi la plus vive, la pureté la plus exquise, le sentiment le plus naïf et le plus délicat, a repris aux yeux du monde le caractère d'honorabilité et de dignité que les inventions gratuites de quelques biographes avaient tenté de lui enlever.

N° 4. — H. 1.21. L. 1.54. B.

Triptyque. — *Tableau principal.* — *S. Christophe, S. Benoit et S. Gilles.* — Au milieu S. Christophe, vêtu d'une robe bleue à doublure jaune et d'un grand manteau rouge, porte l'Enfant Jésus sur ses épaules à travers les eaux du Jourdain. Il lève les yeux pour regarder l'Enfant merveilleux, ne pouvant se rendre compte du poids qui l'accable, et se soutient avec un jeune tronc d'arbre qui lui sert de bâton. Le petit Jésus, enfant doux et gracieux, revêtu d'une draperie vert-foncé, bénit le Saint avec la main droite et se cramponne de la gauche au bandeau qui enveloppe sa tête. Dans une grotte pratiquée dans un des rochers qui bordent la rivière, on voit un ermite s'appuyant avec

la main gauche sur une béquille et tenant élevée, de la main droite, une lanterne allumée. Sur le même plan que le S. Christophe, se tiennent deux saints. A droite, S. Benoit, revêtu de l'habit monacal, la tête découverte, a les yeux fixés sur un livre ouvert qu'il soutient de la main gauche. De la main droite il tient une crosse. A gauche S. Gilles, en costume de Bénédictin, tient un livre fermé de la main gauche, tandis que de la droite il caresse une biche qui se tient à côté de lui. La manche droite de son habit est percée d'une flèche. Le sol, dans l'avant-plan, est étoilé de violettes, de fraises, de marguerites et d'autres fleurs. Le S. Christophe se détache sur l'eau du Jourdain et sur un ciel éclairé des feux du soleil couchant. S. Benoit et S. Gilles se détachent à leur tour d'un fond de paysage boisé. Le paysage est bordé à droite et à gauche de masses rocheuses. Le cadre porte sur le chanfrein d'en bas la légende *ANNO DNI* 1484.

N° 5. — H. 1.21. L. 0.69. B.

Volet de droite. Face. — Le Donateur. — Un bourgeois, vêtu d'une robe de drap rouge, doublée de fourrure et légèrement entr'ouverte sur le devant, est agenouillé devant un prie-dieu sculpté sur lequel on voit un coussin rouge et un livre de prières ouvert. Il a les cheveux longs, raccourcis sur le front qu'ils recouvrent aux trois-quarts, la barbe rase et les mains jointes. Derrière lui son patron, S. Guillaume de Maleval, (1) fondateur de l'ordre des Ermites dit Guillel-

---

(1) Voyez Bolland. Acta Sanctorum Februarii X p. 481. Il y avait à Bruges un couvent de Guillelmites fondé originairement à Was-

mites, revêtu de l'habit religieux noir au-dessus d'un costume de guerrier. La main droite du saint repose sur l'épaule du donateur, tandis que de la gauche il soutient un drapeau chargé des armoiries de l'ordre, d'azur semé de fleurs de lis d'or au canton d'argent chargé de trois croissants d'or mis en bande. A ses pieds un diable sous la forme d'une bête fauve. Derrière le donateur s'agenouillent ses cinq fils. Fond : paysage; à droite, un château entouré de fossés; à gauche, une ferme et une chapelle. Le cadre porte sur le chanfrein d'en bas la date 1484.

N° 6. — H. 1.21. L. 0.69. B.

Volet de gauche. Face. — La Donatrice. — Une dame agenouillée devant un prie-dieu sur lequel on voit un coussin bleu et un livre ouvert. Elle est vêtue d'une robe en damas de soie noire, bordée et doublée de fourrure blanche, taillée en carré sur la poitrine que recouvre une chemisette en toile fine. Au dessus elle porte une berthe de fourrure blanche. La ceinture consiste en un très large ruban écarlate garni d'une riche et curieuse boucle en or. Pour coiffure, elle a un hennin et un couvre-chef en mollequin. Le doigt annulaire de la main gauche est orné de deux bagues.

---

tines près de Biervliet, en 1249; mais à la suite de l'inondation par la mer, en 1377, la communauté fut transferée à Bruges où ses membres bâtirent, en 1430, un couvent et une église appelés le Val S. Antoine et situés près de la porte de Gand. On y conservait une partie du cilice de S. Guillaume en l'honneur de qui y fut établie une confrérie. L'église fut démolie en 1804; les ruines en existèrent jusqu'en 1842; son emplacement est occupé actuellement par 3 maisons B 13, n° 38.

Derrière elle, sa patronne, S. Barbe, debout, soutenant une tour de la main droite qui est passée sous son manteau. Elle est vêtue d'une cotte en brocart de velours, or et noir, très décolletée, fermée par un lacet sur le devant : sous cette robe, elle porte une pièce et des manchons en velours de soie cramoisi. Sa ceinture consiste et un petit ruban rose posé à plat sur les hanches et se terminant en une riche agrafe garnie de rubis et de perles d'où pend une chaîne en or. Une chemisette en baptiste et un ample manteau de drap rouge, doublé de vert, complètent son costume. Sa longue chevelure qui inonde ses épaules est retenue par une ferronnière étroite richement garnie de pierreries. Derrière la donatrice s'agenouillent onze filles, dont l'aînée porte l'habit d'une religieuse de l'ordre de S. Dominique. Fond : paysage avec un château. Le cadre porte sur le chanfrein d'en bas la date 1484.

N° 7. — H. 1.21. L. 0.69. B.

Volet de droite. Revers. — *S. Jean-Baptiste.* (Grisaille). — Le saint, debout, montre de la main droite l'agneau qui se trouve à côté de lui. De la main gauche il tient une croix à bannière flottante.

N° 8. — H. 1.21. L. 0.69. B.

Volet de gauche. Revers. — *S. George.* (Grisaille.) — Le saint, debout, armé de pied en cap, transperce la tête du dragon avec une lance.

Ce triptyque est une des meilleures productions de Memlinc. La composition est excellente, la manière hardie, aussi a-t-il moins sacrifié ici à la symétrie que

dans les *Fiançailles de S. Catherine*, à l'Hôpital S. Jean. La tête du S. Christophe est belle, fine, pleine d'intelligence et de vie. La tête et la main gauche de S. Gilles, la tête de S. Benoît et celle du donateur sont aussi d'admirables morceaux. La rivière, au premier plan, est peinte avec une vérité et une profondeur remarquables; les ombres projetées par les rochers qui la bordent ainsi que par le corps du géant, sont rendues d'une manière savante. Dans le fond, la rivière devient claire et brillante, réfléchissant les lueurs du soir. Malheureusement le tableau est beaucoup endommagé par le temps et par les restaurations. Le bras gauche de S. Barbe, et le bas du visage d'un des fils du donateur, ont beaucoup souffert; la figure de S. Jean-Baptiste a été en grande partie repeinte; les doigts de la main avec laquelle il montre l'agneau, ont été allongés, le pouce raccourci : on peut encore distinguer la forme primitive sous ce vandalisme moderne, on remarque le long du bras droit du donateur, une ligne droite qui nous paraît être une retouche de l'auteur. Le S. George nous semble entièrement postérieur au temps de Memlinc. Le ton froid qui règne à l'intérieur du triptyque doit être attribué à ce qu'on a enlevé l'ancien vernis coloré. Les inscriptions sur le cadre paraissent avoir été retouchées. Ce triptyque ornait primitivement l'autel de la chapelle de l'Hospice S. Julien, mais quand l'autel fut reconstruit, le tableau fut mis dans la chambre de réunion des Tuteurs de l'Hospice d'où il fut transporté à Paris le 23 Août 1794, puis enfin rapporté à Bruges, en 1815, et placé à l'Académie. Malgré de longues recherches dans les archives de l'Hospice, nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur ce tableau.

On conserve au Musée du Louvre, à Paris, une aquarelle par Memlinc qui paraît être une étude pour la tête de S. Benoît.

GÉRARD DAVID VAN OUDEWATER (DÉCÉDÉ EN 1523).

Ce peintre, qui mérite de prendre place parmi les bons artistes de la fin du XVe siècle, est resté presque inconnu jusqu'ici. Guicciardin le mentionne dans sa Description des Pays-Bas, avec Lancelot Blondeel et Simon Bennync. (pp. 132, 134). Gérard David, fils de Jean, naquit à Oudewater, en Hollande, vers le milieu du XVe siècle. Nous ne savons pas quand il vint s'établir à Bruges. En 1488, il peignit pour la ville un tableau du dernier Jugement qui fut placé dans la chambre des échevins et qui lui fut payé 12 livres 10 escalins de gros. Il fut 4e *vinder* de la corporation des peintres, en 1488, 1er *vinder* en 1495 et 1498, et doyen en 1501. En 1508 il devint membre de la confrérie de Notre-Dame de l'Arbre sec établie dans l'église des Frères Mineurs à Bruges. Il épousa Cornélie, fille de Jacques Cnoop, doyen de la corporation des orfèvres. Il décéda le 13 Août, 1523, et fut enterré à l'église Notre-Dame, sous la tour, sous une pierre bleue ornée de ses armoiries, d'azur à 3 cornes d'argent ornées et lispendues d'or, et de celles de sa femme, d'azur à la fasce d'argent chargée de trois bobines *(cnoops)* d'azur. La veuve de Gérard se remaria en 1529.

N° 9. — H. 0.15.4. L. 0.03.5. Velin.

La Prédication de S. Jean. — Le Précurseur, debout sur un monticule, entre deux arbres, tient un bâton de la main droite, et lève la gauche en prêchant devant un auditoire assis au pied du monticule. Au second plan, on voit le Christ marchant vers un bois qui occupe le fond.

N° 10. — H. 0.15.4. L. 0.03.5. Velin.

Le Baptême du Christ. — Dans l'avant-plan, S. Jean agenouillé sur un genou, sur une roche assez élevée

au bord de la rive, répand sur la tête du Christ, debout dans le Jourdain, de l'eau qu'il a prise dans le creux de la main. Tout en haut, on voit le Père Eternel bénissant son Fils. Fond : paysage avec arbres et cerfs broutant l'herbe; au travers du paysage se déroule la rivière où nagent des cygnes.

Dans ces deux petites aquarelles, on remarque surtout le paysage. Le groupe des personnes qui écoutent la prédication du Précurseur, est savamment disposé. Sur le revers du cadre, en bois d'ébène, se trouve une étiquette où on lit, d'une écriture de la dernière moitié du XVIe siècle : « n° 70 meestr. Geeraert van Brugghe. L. 1-10-0. »

JEAN PREVOST, (DÉCÉDÉ EN 1529).

Ce grand artiste est resté complètement inconnu jusqu'ici. Il vint s'établir à Bruges entre le 2 Septembre 1493 et le 1 Septembre 1494. Dans le registre des admissions d'étrangers dans les rangs de la bourgeoisie de Bruges, on le trouve mentionné comme venant de Mons. Il fut 2e *vinder* de la corporation des peintres de Bruges en 1501, 1er *vinder* en 1507, 2e *vinder* en 1509, 1er *vinder* en 1514 et doyen en 1519 et en 1525. Il fut marié trois fois; sa première femme, dont nous ignorons le nom, décéda avant le 31 Août 1507 puisque dans le compte de la ville de Bruges, du 2 Septembre 1506 au 1er Septembre 1507, il est porté en compte la somme de 35 escalins, 8 deniers de gros, comme ayant été payée par ses héritiers qui étaient étrangers à la ville. Il épousa en secondes noces Madeleine, fille d'Adrien de Zwaef, sellier de Bruges; elle décéda avant le 8 Mars 1509, laissant un fils nommé Adrien. Sa troisième femme se nommait Catherine Baeureins, il eut d'elle trois enfants, Thomas, Anna et Marie; elle décéda en Janvier 1528. Il trépassa en Janvier 1529, et fut enterré auprès de sa dernière femme à l'église de S. Gilles. Jean Prevost occupait à Bruges une maison dans la rue de Ghistelles.

N° 11. — H. 1.17. L. 1.65. B.

Tableau cintré. — *Le Jugement dernier.* — Au milieu le Christ, entouré d'une auréole et revêtu d'une draperie rouge, est assis sur l'arc-en-ciel, la main droite placée sur la plaie de son côté, tandis que de la gauche, il tient élevée une épée. Ses pieds posent sur le globe terrestre; sur ses genoux est placé un livre ouvert portant la légende *BONUM ET MALUM.* A sa droite est assise la Reine des Saints, couronnée et vêtue d'une robe rose et d'un manteau bleu; elle montre son sein à son Fils dont elle semble implorer la miséricorde pour ceux qu'il doit juger. Elle est entourée de bienheureux, entre lesquels on distingue S. Catherine qui tient un fragment de roue; S. Pierre avec une clef dans la main droite; S. Paul avec une épée; S. Barthélemy tenant un couteau; S. André une croix en sautoir, etc. A gauche du Christ, S. Jean-Baptiste, en draperie brune, ayant sur les genoux un agneau debout, tenant, avec sa patte, une croix à bannière flottante; David couronné tenant une harpe entre les mains; S. George; Moïse avec les Tables de la loi qui portent ces légendes : *Crede unom deum* et *Diliges fratres tuos;* S. Antoine tenant un bâton dans la main droite et un chapelet dans la gauche; S. Etienne une pierre, S. Augustin, un cœur etc. Sous le Christ, deux anges soutiennent une croix d'or et sonnent de la trompette; des trompettes sortent les légendes *Appropinquate vos electi* et *Ite maledicti in æternum.* En bas, au milieu, la terre et la mer rejettent leurs morts; à droite, on voit la Jérusalem céleste dont les murailles sont en or semées de pierres précieuses, à

gauche, l'enfer représenteé par une cité en feu. Dans l'avant-plan, à droite, un ange donne un habit blanc orné de pierreries à une femme devant laquelle gît une couronne. Derrière ce groupe, on voit une foule d'élus entrant dans la Jérusalem céleste. A gauche, une femme agenouillée sur les bords d'un lac de feu, s'arrache les cheveux de désespoir; un monstre horrible s'apprête à la saisir. Un soldat dont la tête est couverte d'un casque à deux plumes et qui tient une pique, est englouti dans le lac, où un monstre de petite taille se dispose à l'attaquer. Près de là on voit une roue patibulaire sur laquelle est assis un démon.

Le dernier plan représente une vaste plage de sable, plus loin la mer. Sur cette mer on remarque des vaisseaux de différentes espèces, parmi lesquels on en voit dont les mâts supportent des anges, d'autres avec des anges et des croix à la poupe et à la proue; un autre, espèce de bâteau plat dans lequel sont des démons, supporte un château-fort en feu. Quelques-uns de ces vaisseaux abordent et débarquent des groupes nombreux de personnes que des anges et des démons conduisent et entraînent, les uns vers la Jérusalem céleste, les autres dans les gouffres de l'enfer.

Ce tableau est empreint de sentiments religieux, et malgré quelques détails assez bizarres, il produit un effet saisissant. Le coloris est généralement bon, le dessin assez raide. La partie supérieure se distingue par la beauté, la variété et le sentiment des têtes; à part la Vierge et Jean, les saints sont tous vêtus en blanc. La sainte qui reçoit l'habit des élus et l'ange qui le lui donne, forment un petit groupe charmant. Quelques réprouvés, engloutis dans le lac de feu, méritent d'être remarqués sous le rapport de l'expression,

ainsi que les démons dont quelques-uns sont aussi curieux pour la bizarrerie des formes que les diables de Breughel et de Callot. Les fleurs sur l'avant-plan, à droite, sont très fidèlement peintes.

Le cadre du tableau porte les légendes suivantes : en haut, *De cœlo auditum fecisti judicium : terra tremuit et quievit cum exurgeret in judicio Deus.* A droite, *Exaltabuntur cornua justi. Ps. 74, v. 11.* A gauche, *Cornua peccatorum confringam. Ps. 74, v. 11.* En bas, *Videte quid faciatis non enim hominis excercetis judicium sed Domini. Paralipomenon 2, c. XIX, v. 6.* La partie extérieure du cadre, fort bien sculptée, se trouve actuellement appliquée à une bibliothèque qui se trouve dans le cabinet du Bourgmestre à l'Hôtel de Ville. Au milieu de la partie supérieure, se trouve la date 1525 et deux lions soutenant un grand écu d'or à l'aigle double de sable aux armes de Charles V : sur les côtés, se trouvent les piliers d'Hercule et la devise *plus oultre.*

A propos de ce cadre, voici ce qui se trouve dans les archives de la ville de Bruges : Compte de la ville de Bruges, du 2 Septembre 1524 au 1er Septembre 1525 : fol. ciiij r°.

Uutgheuen van coope van houtte en̄ thēmerwerc. Item Jacob Kempe scrynewerkere ouer tleuren en̄ maken vand. houttewercke vanden tauereele daerinne toirdeel ghescildert es, staende inde camere vanden scepenhuuse by zyne quictan̄. iiij. l. grōn.

(Dépensé pour achat de bois et menuiserie. Item à Jacques Kempe, menuisier, pour la fourniture et la façon des boiseries du tableau dans lequel le *Jugement* est peint, se trouvant dans la chambre de la maison des échevins, d'après sa quittance 4 livres de gros.)

Le tableau se trouvait autrefois au-dessus d'une cheminée sculptée, entre deux portes ogivales, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville où est actuellement placée la Bibliothèque de la Ville.

Dans les Comptes de la Ville de Bruges, du 2 Septembre 1524 au 2 Septembre 1525, fol. civ. v°.

Item Jan Preuvost schildere ouer de schilderie vanden tauweele vanden Oirdeele staende in scepencamere by doorwaerde met hem ghemaect xx l̄. grom̄.

(Item à Jean Prevost peintre, pour la peinture du tableau du *Jugement* placé dans la chambre des échevins selon la convention faite avec lui 20 livres de gros.)

Comptes de la Ville de Bruges, du 2 Septembre 1525 au 2 Septembre 1526, fol. c. v°.

Item Jan Prouvost ooc schildre ouer zekre reparacie eñ beteringhe by hem ghedaen an toordeel binden scepencamere ende anders xij s. gr.

(Item, à Jean Prevost, aussi peintre, pour certaines réparations et améliorations faites par lui au *Jugement*, dans la chambre des échevins et autres 12 escalins de gros.)

Une belle copie de ce tableau, avec des variations notables, et faite en 1578 par Jacques vande Cornehuse pour la Prévôté de S. Donatien, ornait autrefois la salle de son tribunal. Elle se trouve actuellement dans la collection de Mr Versavel, curé du Béguinage.

LANCELOT BLONDEEL (DÉCÉDÉ EN 1561).

La variété constitue le côté principal du talent de ce peintre; il naquit, d'après les biographes, à Bruges, en 1495; d'autres donnent la date de 1500. La première version nous parait la plus probable puisqu'il travaillait déjà pour la ville en 1520. On doit sup-

poser que ses parents étaient dans une condition peu aisée, puisque le vieux poëte Brugeois, Édouard d'Hene, nous apprend que dans sa jeunesse il exerça le métier de maçon :

Hier light 'tvleesch begraven van Landsloot Blondeel
Voor maels werckman geweest met matsers truweel
Grooten konstenaere schilder geworden daer naer
Reijn navolger in Pictura Apelles pinceel
Wettenlijck inde Architecture geheel
Lxv jaer gheleeft onder 'sweerelds gorreel
Vierden maerte smaeckte doods morseel
Als men schreef duijst vijfhondert ende sestigh jaer
Hij es vooren wij moeten al volgen naer
Al dat 't leven ontfaen heeft moet seker eens sterven
God maecke sijn ziele in Christo claer
Dat die magh zalig verrijsen vruchtbaer
Uyt alle beswaer.

(Ci gît la chair de Lancelot Blondeel autrefois ouvrier maçon, devenu depuis grand artiste peintre, pur imitateur en peinture du pinceau d'Apelles, très entendu dans l'architecture, a vécu 65 ans entiers sous le harnais du monde, le 4 Mars goûta l'amertume de la mort, quand on écrivait 1560 (v. s.); il a pris les devants, nous devons tous suivre; tout ce qui a reçu la vie doit certes mourir une fois. Dieu éclaire son âme dans le Christ; qu'elle puisse ressusciter pour son salut, délivrée de toute peine).

En 1530, Lancelot Blondeel fut reçu au serment de la corporation des peintres de Bruges, où il fut 2e *vinder* la même année, 1er *vinder*, en 1537 et en 1556. Il épousa Catherine Scriers et eut une fille qui épousa Pierre Pourbus. Notre peintre qui demeurait dans la rue du Pont Flamand, dans une maison dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par la maison marquée E 18.10, décéda le 4 Mars 1561, et sa veuve au mois de Janvier suivant. Tous les deux furent enterrés au cimetière de S. Gilles.

Blondeel a traité à peu près tous les genres; sujets religieux, ruines, fabriques, incendies, enseignes de drapeaux, architecture, etc. On reconnait le plus souvent ses tableaux à l'habitude qu'il avait d'entourer ses sujets d'ornements architecturaux d'un dessin hardi et bizarre et presque toujours peints en or. Il a fait des gravures sur bois, la plupart sont perdues ou inconnues; on cite huit compositions représentant des danses villageoises et dont le dessin

était pur et correct (Van Mander). Il signait avec une truelle. Il est également connu pour avoir été l'architecte juré du Franc de Bruges et pour avoir fourni le plan et les dessins de la célèbre cheminée qui orne la salle où se réunissait le magistrat du Franc.

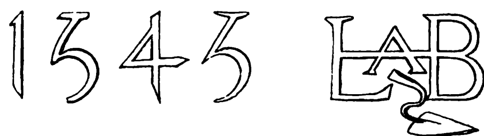
Blondeel était aussi un ingénieur de talent. En 1546, il soumit au Magistrat de Bruges un plan pour l'établissement d'un port de mer entre Heyst et Knocke, avec des canaux communiquant directement avec Bruges, Damme et l'Ecluse. Si ce plan avait été adopté, Bruges serait sans doute restée une ville commerçante et opulente.

On lui a attribué une certaine part dans l'introduction du style de la Renaissance en Flandre. A ce sujet, nous remarquerons qu'il existe des traces de ce style antérieurement à Blondeel, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans le tableau du *Jugement de Cambyse,* daté de 1498.

N° 12. — H. 1.38. 1.19. L. 0.98 T.

Tableau cintré. — S. Luc peignant la S. Vierge et l'Enfant Jésus. — Dans un ovale, entouré d'ornements d'architecture en or dans le style de la Renaissance, et qui sont d'une composition et d'un dessin remarquables, on voit S. Luc revêtu d'une robe verte et d'un manteau pourpre, agenouillé sur le genou droit devant son chevalet et peignant la sainte Vierge et son divin Enfant. Marie est assise sur un fauteuil vis à vis de lui; elle est vêtue d'une robe verte et d'un manteau rouge, et tient des deux mains le petit Jésus, qui, un bras passé autour du cou de sa mère, regarde le peintre d'un air un peu effrayé. Le pavement, en mosaïque, est en partie recouvert d'un riche tapis. Au dessous de l'encadrement, qui est orné de feuillages, de têtes de béliers, de singes et d'autres figures grotesques, sont suspendues les armes octroyées par l'Empereur Maximilien à Albert Dürer ainsi qu'à toutes les corporations de peintres artistes, un écu d'azur

à trois écussons d'argent. Le même blason se trouve répété dans la fenêtre d'une petite chambre intérieure au fond du tableau, où on voit un homme occupé à broyer des couleurs. Au dessus de l'écusson, se trouve le monogramme du peintre.



Dans un bon état de conservation.

La figure de la S. Vierge manque d'élévation. Celle de S. Luc, dans ce tableau, et celle du même saint, dans le tableau de Lancelot Blondeel conservé à la cathédrale de S. Sauveur, se ressemblent de la manière la plus frappante, non-seulement sous le rapport de la physionomie, mais encore sous le rapport de la stature et du costume. Selon la tradition, ce sont des portraits du peintre; les deux tableaux appartenaient autrefois à la corporation des peintres.

PIERRE POURBUS (DÉCÉDÉ EN 1584).

Ce peintre naquit à Gouda, selon les uns en 1510, selon d'autres en 1513. Son père, d'après Ledoulx, se nommait Jean. Plusieurs auteurs mentionnent qu'il vint se fixer très jeune à Bruges, où il épousa la fille de Lancelot Blondeel. On a prétendu qu'il fut élève de ce dernier, ce qui est peu probable s'il faut en juger par le style particulier de chacun de ces maîtres. La trace la plus ancienne que nous ayons rencontrée de Pourbus, date de 1540, année dans laquelle il fut admis au vieux Serment des arbalétriers de S. George à Bruges. Il fut reçu comme franc-maître dans la corporation de SS. Luc et Eloi, dit Ledoulx, le 26 Août 1543. Il fut 1er *vinder* en

1552 (1), 2e *vinder* en 1555, 1er *vinder* en 1561 et 1565, Doyen en 1569, 1er *vinder* en 1573 et 1579 et Doyen en 1580. Les comptes du Franc et de la ville de Bruges nous prouvent que Pierre Pourbus fut très fréquemment employé par ces deux administrations, soit pour l'arrangement des fêtes publiques, soit pour la peinture de sujets commandés, soit enfin pour des plans, des cartes, et autres travaux qui démontrent l'étendue et la multiplicité de ses talents.

Pourbus occupait à Bruges une maison dans la rue sheer Jan Marael, sur l'emplacement de laquelle est située aujourd'hui la maison marquée E 17.8. Van Mander regardait son atelier comme le plus spacieux et le plus beau qu'il eût vu.

En 1540 Pierre Pourbus eut un fils nommé François, né à Bruges, et qui fut également peintre. Pierre décéda à Bruges, (selon d'autres à Anvers) le 30 Janvier 1584. Sa veuve, à laquelle la ville de Bruges avait accordé, le 25 Février 1584, une pension mensuelle de 10 escalins de gros, décéda en Janvier 1588 et fut enterrée au cimetière de l'égliseS Gilles, partie-ouest.

N° 13. — H. 0.96. L. 0.70. B.

Portrait d'homme. — Le personnage, jeune homme, vu à mi-corps, coiffé d'une toque noire posée sur l'oreille gauche, est vêtu d'un justaucorps noir à crevés rouges, d'où sortent, vers le poignet, les manches d'une tunique rouge. Une légère fraise et des manches de toile complètent ce qu'on voit du costume. Le petit doigt de la main gauche est orné de deux bagues. De la main droite il tient des gants. Il est représenté dans une chambre de la maison située au coin de la rue Flamande et de la Place de la Grue. A gauche,

---

(1) Dans le Registre qui mentionne les membres du serment des différentes corporations de la ville, nous trouvons inscrit comme 2e *vinder* de la corporation des peintres en 1550, un nommé Pieter Jansins Pourkins; ce nom paraît être une erreur, Pourkins pour Pourbus.

une fenêtre ouverte donne vue sur la place de la Grue, où on voit la Balance de la ville dite *het Weeghuis*, avec la Grue, *de Craene*, près de laquelle deux frères de l'Hôpital S. Jean surveillent le déchargement de plusieurs pièces de vin; un ouvrier leur offre une coupe. Sous la fenêtre se trouve un lambris en bois de chêne et muni d'un banc. Dans le haut du tableau, à droite, un petit ange tient un écusson qui porte d'azur, au chevron d'argent, accompagné de deux trompettes d'or en chef. Sous la fenêtre se trouve la signature Opus Petri Pourbus et la marque dont cet artiste se servait.

OPVS PETRI
POVRBVS



Dans le haut du tableau Anno Domini 1551 ætatis suæ 29.

N° 14. — H. 0.96. L. 0.70. B.

Portrait de femme. — La jeune dame, vue à mi-corps, est vêtue d'une robe noire, taillée en carré et assez décolletée sur la poitrine; elle porte sur les épaules une pélerine de velours noir à collet droit

doublé de toile damassée. Les manches de la robe; doublées et bordées de fourrure, ne vont que jusqu'à la saignée, où elles forment un large retroussis et tombent sous les coudes en manière de sacs. Par dessous, les bras sont couverts de manchons en damas de soie cramoisi, crevés à l'intérieur pour faire voir des manches de mousseline blanche qui sont garnies de dentelles autour du poignet. La gorge est couverte d'une collerette montante de soie qui se termine au cou par une petite fraise froncée, le tout bordé et garni d'une passementerie en or. La coiffure consiste en templettes de mousseline empesée ornée de dentelles. Autour du cou on voit une chaîne en or simplement nouée. La main gauche, dont l'index est orné de deux bagues, repose sur la droite dans laquelle elle tient des gants et un chapelet. Sur le banc à côté, est assis un chien avec un collier en cuir noir orné de petites têtes de lion et d'un grand grelot. A droite il y a une fenêtre ouverte; vis à vis on voit la maison, dite *du Coq*, dont la façade porte la date 1542 et est curieusement ornée de monogrammes de marchands, de médaillons contenant des têtes en profil, des armoiries de l'empereur Charles V, de sa devise *plus olter*, d'un phénix dans le feu, et de coqs. Des marchandises sont étalées à la fenêtre de la boutique, dont l'enseigne est un coq. Quelques garçons dans la rue jouent aux dés. Plus loin, on voit la chapelle de S. Jean. Dans le haut du tableau, à gauche, un petit ange tient une losange, partie en pal, au 1er d'azur, au chevron d'argent, accompagné de deux trompettes d'or, en chef, et au 2d d'azur, au sautoir d'or, accompagné d'une étoile à sept rayons de même, en chef, et de trois roses naturelles, Buuck. Sous la fenêtre, se trouve la signature Opus

PETRI POURBUS et la marque dont cet artiste se servait. Dans le haut du tableau, ANNO DOMINI 1551 ÆTATIS SUÆ 19.

Ce sont deux excellents portraits dans un état de conservation parfait. Ils ont encore leurs cadres primitifs sculptés en bois de tilleul.

Les personnages représentés sont probablement Jean Fernagant et Adrienne, fille de Barthélémi de Buuck. Dans le compte de la ville de Bruges, du 2 Septembre 1548 au 2 Septembre 1549 fol. xxxv v°, on lit :

Van Jan Fernagant ouer tconsent van zyn bruut ghenaemt Adriaene f^a Bertolmeeus de Buuck te beslapen binnen stede van Dixmude. ij. s.

(Reçu de Jean Fernagant pour le consentement à lui accordé de passer la nuit dans la ville de Dixmude avec sa mariée, nommée Adrienne, fille de Barthélémi de Buuck. 2 escalins.)

N° 15. — H. 2.23. L. 1.79. B.

Le Jugement Dernier. — Au milieu, le Christ, entouré d'une gloire de chérubins, et revêtu d'une draperie rouge, est assis sur l'arc-en-ciel. Il a les bras levés. Au haut du tableau planent deux anges; celui de droite tient un lis et celui de gauche une épée nue. Sous les pieds du Christ deux anges sonnent de la trompette. A sa droite est assise la S. Vierge, vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu; elle est entourée de bienheureux entre lesquels on distingue : David tenant une harpe, S. Philippe, une longue croix, S. Pierre, deux clefs, S. Paul, une épée, etc. A sa gauche, S. Jean Baptiste, vêtu de peaux et en

manteau rouge; S. Laurent, tenant le gril, S. Simon le Cananéen, une scie, Moïse, les Tables de la loi où on lit : CREDE VNOM DEVM : DELIGS FRATES TVOS; etc. La partie moyenne du tableau est occupée, à droite, par des Justes que des anges portent au ciel; à gauche, les réprouvés sont précipités dans l'abîme infernal par des démons. A l'avant-plan, les morts ressuscitent. On remarque une femme à genoux dans le plan moyen, un homme nu grimpant sur le tertre du premier plan, ainsi qu'une vieille femme enveloppée d'un linceul qui vient de se lever et à laquelle ses yeux fixes et caves donnent un aspect terrible. Ce tableau porte, à gauche, le monogramme que voici :



Il est très intéressant de comparer ce tableau avec le n° 11 dont les dispositions générales ont été suivies par l'artiste, tout en les accommodant au goût de la seconde moitié du XVI[e] siècle. On y voit, d'une manière prononcée, la décadence des sentiments religieux. Le tableau est bien conservé; il provient du Franc. Une copie moderne se trouve au Palais de Justice.

On trouve dans le compte du Franc, du 15 Août 1550 au 15 Août 1551, les notes suivantes concernant ce tableau :

Fol. 148 r°. Me Pieter Pourbus schildre vp rekenin̄ van hondert guldens hem by myn̄ heeren vand college bevoorwaert, ouer tmaken van een̄ nieuwen oordeele, diemen in scepen̄ camere vand lande en̄ dit bouen tghuent dies hy hier te vooren outfaen heeft: by ordonnancie lxxij l.

Fol. 154 r°. Betaelt meester Pieter Pourbus schildē ouer de vulle betalinghe van twee hondert pond par. hem noch resten vand oordeele by hem ghemaect by voorwaerde staen̄ in scepen̄ camē vand lande alst blyct by ordonn̄. cxxviij l.

Fol. 154 v°. Den zeluen voor zekere ouerwerck by hem ghemaect an tselue oordeel en̄ ooc ten vpziene dat hy hem int maken van dien wel en̄ ghetrauwelic ghequeeten heeft zodat by kennesse van lieden heml. dies verstaende betere es en̄ meer daer anne verdient dan de voorn̄ voorwaerde, toegheleyt by voorme van gratuitheite twintich ghuldenen alst blyct by ordonnan̄ etc. xl l.

(Traduction: Fol. 148 r°. Payé à maître Pierre Pourbus peintre, à compte de cent florins convenus par messieurs du collége, pour l'exécution d'un nouveau *Jugement* que l'on a placé dans la chambre des échevins du pays, et cela au-dessus de ce qu'il a reçu ici précédemment; par ordonnance lxxvij l.

Fol. 154 r°. Payé à maître Pierre Pourbus, peintre, pour solde du paiement de deux cents livres parisis, à lui encore dues du *Jugement* fait par lui d'après convention et se trouvant dans la chambre des échevins du pays, comme il est prouvé par ordonnance cxxviij l.

Fol. 154 v°. Au même, pour certain ouvrage supplémentaire par lui fait au même *Jugement*, et aussi eu égard que dans l'exécution de ce dernier il s'est

bien et fidèlement acquitté tellement que, à la connaissance de gens qui s'y entendent, l'œuvre est meilleure et qu'il y a mérité plus que la susdite convention, ajouté sous forme de gratification, comme il est prouvé par ordonnance etc xl. l).

Il nous paraît probable que le peintre a introduit dans ce tableau, parmi les réprouvés, quelques figures d'ecclésiastiques, peut-être de Bruges; c'est la seule raison par laquelle on puisse expliquer pourquoi la ville de Bruges et non le Franc a payé les frais occasionnés par les changements faits dans ce tableau qui appartenait au Franc. Dans le compte de la ville de Bruges, du 2 Septembre 1549 au 2 Septembre 1550, fol. xcvij r°. on trouve :

Pieter Pourbus de schildere ter cause van dat hy by laste vanden college uutghedaen heeft ende ver andert uut tafereel van den oordeele staende in scepenen camere deser stede de waghene mette gheestelicke psoonen die daerinne ghefigureert waeren de somme van x s. g.

(A Pierre Pourbus, le peintre, pour avoir, à charge du collége, effacé et changé, du tableau du *Jugement* se trouvant dans la chambre des échevins de cette ville, le char avec les personnes ecclésiastiques qui y étaient représentées, la somme de x esc. de gros).

N° 16. — H. 1.03. L. 1.06. T. sur B.

Triptyque. Tableau principal. — *La Descente de Croix.* — S. Joseph d'Arimathie et quatre disciples sont occupés à descendre le Christ mort de la Croix contre laquelle sont placées deux échelles; à droite la S.

Vierge, assise à terre, se tord les mains; Marthe tâche de la consoler; Salomé, debout, tenant un vase, contemple le Christ que Marie adore, les mains croisées sur la poitrine. Dans l'avant-plan, S. Marie-Madeleine, agenouillée, essuie ses larmes de la main gauche tandis que la droite repose sur un vase à terre. A gauche, un disciple place la couronne d'épines avec les clous sur le suaire; un autre contemple ces instruments douloureux de la Passion. Dans le fond, à droite, Jérusalem; à gauche on voit S. Joseph d'Arimathie et deux disciples portant le Christ au tombeau; ils sont suivis par la S. Vierge, S. Jean et les trois Maries. Sur l'avant-plan, au milieu, PETRVS POVRBVS FACIEBAT, et à gauche la date 1570.

N° 17. — H. 1.03. L. 0.49. T. sur B.

Volet de droite. Face. — Le Portement de la Croix. (Grisaille.) — La procession douloureuse sort de la porte de Jérusalem. Le Christ, couronné d'épines, fléchit sous le fardeau de la croix que Simon de Cyrène aide à soutenir. Devant le Sauveur s'agenouille S. Véronique qui s'apprête à essuyer le front de celui-ci. Un homme muni d'une corde, et un soldat armé d'un bâton, sont sur le point de frapper le Sauveur, qui est suivi de près par sa Mère, S. Jean et les saintes femmes. Des soldats, dont le chef se trouve à cheval, complètent la composition.

N° 18. — H. 1.03. L. 0.49. T. sur B.

Volet de gauche. Face. — La Résurrection. (Grisaille.) — Le Christ, triomphant de la mort, s'élève dans une gloire. Il est revêtu d'un manteau et porte une croix

à bannière flottante dans la main gauche, tandis qu'il bénit avec la droite. Trois soldats sont endormis, un quatrième se relève, tandis qu'un autre, effrayé, a saisi ses armes pour se défendre. Dans le fond Jérusalem, d'où viennent les trois Maries avec des vases en main.

N° 19. — H. 0.19.5. L. 0.80. T. sur B.

Soubassement. — Tableau principal. — L'Adoration des Bergers. (Grisaille.) — La S. Vierge, agenouillée, adore son Enfant couché dans une crèche garnie de langes ; elle le découvre pour le montrer à un berger dont l'attitude démontre à la fois l'empressement et la vénération; posé sur un genou, celui-ci indique le Christ d'une main et se retourne pour faire savoir à ses compagnons qu'il l'a trouvé. Le plus rapproché de ceux-ci a un agneau sur ses épaules; plus loin on voit un troisième berger, et, au dehors, à l'entrée, S. Joseph tenant un cierge allumé. Derrière la crèche se trouvent deux petits anges à genoux; trois autres accourent pour rendre hommage à l'Enfant. En haut planent trois anges avec une banderolle. A droite sont couchés le bœuf et l'âne; plus loin s'avancent quatre bergers accompagnés d'un chien. Fond : paysage; dans le ciel, un ange.

N° 20. — H. 0.19.5. L. 0.34.5. T. sur B.

Volet de droite. — L'Annonciation. (Grisaille). — A gauche, la S. Vierge, agenouillée sur un prie-dieu soutenu par deux sphinx, couvert d'une draperie et sur lequel est placé un livre ouvert. Marie se retourne,

les mains croisées sur la poitrine, pour écouter l'ange qui vient d'entrer à droite portant un sceptre dans la main gauche et tenant la droite élevée. La colombe mystique plane au dessus de Marie. A l'avant-plan, un vase dans lequel croît un lis; entre ce vase et la S. Vierge se voit un panier de linges et un coussin à terre. Au fond de la chambre un lit.

Sur le revers, on voit quelques restes d'un tableau peint sur le bois. S. Nicolas, vêtu d'une chappe et tenant une crosse de la main gauche, bénit avec la droite trois enfants dans un baquet. D'un arbre pend un écusson qui porte : D'argent, au chevron de sable, accompagné de trois cerfs, naturel.

N° 21. — H. 0.19.5. L. 0.34.5. T. sur B.

Volet de gauche. — *La Circoncision.* — Le grand-prêtre pratique la Circoncision sur l'Enfant qui est tenu par un lévite au dessus d'une table ronde en pierre. A gauche, derrière le grand-prêtre, S. Joseph, la S. Vierge et deux femmes. A droite un groupe de prêtres.

Sur le revers du panneau sur lequel la toile est clouée, S. Adrien debout, tenant une épée levée de la main droite et ayant à ses pieds un lion. Un écusson à armoiries parlantes, est suspendu à un arbre.

Ces tableaux, peints en 1570, proviennent de l'église de Notre-Dame, à Damme. En 1794 ils furent transportés au musée formé dans l'église de l'Abbaye des Dunes, à Bruges, pour la conservation des œuvres d'art dans le Département de la Lys, d'où ils furent transportés à l'Académie le 30 Août 1804. Ils sont

dans un bon état de conservation et présentent des parties d'un dessin très heureux. Les peintures sur le revers sont d'une autre main.

PIERRE CLAEIS (DÉCÉDÉ EN 1612).

Pierre Claeis ou Claeissens, deuxième du nom, fils de Pierre le vieux, et frère d'Antoine et de Gilles, fut admis franc-maître dans la corporation des peintres de Bruges, en 1570. Il fut 1er *vinder* en 1571, Doyen en 1587, 1er *vinder* en 1589, 1591, 1593 et 1595; Doyen en 1600 et 1606 et 1er *vinder* en 1608 et 1612. Il décéda le 17 Mars 1612.

La biographie des Claeis est obscure, l'attribution personnelle des tableaux qui sortent de leurs mains est assez difficile à établir. Toutefois, comme Pierre Claeis, le vieux, décéda en 1576, il nous paraît certain que Pierre Claeis, deuxième du nom, est l'auteur du tableau suivant. Il était, en 1584, peintre officiel de la ville.

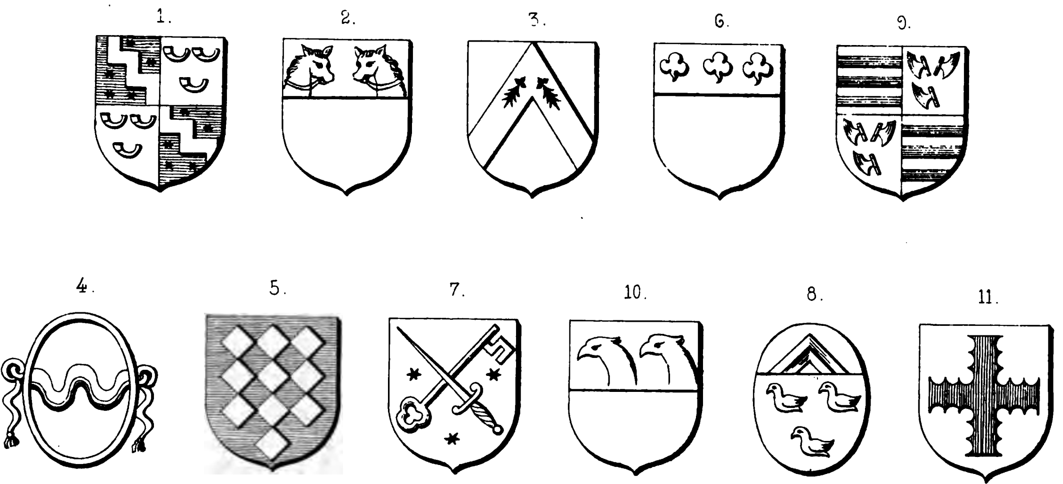
N° 22. — H. 1.60. L. 1.98. B.

La Convention de Tournay, 22 *Mai* 1584 — Sur un char de triomphe, tiré par trois ânes qui sont excités par deux génies dont l'un tient un fouet et l'autre une flêche, on voit d'abord, assise sur le devant, une femme tenant les rênes et ayant dans son giron deux enfants dont l'un prend le sein; devant elle se trouve un écu qui porte parti, au 1er, de Castille (*de gueules, au château d'or, sommé de trois tours de même, maçonné de sable et fermé d'azur)* soutenu de Léon *(d'argent, au lion de pourpre, couronné, lampassé et armé d'or);* au 2e, parti, au 1er d'Arragon *(d'or, à quatre pals de gueules)* et au 2e de Sicile *(écartelé en sautoir, le chef et la pointe d'or, à quatre pals de gueules; les flancs d'argent, à l'aigle de sable, couronné d'or, membré de gueules);*

à un écusson brochant sur le tout, parti, au 1er d'Autriche moderne *(de gueules à la fasce d'argent)* et au 2e de Bourgogne ancienne *(bandé d'or et d'azur de six pièces, à la bordure de gueules.)* Sous la femme est écrit le mot CHARITAS. Sur le milieu du char, se constituant le personnage principal de l'action, une figure de femme ailée assise sur une chaise à bras, ceinte d'une couronne de feuilles d'olivier, tenant une branche de cet arbre de la main gauche et donnant la bénédiction de la droite; au dessus d'elle, soutenu sur deux piliers, un écu aux armes de Philippe II, (1) timbré d'une couronne et entouré du collier de l'ordre de la Toison d'or et de feuilles d'olivier : au dessus plane la sainte colombe entourée d'une auréole. Sous la chaise se trouve le mot PAX. Derrière cette figure on voit une troisième femme assise, FOEDUS, ayant un

---

(1) Écartelé au 1er de Castille, *(de gueules, au château d'or, sommé de trois tours de même, maconné de sable, et fermé d'azur)*, écartelé de Léon, *(d'argent, au lion de pourpre, couronné, lampassé et armé d'or)*; au 2e, parti, au 1er d'Aragon, *(d'or, à quatre pals de gueules)* et au 2e, de Sicile, *(écartelé en sautoir, le chef et la pointe d'or, à quatre pals de gueules; les flancs d'argent, à l'aigle de sable, couronné d'or, et membré de gueules)*; ces deux grands quartiers du chef entez de Grenade, *(d'argent à une grenade de sinople, soutenue et feuillée de même, ouverte et grenée de gueules)*; au 3e, d'Autriche moderne, *(de gueules, à la fasce d'argent)*; soutenu de Bourgogne ancienne, *(bandé d'or et d'azur de six pièces à la bordure de gueules)*; au 4e, de Bourgogne moderne, *(d'azur, semé de fleurs de lis d'or, à la bordure componée et cantonnée d'argent et de gueules)*, soutenu de Brabant, *(de sable au lion d'or, lampassé et armé de gueules)*; sur ces deux grands quartiers de la pointe, au nombril de l'écu un écusson parti au 1er de Flandre *(d'or, au lion de sable, langué et armé de gueules)*, et au 2e de Tyrol, *(d'argent, à l'aigle de gueules, couronné, becqué et membré d'or, chargé sur la poitrine d'un croissant fleuronné de même.*



Armoiries peintes sur les bannières des confédérés.
Tableau de P. Claeis. — La Convention de Tournay.

Lith. de J. Petyt, Bruges.

Page 47.

épagneul sur les genoux ; elle tient de la main gauche une bannière portant deux mains entrelacées et entourées de feuilles d'olivier, et de la droite, un long ruban vert lequel est attaché à une couronne soutenue par une hampe autour de laquelle volent des abeilles ; deux colombes entre lesquelles s'élève la hampe, tiennent dans leur bec les extrêmités tombantes du ruban ; au dessous se trouve la légende, CONCORDIA, et sur le char, PACIS TRIVMPHANTIS DELINIATIO, entre deux écussons dont l'un porte d'or à l'aigle double de sable.

Le char est suivi par treize nobles entourés du ruban que tient la figure emblématique de la Fédération et qui les retient à la couronne ; à cette corde est attachée une étiquette qui porte la légende : COIURATŪ FOEDUS. Ces nobles, sous les pieds desquels se trouve écrit : ORDINES BELG, sont revêtus de robes de grande cérémonie et portent des drapeaux armoriés de leurs blasons respectifs ; ces armoiries n'étant peintes qu'en grisaille, il est difficile de fixer avec certitude quels sont les personnages qui les portent. Nous croyons cependant pouvoir assurer que celui dont le drapeau est chargé de l'écusson n° 3 est Charles de Ghistelles, Seigneur de la Motte et Gouverneur de Malines ; tandis que le porteur du n° 5 doit être Philippe, comte de Lalaing, Gouverneur du Hainaut, et celui du n° 9, Philippe de Croy, Duc d'Aerschot, Prince de Chimay et Porceau, et comte de Beaumont et Senninghem.

Au dessus d'eux planent trois anges avec une banderolle où on lit ce qui suit : DISSOCIATA LOCIS CONCORDI PACE LIGABO. Sous la roue gauche du devant du chariot et écrasé par elle, on voit un homme renversé — LIUOR — s'apprêtant à mordre un cœur ; des instruments de guerre, une bannière chargée de la devise : BELLVM

intestinum, sont également écrasés par le char. Un personnage à figure contractée, vêtu de rouge, tâche d'enrayer le char avec un gros bâton; il porte sur sa robe une gibecière de cuir pleine d'objets précieux parmi lesquels on distingue des chandeliers; puis une espèce d'escarcelle en peau blanche avec deux trous par lesquels s'échappent des pièces d'or. Dessous se trouve la légende, Proprium commodum. Dix-sept figures féminines, représentant les dix-sept provinces et tenant chacune un écusson, viennent joyeusement à la rencontre du char de triomphe. 1, Louvain, de gueules, à la fasce d'argent. 2, Brabant, de sable, au lion d'or. 3, Limbourg, d'argent, au lion de gueules. (Entre la figure qui porte cet écu et la tête de l'âne se trouve le mot Belgia). 4. Luxembourg, fascé d'argent et d'azur de dix pièces, au lion de gueules, langué et armé d'or. 5, Hainaut, d'or, à quatre lions cantonnés, 1 et 4 de sable, langué et armé de gueules, qui est Flandre, et 2 et 3 de gueules, qui est Hollande. 6, Frise, d'azur, semé de besans d'argent, à deux lions léopardés, mis l'un sur l'autre, d'or. 7, Artois, d'azur, semé de fleurs de lis d'or, à un lambeau à trois pendants de gueules. 8, Flandre, d'or au lion de sable, langué et armé de gueules. 9, Gueldre, parti, au 1er d'azur, au lion contourné d'or, qui est Gueldre; au 2e, d'or, au lion de sable, langué et armé de gueules, qui est Juliers. 10, Zutphen, d'azur, à la croix ancrée d'or, au chef d'argent, chargé d'un lion léopardé de gueules. 11, Overyssel, d'or, à un lion de gueules, langué et armé d'azur, à la fasce ondée de même brochant sur le tout. 12, Namur, d'or au lion de sable, couronné, langué et armé de gueules, brisé d'une cottice de même brochant sur le tout. 13, Zélande, d'argent, à trois

fasces ondées d'azur, au chef d'or, chargé d'un lion naissant de gueules. 14, Hollande, d'or, au lion de gueules. 15, Malines, d'or, à trois pals de gueules; à celui du milieu est attaché un écusson d'or, à l'aigle double de sable. 16, Anvers, de gueules, à un château en triangle flanqué de trois tours donjonnées, surmonté de deux losanges, le tout d'argent, au chef d'or, à l'aigle double de sable. 17, Utrecht, tranché d'argent et de gueules.

Dans le fond, à droite, une figure du Temps, TEMPUS, armé d'une faux, met en fuite ALECTO, TISIPHONE, MEGERA, FUROR, VIOLENTIA et DISCORDIA ainsi qu'une armée de soldats. Les furies s'envolent vers une caverne à l'entrée de laquelle on voit des bêtes immondes. A gauche, le peuple — POPULUS — est retenu par la raison — RATIO — qui s'apprête à briser la chaîne par laquelle les passions l'entraînent. Dans le lointain, à gauche, une ville fortifiée entourée d'eau, probablement Tournay. Signé à gauche.

Petrus Claeis
Fecit

Dessous se trouvent les légendes qui suivent :

Den godlijcken paijs, voor de seventhien landen
Was traghe in haer compste door dese twee vijanden
Dats den ouden haet en die verblinde eijghen baet
Maer nu breect den stock in dwiel tot haerder schanden
Want liefde meet sterck voirts trouwe houdt vast tractaet
Verbōden met des lants staten door wijsen raet
En den tydt mact de gemeente met reden stoudt
Om discoort te verdēpen in spijt van tfortlich saedt
Wijs is den coninck die sijn lant in vreden houdt.

Arva trivmphali resid̄es per belgica cv pv *(curru)?*
Sit detenta licet rabie livoris acerbi
Vectaqve tardigradis t̄adem pax venit anellis
Fvne ligans proceres concordi belgia honore
Læta triv̄phante̅ dignatvr clauditur anvro *(antro)?*
A popvlo ratione dvce discordia dem̄es,
Qv̄a reserare feri t̄etat violētia martis,
T̄epore fvḡatvr fvriæ, pax rege philippo,
Avspice, per belgas tali it decorata triv̄pho.

Or est en nostre Gaule a la fin reuenue,
La Paix, des ennemis si lōguement tenue,
Vielle Haynne, et Amour de son propre, or se voit,
Le tronc du tout brise qui la rore arrestoit,
La loy pousse le char, lamour compagne faict,
Que le traicte produit aux Estats son effect,
Et le peuple conduit par raison et concorde,
Suffoque tant quil peut ce monstre de Discorde,
Pendant que son bon Roy ses Domaines refaict.

Dans un bon état de conservation. Il faut remarquer dans ce tableau l'excès de l'allégorie, excès, du reste, qui était dans les mœurs de l'époque. Les treize portraits sont remarquables par le dessin, le coloris et le sentiment. Différentes parties du tableau sont peintes avec soin, mais, en général, la vie y fait défaut.

TABLEAUX

DE MAITRES INCONNUS

DU XVe ET DU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE.

N° 23. — H. 0.48. L. 1.09. B.

Ecole Allemande. XVe siècle.

L'Adoration des Mages. — Au milieu, la S. Vierge, revêtue d'une robe verte et d'un large manteau bleu, est assise sur un banc et tient son fils sur les genoux. L'Enfant-Dieu, dans une position peu heureuse, tient une pomme à la main droite. Il regarde le roi Gaspard, qui, agenouillé devant lui, est vêtu d'un large manteau rouge doublé de jaune et d'une pélerine en soie violette, doublée de fourrure. Sous le manteau du mage on aperçoit les bouts des manches d'une robe en étoffe d'or fort riche. Une chaîne en or complète ce costume. A côté de lui, sur un fragment de sculpture, il a placé son offrande, un vase contenant de l'or monnayé. Derrière lui, à gauche, s'avance Melchior tenant un hanap dans la main droite, et une toque ornée d'une couronne dans la main gauche; il est vêtu d'une grande robe en brocart de velours cramoisi et or, doublé de fourrure blanche, et d'un grand collet de même; sous cette robe, on voit des manches en soie rose, largement blousées jusqu'aux coudes; il est chaussé de bottes en maroquin vert garnies de grands éperons. A droite de la Vierge, se trouve le

roi nègre, Balthasar, en costume oriental, de drap bleu doublé de damas rosé, dont les longues pointes descendent jusque sur la poitrine et sont terminées par des glands et des chaînes d'or; les manches de la robe de dessous, en drap bleu doublé d'orange, sont fendues et retroussées; sa chaussure consiste en bottes de basane naturelle crevées et munies d'éperons; de la main gauche il tient un vase de cristal en forme de pommelette monté en or; de la main droite il donne sa toque ornée d'une couronne à un nègre en robe à reflets jaunes et rouges, et en manteau vert. Plus loin, deux gardes en conversation, très singulièrement vêtus, l'un d'un costume rose avec un chapeau garni d'une plume, l'autre en violet avec une écharpe qui porte quelques lettres. Derrière la S. Vierge, se trouve une table ronde sur laquelle on voit un livre ouvert, une pomme et un chandelier en bois; dans le fond une vache et S. Joseph debout, attisant le feu à l'aide d'un soufflet. La scène se passe dans une ruine. Fond : paysage avec château, des cigognes au bord d'un étang, etc.

Ce tableau, malgré les nombreuses et maladroites restaurations qu'il a subies, contient des parties remarquables sous le rapport du goût, de la finesse, et de la naïveté.

N° 24. — H. 1.82. L. 1.59. B.

Le Jugement de Cambyse. — « Sisamnès, un des juges royaux, ayant rendu un jugement inique pour une affaire d'argent, le roi Cambyse le fit égorger et écorcher; puis il ordonna de couper des lanières de sa peau et il en fit tendre le siége sur lequel s'asseyait

Sisamnès lorsqu'il rendait ses jugements. Cambyse nomma juge le fils de Sisamnès, à la place de son père, et lui recommanda de se rappeler celui sur le siége duquel il jugeait. » Hérodote, Liv. v, c. 25. La même anecdote se trouve dans Valère Maxime, Liv. vi, c. 3, *De la sévérité.*

Cambyse fait saisir sur son siége le juge prévaricateur; — la prévarication est indiquée dans le fond où l'on voit un individu, à la porte d'une maison, remettre discrètement au juge un sac rempli d'argent. Cambyse appuie l'index de la main droite sur le pouce de la main gauche, ayant ainsi l'air de démontrer l'authenticité de la prévarication. D'autres juges et des personnes de distinction entourent le roi Cambyse. Le juge prévaricateur, saisi par un homme à physionomie vulgaire, a la figure bouleversée; il est vêtu d'une robe rouge doublée de fourrure; le vêtement de dessous est noir; de la main droite il tient un couvre-chef de drap bleu qu'il a ôté en présence du roi, tandis que la gauche repose sur le bras du siége de pierre où il est assis. Derrière ce siége est suspendue une tenture en drap brun bordé de noir, attachée par des courroies à des anneaux dans la muraille. A droite et à gauche de cette tenture, se trouvent placés, en forme de camaieu, deux médaillons avec représentations allégoriques; 1, L'abondance, tenant une corne dans la main gauche, est assise sur une chaise appelée en Grec *Diphros;* derrière elle une colonne (dont la face porte une inscription) sur laquelle est couché un chien; un homme, armé d'une massue, lui présente une pomme : ce médaillon a le cachet d'un antique : 2, Un homme attaché à un arbre, les mains liées derrière le dos, est assis sur

une pierre; à gauche, Vénus debout, un violon en main, un Amour lui présente un archet. Au dessus de la tenture se trouve la date,

1298

et plus haut une console sur laquelle se trouvent assis deux génies qui tiennent un bout de deux guirlandes de feuillage et de fruits dont l'autre bout est attiré par deux groupes de génies debout sur les chapiteaux de deux colonnes en porphyre rouge jaspé; du milieu de ces chapiteaux s'élèvent des colonnes moins grandes; sur le chapiteau de celle de droite sont placés deux génies dont l'un frappe l'autre après l'avoir renversé. Au dessus des guirlandes se trouvent deux écussons : celui placé à droite est chargé des armoiries de Philippe le Beau (écartelé, au 1er d'Autriche moderne, *de gueules à la fasce d'argent*, au 2e, de Bourgogne moderne, *d'azur à trois fleurs de lis d'or;* au 3e de Bourgogne ancienne, *bandé d'or et d'azur de six pièces*, au 4e de Brabant, *de sable, au lion d'or lampassé et armé de gueules ;* sur le tout un écusson de Flandre, *d'or, au lion de sable, langué et armé de gueules.)* L'écusson à gauche porte parti au 1er de Philippe le Beau *ut supra* et au 2e de Jeanne d'Aragon; (écartelé au 1er et 4e, contre-écartelé au 1er et 4e de Castille, *de gueules au château d'or, sommé de trois tours de même, maçonné de sable, fermé d'azur*, et au 2e et 3e de Léon, *d'argent au lion de pourpre, couron-*

né, lampassé et armé d'or; au 2e et 3e, parti au 1er d'Aragon, *d'or à quatre pals de gueules,* au 2e de Sicile, *écartelé en sautoir, le chef et la pointe d'or, à quatre pals de gueules; les flancs d'argent, à l'aigle de sable, couronné d'or, et membré de gueules;* entez de l'écusson de Grenade, *d'argent à une grenade de sinople, soutenue et feuillée de même, ouverte et grenée de gueules.* La scène se passe dans une galerie ouverte donnant sur une place qui offre assez de ressemblance avec la place S. Jean; le bâtiment au fond, avec le perron et au dessus de la porte un médaillon où se trouve représenté un chevalier, pourrait être l'ancienne *Poortershuus* telle qu'elle était avant l'incendie de 1755.

Les personnages dans ce tableau ont 95 c. de hauteur. Cambyse est revêtu d'une robe en brocart bleu foncé et or, doublée de fourrure; au dessus de la robe un manteau de velours bleu uni doublé d'hermine avec un large collet de la même fourrure. Il est chaussé en drap blanc et avec des sandales en basane découpée. Il porte aussi un bonnet de velours rouge entouré d'une riche couronne en or avec une large bordure en fourrure brune. Parmi les dix-neuf personnes qui composent la suite on remarque un de ses officiers, casque en tête, ayant une cotte de maille, une cuirasse et un manteau court sans manches sur lequel se trouve brodée la figure d'une fem-

me ailée qui se termine en arabesques. Sur la bordure inférieure du manteau se trouvent des lettres qui ne paraissent offrir aucun sens et que nous croyons utile de reproduire ici. Dans le casque se trouvent réfléchis une église et des bâtiments.

Dans l'avant-plan, au milieu, une levrette blanche avec un collier doré, et à droite un chien caniche, rasé à l'exception des jambes et de la tête.

Ce tableau, dans un bon état de conservation, fut transporté à Paris en 1794, rapporté à Bruges en 1815, et placé à l'Académie.

Il a été gravé par Reveil, Galerie des arts et de l'histoire, etc. Paris 1836. Tome IV, n° 320.

N° 25. — H. 1.82. L. 1.59. B.

L'Ecorchement. — Dans la cour, non loin de la galerie où le juge a été saisi, se passe la scène sanglante suivante : Le juge, Sisamnès, est étendu nu sur la table du supplice : son pied, ainsi que son bras droit sont attachés par des cordes au pied et à la traverse de la table. Les bras sont maintenus sous l'aisselle par des pitons de fer. Quatre bourreaux sont occupés à l'écorcher; sa figure contractée témoigne des douleurs qu'il éprouve. Un des bourreaux, vêtu d'une blouse bleue, ceint d'une écharpe blanche et tenant son couteau dans la bouche, est en train d'enlever la peau de toute la partie inférieure de la jambe gauche. Un autre est occupé à fendre dans sa longueur la peau du bras gauche, tandis qu'un aide-bourreau étend forcément celui-ci par une corde attachée au poignet. Le troisième bourreau, au haut de la table, fend la peau de la poitrine, tandis que le quatrième

est occupé au bras droit. Le roi Cambyse, son sceptre à la main, assiste, entouré de sa cour, à l'exécution. Sur le poing d'un des dix suivants du roi qui composent ce groupe, est assis un gerfaut.

A droite de l'avant-plan, on voit le même chien caniche que dans le tableau précédent, mais cette fois se grattant l'oreille. Sous la table se trouvent les vêtements du juge. A gauche, au fond, dans la galerie du tableau précédent, la peau du juge prévaricateur est étendue sur le dossier de son siége sur lequel se trouve assis son fils et successeur. Celui-ci est entouré d'une dixaine de personnages. Devant lui on voit un individu qui met la main dans une escarcelle pendant à sa ceinture comme pour offrir un don au juge qui paraît le refuser.

Au dessus d'une porte du bâtiment attenant, se trouvent deux écus, dont l'un porte d'or au lion de sable et l'autre *d'argent à trois fasces de gueules, au lion brochant sur le tout d'azur, armé, lampassé, couronné et colleté d'or à une croix de même.*

A droite, à la fenêtre d'un des bâtiments qui forment le fond, se trouve une femme, contemplant la scène qui se passe au dessous. Dans le fond un mur et plus loin un parc où l'on voit un grand cerf couché sous des arbres.

Les personnages dans l'avant-plan de ce tableau ont 95 c. de hauteur; ceux au second plan, à gauche, 30 c. Les têtes ont un caractère remarquable. Le personnage à droite du siége du fils de Sisamnès, ressemble beaucoup à Jean van Eyck; celui à gauche à Hubert.

Ce tableau, dans un bon état de conservation, fut transporté à Paris en 1794, rapporté à Bruges en 1815, et placé à l'Académie.

Il a été gravé par Reveil, Galerie des arts et de l'histoire, etc. Paris. 1836. Tome IV, n° 321.

N° 26. — H. 1.45. L.1 .20. B.

École du Brabant.

La mort de la S. Vierge. — Sur un lit, recouvert d'une draperie violette, et dont le pied est tourné vers le spectateur, la S. Vierge est couchée, les mains jointes, la figure tournée vers le ciel d'où descend son fils, suivi d'une multitude d'anges et étendant les mains comme pour recevoir l'âme de sa mère. Le Christ est revêtu d'une longue robe bleue et d'un manteau rouge agrafé sur la poitrine par une riche morse. Les extrêmités du manteau sont soutenues par deux anges. Marie est revêtue d'une robe et d'un manteau bleus et d'un couvre-chef blanc. A gauche du lit, S. Pierre, revêtu d'une aube blanche, (dont les appareils en vert sont ornés de croix et du monogramme *ihs)*, et d'une étole verte, reçoit d'un autre apôtre un cierge allumé qu'il va présenter à la Vierge. Les dix autres apôtres se trouvent autour du lit; plusieurs sont agenouillés, quelques-uns sont debout et d'autres assis.

Le coloris de ce tableau, peint à l'huile sur un fond blanc (les écaillures de ce tableau permettent de constater la présence de ce fond), est mat et pâle.

Les draperies, à plis multipliés, sont assez remarquables, mais ce qui frappe dans ce tableau, c'est le sentiment répandu sur les figures; l'expression du visage de la Vierge qui entrevoit le ciel, est surtout remarquable. Cette pièce, dont un double se trouve à la Cathédrale de S. Sauveur, est bien conservée. —

Depuis nombre d'années cette œuvre a été erronément attribuée à Jean Schoreel. Gravée dans l'histoire des peintres de Charles Blanc. Biographie de Jean Schoreel.

N° 27. — H. 1.32. L. 0.98. B.

École Flamande.

Triptyque. — Tableau principal. — Le Baptême du Christ. Dans l'avant-plan, le Christ, nu à l'exception des reins qui sont ceints d'une toile blanche, est debout dans le Jourdain dont l'onde lui monte jusqu'aux genoux. Il joint les mains avec un profond recueillement tandis que S. Jean, à genoux devant lui sur une roche assez élévée au bord de la rive, laisse couler sur la tête du Christ l'eau qu'il a prise dans le creux de sa main. S. Jean est revêtu d'un cilice et d'un manteau de drap rouge. A droite un ange à genoux, revêtu d'une chappe en brocart d'or garnie d'une frange rouge, et d'un chaperon orné de broderies, de pierres fines et de perles, tient la robe du Christ. Au dessus, plane la Colombe, et, plus haut, on entrevoit le Père éternel, entouré de petits anges sans aîles, et bénissant son fils. Le fond des trois panneaux du triptyque à l'intérieur, représente un paysage accidenté; au second plan, à droite, assis sur un rocher couvert de mousse, S. Jean vêtu de la tunique en poil de chèvre, prêche devant un auditoire composé de vingt-cinq petites figures; à gauche, le Précurseur montre le Christ à trois de ses disciples dont l'un s'apprête à le suivre. Au troisième plan, se développe une ville avec montagne; un château-fort domine la ville.

N° 28. — H. 1.32. L. 0.43. B.

Volet de droite. Face. — Le Donateur. — Jean des Trompes, le donateur du tableau, revêtu d'une robe garnie de fourrure, est agenouillé à terre. A côté de lui se trouve son fils, Philippe, et derrière lui, son patron, S. Jean l'Evangéliste, debout, en robe grise et manteau blanc, tenant un calice dans la main gauche. Dans le fond se trouvent deux personnages qui s'approchent pour écouter la prédication de S. Jean. Ces deux hommes, vêtus d'une manière toute particulière, nous paraissent être des portraits.

N° 29. — H. 1.32. L. 0.43. B.

Volet de gauche. Face. — La 1re Donatrice. — Elisabeth van der Meersch, première femme du donateur, vêtue d'une robe de drap noir uni, taillée en carré sur la poitrine, et d'une cotte en velours noir, est agenouillée à terre; sa tête est recouverte d'un couvre-chef en toile blanche; de sa ceinture pend un chapelet, dont les petits grains sont en argent filigrané et les grands en or, et auquel est attaché une croix-reliquaire ornée de perles. A côté de la donatrice, sont agenouillées ses filles Anna, Jeanne, Agnès et N. Derrière elle, S. Elisabeth, revêtue d'une robe bleue doublée de fourrure grise, ouverte sur le devant de manière à laisser voir une cotte en velours noir. Elle est ceinte d'un ruban rouge. Par dessus, elle porte un ample manteau brun. Pour coiffure elle a un couvre-chef blanc sur lequel est posée une belle couronne. Entre les mains elle tient un livre fermé sur

lequel sont placées deux couronnes. Ces personnages se détachent admirablement sur le fond sombre de la forêt.

N° 30. — H. 1.32. L. 0.43. B.

Volet de droite. Revers. — La S. Vierge et l'Enfant Jésus. — La S. Vierge est assise sous un dais circulaire muni de courtines de drap vert. Elle est vêtue d'une robe et d'un manteau de drap rouge : la robe, large et flottante, sans ceinture, est doublée de fourrure grise et échancrée au col, laissant voir une chemisette en toile blanche. Ses cheveux longs inondent ses épaules et sont retenus par une bande de velours noir ornée de perles et d'un joyau placé par devant, au milieu. Elle soutient son Enfant qui est assis sur ses genoux, à la hauteur de la taille, et le retient par le bras de la main droite. Le petit Christ, qui est vêtu d'une tunique blanche à longues manches, fendue par devant, tient de la main gauche une grappe de raisins et se penche en avant vers la dame représentée sur le revers du volet de gauche.

N° 31. — H. 1.32. L. 0.43. B.

Volet de gauche. Revers. — La seconde Donatrice. — Madeleine Cordiers, seconde femme du donateur, agenouillée avec sa fille Cornélie à côté d'elle; la dame est vêtue d'une cotte en velours noir et d'une robe brune, foncée, doublée de fourrure et munie de longues et larges manches. A la ceinture, qui consiste en une bande blanche, est attaché un chapelet dont les petits grains sont en argent filigrané et les grands en or;

ce chapelet se termine par une médaille ovale représentant la S. Vierge avec l'Enfant Jésus, debout sur la lune et entourée d'une auréole. La dame est coiffée d'un couvre-chef en toile blanche. La petite fille, en cotte noire et robe grise doublée de fourrure, ceinte d'une longue écharpe brun rosé, dont les extrêmités sont garnies d'une frange nouée, est coiffée de templettes en toile blanche et d'un couvre-chef en velours bordé en or. Derrière ces deux personnages se trouve S. Marie-Madeleine, tenant à la main gauche un vase de parfums. Elle est vêtue d'une robe violette doublée de vert, fendue par devant mais retenue par une écharpe à la taille. La partie supérieure est taillée de manière à ce qu'on puisse voir une chemisette de toile fine plissée et bordée d'une passementerie en or. Pour coiffure elle a un turban en toile blanche sous lequel une bande de velours noir ornée de perles et d'un grand rubis monté en or.

Une salle compose le fond des deux panneaux au revers; à travers de grandes arcades ouvertes, en style Renaissance, on aperçoit la cour d'une maison ornée de colonnes, et les pignons d'autres bâtiments plus élevés.

Voici les détails curieux que nous venons de découvrir sur les Donateurs de ce tableau.

Jean des Trompes, écuyer, fils de Daniel par Catherine van Waes, seconde femme de celui-ci. — Son aieul, issu d'une ancienne famille de Ponthieu et du pays de Boulonnois en Picardie, était venu se fixer en Flandre en 1452 — Il fut trésorier de la ville de Bruges en 1498, conseiller en 1499, 1500, 1501, 1502 et 1505; chef de la police *(polliciemeester)* en 1501; chef-homme de la section Notre-Dame, en 1504, et

échevin en 1512. Il fut élu Bourgmestre de la commune en 1507, mais il fut remplacé par Jean van Themseke parcequ'il n'était pas bourgeois-né de la ville et par conséquent ne pouvait être Bourgmestre sans enfreindre les privilèges de la ville.

Il faillit être mis à mort à cause de sa fidélité envers Maximilien lors de la révolte des Brugeois.

Il décéda avant Novembre 1518, dans sa maison située au côté-ouest de la Rue Neuve, près de l'église Notre-Dame.

Il épousa; 1° Elisabeth van der Meersch, fille de Vincent, qui décéda le 11 Mars 1501, avant Pâques, (1502 n. s.) (compte des Rentiers de la ville de Bruges, du 2 Septembre 1501 au 2 Septembre 1502 fol. 42 v°). Il naquit de ce mariage deux fils et quatre filles; 1. Philippe, décédé sans alliance, le 4 Janvier 1520 (1521 n. s.) 2. Adewye, décédé jeune. 3. Anne, qui épousa Pierre de Griboval, chevalier, seigneur de Berquin. 4. Jeanne, qui devint Béguine au Wyngaert de Bruges, en 1536; elle décéda le 2 Septembre 1553. 5. Agnès, décédée sans alliance. 6. Une fille décédée jeune.

2°. Madeleine Cordiers, fille de Roland, échevin de la ville de Bruges, en 1488, et d'Elisabeth de Vrient; elle décéda en 1510. Il eut d'elle, un fils et deux filles; 1. Cornélie. 2. Jean, conseiller et commis de finances, maître du grand tonlieu de Bruges; il épousa Elisabeth de Boodt, fille de Guillaume et de Marguerite Nieulandt. 3. Anna.

3°. Jaquemyne van den Velde, qui après le décès de son mari et avant le 16 Décembre 1518, épousa Christophe de Salmes; elle décéda avant le 15 Juin 1524. Elle eut par son premier mari deux fils, Adrien et George.

Le Triptyque a dû être peint vers 1508. Nous n'avons pu trouver la date exacte du second mariage de Jean des Trompes, mais, ainsi que nous l'avons démontré, sa première femme décéda le 11 Mars 1502 et la seconde en 1510; de celle-ci il eut trois enfants dont il n'y en a qu'un seul, la fille ainée, Cornélie, qui soit représenté sur le tableau; cette fille paraît avoir moins de cinq ans. Donc le tableau doit avoir été peint après la naissance de Cornélie et avant celle du second enfant, Jean.

Le Triptyque fut donné par les héritiers de Jean des Trompes et de ses deux premières femmes à la confrérie des clercs assermentés du tribunal (dit *het Vierschaere*) de la ville de Bruges, pour être placé sur l'autel de leur chapelle, dédiée à S. Laurent et qui se trouvait dans le bas-côté-nord de la partie inférieure de l'église S. Basile. Ce don fut fait à condition de célébrer deux anniversaires perpétuels, l'un le jour de la fête des SS. Jacques et Christophe, et l'autre le 10 Décembre. Le tableau fut placé en Décembre 1520 et y resta jusqu'à la révolution de 1794.

La confrérie célébra les anniversaires à commencer de la fête des SS. Jacques et Christophe 1521, et continua à les dire jusqu'en 1525; depuis on n'en trouve aucune mention dans ses comptes. En 1606, Jean des Trompes, petit-fils du donateur, demanda, comme chef de la famille, qu'on lui rendît le tableau ou qu'on célébrât les anniversaires; la confrérie refusa en invoquant la prescription pour avoir possédé le tableau pendant 80 ans sans avoir célébré les anniversaires; ils prétendirent qu'ils étaient ainsi exemptés de l'obligation contractée envers les donateurs. Ils décidèrent de s'opposer à la demande de Jean des Trompes, et,

en cas de besoin, de soutenir leur prétention devant la loi.

Malgré de longues recherches, nous n'avons pu découvrir quel est l'auteur de cette belle production; elle doit cependant être l'œuvre d'un imitateur de Memlinc, et probablement du même qui a peint le tableau votif qui se trouve à l'Hôtel de ville de Rouen. Peut-être pourrions-nous dire *des élèves* de Memlinc, car il nous semble assez probable que le paysage et les figures sont de deux différentes mains; dans ce cas, les deux personnages au second plan du volet de droite, pourraient bien être les portraits des auteurs. Le paysage qui se déroule au fond des trois panneaux à l'intérieur, est d'un coloris brillant et splendide. A l'exception du manque de perspective aërienne, rien ne saurait être mieux fait que cette partie du tableau. Les arbres sont vigoureusement peints et finis avec une minutie extraordinaire: ils conservent individuellement et séparément le caractère de leur feuillage et de leur forme. Entre leurs troncs l'œil saisit de véritables lointains. La reproduction des herbes, des lis, des mauves, des violettes et autres fleurs dans l'avant-plan, n'a jamais été surpassée. L'eau réfléchit les objets avec une harmonie parfaite et une grande vérité de perspective. Le coloris de cette partie du tableau est si remarquable que les fautes de la composition restent inaperçues au premier abord. Le groupe principal est non-seulement une composition faible, d'un coloris manquant d'harmonie, mais le dessin nous paraît sans goût et même fautif. Il ne correspond pas avec les objets environnants et surcharge l'avant-plan. Les figures, prises séparément, sont trop grosses, trop courtes et manquent d'élégance. Les portraits des

donateurs sont bien peints; les têtes des deux femmes et la figure de S. Marie-Madeleine, traitées avec la finesse du miniaturiste le plus exercé, sont surtout remarquables par leur grâce et leur dignité. Les draperies de la robe de la S. Vierge sont aussi arangées avec beaucoup de goût.

Il y a deux différences frappantes entre ce tableau et les productions de Memlinc; ce sont, premièrement, les contrastes soudains de couleurs brillantes dans les vêtements, qui rappellent l'école de Leyde, et en second lieu, la manière de peindre le paysage. La S. Elisabeth (à l'intérieur) a un aspect vieux et souffrant et ne répond pas du tout au caractère de cette sainte; c'est une faute que nous n'avons jamais rencontrée dans les œuvres de Memlinc, qui, nous en sommes convaincu, a non-seulement beaucoup étudié les légendes si poétiques du moyen-âge, mais encore a su donner à chaque saint son caractère distinctif. La S. Vierge, à l'extérieur, rappelle Rogier van der Weyden, tandis que l'Enfant Jésus est habillé comme dans les tableaux de Hugo van der Goes. Nous n'avons aucun doute que le paysage ne soit du même maître que le n° 73 du musée d'Anvers et que ce maître ait dû exercer une grande influence sur l'école des paysagistes d'où sont sortis Henri de Bouvignes, dit *met de Bles,* et Joachim Patenier de Dinant. Les figures offrent, quand on les examine attentivement, beaucoup de points de ressemblance avec celles des n°s 24 et 25. On y voit le même caractère de têtes et le même faire. Le ton du coloris, il est vrai, est beaucoup moins fort, mais sans doute la perte de son intensité doit être attribuée aux nettoyages qu'il a subis. Le bas-ventre et une partie de la cuisse gauche du Christ ont surtout souffert.

N° 32. — H. 1.18. L. 0.78. B.

École Flamande.

Triptyque. — Volet de droite. — Le donateur. — Un bourgeois, d'un âge assez avancé, vêtu d'une robe bordée et doublée de fourrure, est agenouillé sur un prie-dieu sculpté en bois de chêne sur lequel reposent un psautier enluminé, un chapelet, des besicles et leur étui. Derrière lui, son patron, un évêque; (S. Nicolas ou S. Jean l'Aumônier). Il est revêtu d'une riche chappe en brocart bleu et or avec orfrois, historiés en broderie; la chappe est attachée sur la poitrine par une riche morse circulaire ciselée et garnie de perles et de pierreries; sa mître, à fond de drap d'argent, est garnie avec des bandes en orfèvrerie richement semées de pierres précieuses. De la main droite, il tient, avec le voile, nne superbe crosse, et de la gauche une gerbe d'épis de blé. Derrière lui, un riche portique, d'une architecture variée. Au second plan, dont ces deux personnages sont séparés par un treillis, on voit le saint, accompagné de son trésorier, achetant, d'un marchand, du blé que des hommes sont occupés à décharger d'un vaisseau dont le pont est garni d'une balustrade armoriée. Sur le quai, une grue fonctionne par le mouvement des hommes qui marchent dans la roue. Plus loin, on voit d'autres vaisseaux marchands amarrés au quai, une cathédrale dont la tour méridionale de la façade-ouest est inachevée, une église, des fortifications et un paysage montagneux. Dans l'avant-plan croissent des fleurs qui sont peintes avec beaucoup de fidélité.

La colonne du portique, la figure, les mains et la

partie blanche de la mître du saint, ainsi que la figure du donateur, ont été repeintes.

N° 33. — H. 1.18. L. 0.78. B.

Volet de gauche. — La donatrice. — Une dame, vêtue d'une robe taillée en carré sur la poitrine et doublée de fourrure, et d'une chemisette en toile fine, est agenouillée sur un prie-dieu sculpté en bois de chêne sur lequel repose un livre ouvert. A sa ceinture est suspendu un chapelet, en grains de corail, qui se termine par une croix ornée de joyaux. Derrière elle est debout sa patronne, S. Godelieve, revêtue d'une riche cotte de drap rose sur laquelle elle porte une ample robe de drap violet à larges manches et doublée de soie jaune à reflets; cette robe est serrée par un ruban bleu roulé autour de la taille et fermé par une agrafe à perles blanches; de sa main droite elle présente la donatrice et de la gauche elle soutient un livre fermé : autour du col elle porte la longue écharpe qui fut l'instrument de sa mort; sa coiffure consiste en une calotte de tricot de soie écarlate et d'une petite couronne en orfèvrerie garnie de pierres précieuses. Dans le fond, dont les personnages sont séparés par une muraille sur le haut de laquelle croissent des fleurs, un paysage avec une vue du château de Ghistelles sur le pont-levis duquel la sainte, accompagnée d'un domestique, distribue des secours aux pauvres; un grand nombre de ces derniers s'approchent du château; le mari de S. Godelieve, le comte Bertulph, et un autre personnage, regardent la scène du haut d'un balcon. A côté du château, Lambert et Hacca, par ordre de leur maître, étranglent la sainte. A

gauche, on voit un moulin, une hôtellerie, etc. Un autre grand bâtiment dans le lointain pourrait représenter l'Abbaye de S. Winoc, à Bergues, où Bertulph se retira après sa conversion. Ce panneau est dans un état de conservation supérieur à l'autre.

La pièce principale de ce triptyque, dont la provenance est inconnue, est perdue.

N° 34. — H. 1.00. L. 0.63. B.

École Flamande. XVIe siècle.

Légendes de la vie de S. Roch. — Dans l'avant-plan, le Saint, vêtu d'une tunique bleue avec un plastron jaune-rose à crevés blancs, et d'une chemise garnie d'une passementerie en or, distribue ses biens aux pauvres à la porte d'une église. Le groupe de pauvres se compose d'un pélerin, d'un boiteux, d'une vieille femme avec un enfant aveugle sur ses épaules attaché à sa tête par un cordon rouge, et d'une jeune fille. Devant le saint, à droite, un serviteur dépose sur la terre un coffre-fort. Sur les marches qui précèdent l'entrée de l'église, se trouve un homme qui attend que le saint ait terminé la distribution de ses biens pour lui donner l'habit et le bâton de pélerin. Au second plan, S. Roch en pélerin, est agenouillé devant le souverain-pontife qui le bénit. Le Pape est assis sur un trône dont le dais blanc porte la légende : *Benedictus est in et* (ernum). De chaque côté se trouve un cardinal debout. Plus loin on voit S. Roch allant en pélerinage. Au troisième plan on le voit agenouillé dans un oratoire qu'il s'est construit sur une montagne isolée. Le chien d'un gentilhomme, nommé Gothard, ayant enlevé un pain de la table de son

N° 37. — H. 0.90. L. 0.60. B.

Volet de gauche. Revers. — Dans une espèce de cave où la lumière pénètre par une fenêtre cintrée, à deux jours, une femme verse du liquide d'un pot de grès dans un entonnoir fixé à un tonneau et tenu par un petit garçon. Un jeune homme, avec une cuve entre les mains, s'avance du fond.

N° 38. — H. 0.90. L. 0.60. B.

Volet de droite. Revers. — Un Carme, les bras ouverts, semble pardonner à la femme qui, les mains étendues vers lui, est agenouillée sur le pavé; derrière elle les deux jeunes gens du tableau précédent sont aussi à genoux. Fond : bâtiments. Le coloris est assez fort; on doit remarquer le joli dessin des têtes des deux jeunes gens.

La provenance de ce triptyque, dont le panneau principal est perdu, reste inconnue. Les sujets peints au revers, représentent probablement un fait intime et le triptyque peut avoir été offert comme amende honorable. On ne saurait s'empêcher de constater quelques analogies entre ces tableaux et le n° 32.

École de Quentin Massys.

N° 39. — H. 1.18. L. 0.78. B.

L'Avare et la Mort. — Un vieillard, vêtu d'une robe rouge garnie de fourrure, et coiffé d'un bonnet noir, est assis derrière une table sur laquelle se trouvent

des papiers et un sac d'argent; sa main droite repose sur un livre de comptes; il lève la tête et étend la main gauche dans laquelle il tient un billet.

N° 40. — H. 1.18. L. 0.78. B.

Pendant du précédent. — La mort donne de l'argent à l'avare en lui faisant remarquer le contenu du billet. Derrière la mort un jeune homme. Ces deux tableaux paraissent être l'œuvre d'un élève du grand peintre anversois.

JEAN VAN GOYEN. (1596-1656).

Ce peintre naquit à Leyde en 1596. Après avoir étudié la peinture chez plusieurs maîtres peu connus, il fit, encore jeune, un voyage en France. De retour dans son pays il devint l'élève d'Isaac van de Velde. Sa fille devint la femme de Jean Steen. Il se plaisait surtout à reproduire les sites pittoresques des environs de Leyde. Ses tableaux frappent par leur nature exacte et par la grande beauté du dessin. Son coloris est faible, et le plus grand nombre de ses tableaux sont rendus peu attrayants par le ton pâle vert fade qui y règne. On trouve trop souvent des traces de sa touche franche et rapide. L'eau qui joue un si grand rôle dans son pays, entre souvent dans ses tableaux dont les meilleurs se font remarquer par une lumière vive. Van Goyen fut, selon toutes les apparences, le maître de Salomon Ruisdael; par là comme par le grand nombre de ses imitateurs, son influence sur l'école hollandaise du paysage fut immense. Il fut aussi graveur et décéda à la Haye, en 1665.

N° 41. — H. 0.33. L. 0.29. B.

Paysage, représentant une rivière; sur le bord une église; plusieurs moulins et des bestiaux. Signé : V. G.

N° 42. — H. 0.33. L. 0.29. B.

Paysage représentant les bords d'une rivière; on y voit des bateaux. Signé :

VG 1644

Le ton gris qui règne dans ces tableaux doit être attribué à l'emploi du bleu de Haarlem.

JEAN BAPTISTE FRANCK. (1600-1653).

Ce peintre est né à Anvers, en 1600; il fut élève de son père, Sébastien Franck; il peignit avec David Beek, et se perfectionna en étudiant les productions de Rubens et de van Dyck; son coloris est agréable.

N° 43. — H. 0.47. L. 0.60. B.

Jésus-Christ au milieu des docteurs.

N° 44. — H. 0.46. L. 0.39.

Panneau octogone. — L'Assomption de la S. Vierge. Copie d'après Rubens.

N° 45. — H. 0.46. L. 0.39.

Panneau octogone. — La Visitation de la S. Vierge. Copie d'après Rubens.

N° 46. — H. 0.46. L. 0.39.

Panneau octogone. — *L'Adoration des Bergers.* — *Copie d'après Rubens.*

N° 47. — H. 0.46. L. 0.39.

Panneau octogone. — *La descente du S. Esprit sur la S. Vierge et les Apôtres.*

JACQUES VAN OOST, DIT LE VIEUX. (1600-1671).

Jacques van Oost, dit le vieux, le plus grand peintre de l'école de Bruges au dix-septième siècle, naquit en cette ville vers 1600. Il appartenait à une famille aisée et reçut dans sa jeunesse une bonne éducation. Son père, qui se nommait Jean, était fils de Christophe; il décéda le 16 Avril 1633. Sa mère fut Gheerardine Weyts, fille de Guillaume; elle décéda le 17 Avril 1620; à cette occasion, Paul Weyts et Jean van Oost, fils de Jean, furent nommés tuteurs de Jacques et de sa sœur Isabeau van Oost qui étaient encore mineurs.

Jacques fut inscrit sur le registre de la corporation des peintres de Bruges le 13 Janvier 1619 comme élève de son frère François qui décéda encore jeune en 1625. Il fut admis à la franc-maîtrise le 18 Octobre 1621. Peu de temps après il partit pour l'Italie; nous ne savons pas combien de temps il y resta, mais il est certain qu'il était de retour à Bruges avant le mois d'Octobre 1629, puisqu'il fut élu *vinder* de la corporation en 1628-29 pour remplacer Christophe Bogaert, décédé pendant l'exercice de cet office. Il fut nommé *Stehouder* le 13 Octobre 1629, office qu'il tint jusqu'au 8 Octobre 1630. Il fut Doyen du 12 Octobre 1633 jusqu'au 16 Octobre 1634, *Stehouder* du 21 Novembre 1638 jusqu'au 13 Octobre 1639, et du 15 Octobre 1641 jusqu'au 11 Octobre 1642, et *vinder* du 13 Octobre 1643 jusqu'au 13 Octobre 1644. Il fut choisi gouverneur le 11 Octobre 1645 mais il se fit excuser parcequ'il enseignait à l'Académie. Il remplit cet office du 14 Octobre 1653 jusqu'au 12 Octobre 1654, et fut encore choisi *Stehouder* le

27 Janvier 1662. Ce peintre eut plusieurs élèves dont voici les noms : Baudouin Bedet, Jean van Meunincxhove, François Gomes, Baudouin de Wulf, Arnoudt Roose, François Galyaert et Jean Raumont.

Jacques van Oost se maria deux fois. Il épousa en premières noces Jacoba van Overdyle; ce fut en 1630, ainsi qu'il paraît par le *trouwdicht op syn huwelick* écrit par Lambert Vossius. Jacoba décéda le 28 Octobre 1631 et fut enterrée à S. Walburge, laissant un fils, Martin, baptisé à S. Walburge le 21 Mai 1631 ; il eut pour tuteurs Jean van Overdyle et Philippe van Blootacker, ainsi qu'il est prouvé par un acte daté du 9 Décembre 1632; et inséré dans le registre Pupillaire de la section S. Jean, T. XVI, fol. 85, et par un autre acte, daté du 19 Janvier 1634 et qui se trouve dans le registre des Actes Authentiques passés par les échevins de la ville de Bruges, registre tenu par leur clerc, le notaire Guillaume Matin. Van Oost épousa en secondes noces, à l'église S. Walburge, le 12 Janvier 1633, Marie de Tollenaere, fille de Joos et de Jeanne van der Haeghe, petite fille de Jean de Tollenaere et Jeanne Matin. Les époux eurent pour témoins Vincent Guumebeere et Philippe van Blootacker. Six enfants furent les fruits de cette union : 1° Elisabeth, tenue, le 25 Septembre 1633, sur les fonts baptismaux de S. Walburge par Vincent Guumebeere et Elisabeth van Oost. 2° Marie, (1) baptisée le 10 Mars 1636, à Notre Dame (quartier d'argent) comme les suivants; parrain, Jean Geeraerts; marraine, Jacoba Aerts. 3° Jacques, baptisé le 11 Février 1639; parrain, Philibert Huyssens; marraine, Jeanne van der Hage, 4° Thérèse, le 2 Avril 1644; parrain, Nicolas de la Porte; marraine, Elisabeth de Coninck. 5° Anna le 12 Décembre 1646; parrain, Guillaume Mattyn; marraine, Anne de Nyn. 6° Guillaume, le 8 Mars 1651; parrain, Guillaume de Tollenaere, marraine, Elisabeth Verplancke.

Dans sa jeunesse, Van Oost avait beaucoup copié van Dyck et Rubens, ce qu'il faisait avec un talent remarquable. A Rome il prit surtout pour modèle Annibal Caracci qui exerça une grande influence sur son faire; cependant il resta fidèle aux traditions de l'école Flamande dans ses conceptions et dans son coloris qui rappelle tantôt Van Dyck, tantôt Gaspard de Craeyer. De même que

---

(1) Elle devint chanoinesse à l'Abbaye de S. Trudo, à Bruges, et décéda en 1697.

Caracci, Van Oost lutta contre le naturalisme qui avait fait en Flandre comme en Italie un progrès effrayant; s'il ne réussit que rarement à atteindre à la hauteur de la pensée chrétienne, il sut au moins donner de la noblesse et de la grandeur à ses personnages. Ses tableaux sont presque toujours de grande dimension et sobres de personnages. Ne peignant pas facilement le paysage, Van Oost employa ordinairement pour ses fonds des morceaux d'architecture. Il avait une grande facilité et continua à travailler jusqu'à la fin de sa vie ce qui explique le grand nombre de tableaux qu'il a laissés; si, parmi ceux-ci il y en a plusieurs qui accusent beaucoup de négligence, il y en a aussi un grand nombre qui peuvent être favorablement comparés aux meilleures productions de ses contemporains; les meilleurs furent peints vers la fin de sa carrière. Dans ces dernières années, ils ont reconquis une partie de la renommée qu'ils méritent. Bruges possède une grande quantité de ses œuvres; nous ne citerons ici que la *Présentation de la S. Vierge au Temple*, à S. Jacques; *la Fuite en Egypte*, les mi-figures des *SS. Pierre et Jean* et la *Descente du S. Esprit*, à S. Sauveur. Il excellait à saisir la ressemblance dans les portraits qu'il traita avec beaucoup de style et une noblesse de pose tout à fait remarquable.

Van Oost était aussi bon musicien et excellait à jouer du violoncelle. Aimé de tous ceux qui le connaissaient, il trépassa en 1671 et fut enterré dans l'église de l'abbaye de S. Trudo, à Bruges.

N° 48. — H. 3.00. L. 1.68. T.

S. Augustin lave les pieds du Christ déguisé en pélerin. — Ce tableau qui a des qualités est peint d'une toute autre manière que les deux suivants. Il provient de l'abbaye de S. Trudo, à Bruges. Bien conservé.

N° 49. — H. 2.00. L. 1.03. T.

S. Antoine de Padoue en extase devant l'Enfant Jésus entouré d'anges. — La figure du saint agenouillé devant le Christ est ravissante. Sa tête est remarquable

par son expression affectueuse ainsi que par son coloris. Ce tableau provient de l'ancien couvent des Récollets, à Bruges. Bien conservé.

N° 50. — H. 2.00. L. 1.03. T.

Pendant du précédent. Légende de la vie de S. Antoine de Padoue. — « Une dame noble de Lisbonne était aimée d'un jeune homme appartenant à une famille également noble; entre les deux familles il existait depuis longtemps une haine mortelle. Les frères de la dame, ayant découvert l'objet de ses affections, résolurent de l'assassiner. Bientôt après, en effet, le jeune homme fut tué dans la rue et enterré dans un jardin appartenant à Martin Bullone, père de S. Antoine. Martin Bullone, accusé d'être l'auteur de l'assassinat, fut mis en prison et condamné à la peine de mort. S. Antoine étant vers ce temps à Padoue, sut par révélation que son père venait d'être condamné à mort. Il demanda à son supérieur la permission de sortir, et à l'instant il fut miraculeusement transporté à Lisbonne. Il se rend, devant le juge, et déclare que son père est innocent; voyant que son témoignage n'est pas reçu, il requiert que le corps du défunt soit apporté dans la salle du tribunal, à la vue de l'assemblée. Le saint alors commande au mort au nom de Jésus-Christ, de déclarer tout haut si son père est l'auteur du crime commis en sa personne. Obéissant à cet ordre le mort se lève, déclare publiquement que l'accusé est innocent, puis se rendort du dernier sommeil. S. Antoine, après avoir exhorté à la vertu les assistants étonnés, disparaît, et se retrouve en un instant dans son couvent,

à Padoue. » — Dans l'avant-plan S. Antoine interroge le jeune mort qui se lève à moitié, enveloppé dans son linceul, pour lui répondre. Par derrière, à travers la grille d'un cachot, on voit Martin Bullone qui regarde son fils avec une expression mêlée d'affection et de vénération. Au second plan, le juge vêtu et coiffé de rouge, assis sur le siége de justice, lève la main d'étonnement; à sa gauche se trouvent un vieillard qui tient une paire de besicles devant ses yeux, et deux autres personnages; à sa droite un gôolier.

Malgré un peu de vulgarité, ce tableau présente de belles parties; entre autres la tête convaincue de S. Antoine et deux têtes pleines de naturel, celle du juge et celle du vieillard aux besicles. Ce tableau provient de l'ancien couvent des Récollets, à Bruges. Bien conservé.

N° 51. — H. 1.30. L. 0.94. T.

La Vierge et l'Enfant Jésus. — Copie d'après Pierre Paul Rubens. Bien conservé.

N° 52. — H. 1.20. L. 2.00. T.

Un religieux dictant à un jeune clerc. — A côté du religieux qui est vêtu en noir et coiffé d'une birette, se trouvent un crucifix sculpté et un pupitre sur lequel est un livre ouvert; celui-ci porte, au haut de la page l'inscription suivante : CONCILIORVM ECCLESIÆ TOMVS XXXVI; sur la table qui est couverte d'un tapis turc, se trouvent un globe et des livres; par derrière on voit une bibliothèque avec des in-folios et une draperie verte. Dans le fond on lit : ÆTATIS 47 ANNO 1668.

Ce tableau provient de l'ancien couvent des Augustins. Bien conservé.

Ce portrait a passé pour être celui du Père Labbe, Jésuite, éditeur des Conciles, mais cette supposition n'est pas possible, car Labbe naquit le 10 Juillet 1607 et décéda le 25 Mars 1667.

JACQUES D'ARTHOIS (1613-1665).

Ce peintre naquit à Bruxelles en 1613. Il fut élève de Wildens et probablement aussi de Louis de Vadder; au moins il se forma d'après ce maître. Il compta Van Dyck au nombre de ses amis. Il décéda pauvre, en 1665, après avoir dissipé une grande fortune que lui avait procuré son talent. Les compositions de d'Arthois sont souvent empreintes d'une grandeur tout à fait poétique, et pour la plupart de grandes dimensions. Ces dimensions, quoique convenant à sa touche facile, l'ont trop souvent fait tomber dans un style superficiel et simplement décoratif. Dans le coloris de ses tableaux, il n'égala jamais de Vadder; souvent même il est un peu sombre. Quelquefois, mais rarement, il a peint de petits paysages très vrais. Les personnages qu'on rencontre dans ses grands tableaux furent peints par Teniers, Gérard Zegers, Gaspard de Craeyer et Van Herp.

N° 53. — H. 0.66. L. 0.90. T.

Paysage boisé, avec figures, rivière et lointain. — Bien conservé. Signé.

Jac d'Arthois

PIERRE VAN BREDAEL (1730-1719).

On le croit fils de Guillaume van Bredael, inscrit dans la corporation de S. Luc, à Anvers, en 1638. Pierre naquit dans cette ville,

en 1630; dans le registre de la corporation, on trouve inscrit, à la date de 1650, un Pierre van Bredael qui sans doute est le même que celui dont nous nous occupons; la date de sa mort y est indiquée pour l'année 1719. Van Bredael visita positivement l'Espagne et probablement l'Italie; il fut renommé de son vivant comme un grand peintre et peignit dans la manière de Breughel de Velours; il eut trois fils peintres : Jean, reçu franc-maître de S. Luc, à Anvers en 1683; Jean Pierre, né à Anvers, peintre de batailles, chasses et paysages, reçu franc-maître en 1680 et mort en 1733, en Allemagne où il était au service du prince Eugène, enfin Alexandre, reçu franc-maître en 1686, mort en 1720, peintre de paysages et de kermesses, d'un talent distingué et qui peignit avec Van Huyssen.

N° 54. — H. 0.69. L. 0.84. T.

Paysage Italien avec une masse de figures. — Il faut remarquer dans cette composition l'esprit des figures ainsi que la perspective. Le coloris en est un peu sombre. Signé

Peeter van bredael

N° 55. — H. 0.69. L. 0.84. T.

Pendant du précédent. Paysage Italien représentant une foire. — Ce tableau contient un grand nombre de figures savamment groupées. Le coloris est un peu sombre. Signé.

Ces deux tableaux proviennent de l'ancienne Abbaye des Dunes. Il n'existe de tableaux de ce maître dans aucune autre galerie publique. Les quatre compositions qui figurent sous son nom dans la galerie impériale à Vienne, sont d'une autre main.

BALTHASAR RICHARD D'HOOGHE (1636-1697).

Ce peintre fut le quatrième fils d'Antoine d'Hooghe et de Jeanne Strimeersch. Il fut tenu sur les fonts de l'église Notre-Dame (portion d'or) le 6 Octobre 1636, par Balthasar Buens et Marie Maertens. Il fut probablement l'élève de son frère aîné Antoine. Il se fit religieux à l'Abbaye des Dunes, y prit l'habit le 1er Février 1656 et prononça ses vœux le 1er Février 1657; il décéda le 2 Décembre 1697.

N° 56. — H. 09. L. 09.

Gouache. Paysage. — Un joli paysage avec lointain accidenté; dans l'avant-plan une vieille tour cylindrique et une cascade.

DONATIEN VAN DEN BOGAERDE (1644-1695).

Ce peintre était fils d'André et de Christine van Lyle, fille de Pierre. Il fut baptisé à l'église de S. Anne à Bruges, le 11 Septembre 1644, et eut pour parrain Guido van den Bogaerde et pour marraine Marie Thybaut. Il se fit religieux à l'Abbaye des Dunes, à Bruges, y prit l'habit le 18 Avril 1664 et y fit sa profession le 19 Avril 1665. Dans le cloître de cette Abbaye, il a peint une série de grands paysages. Il décéda le 6 Avril 1695.

N° 57. — H. 0.78. L. 1.00. T.

Paysage. — Paysage boisé avec lointain et cascade dans le style de d'Arthois; mais le mauvais goût de la composition ne nous permet pas de l'attribuer à ce maître.

HENRY VAN MINDERHOUT. (1632-1696). (1)

Ce bon peintre de marines était fils de Jean et naquit à Rotterdam, en 1632, d'après ses propres annotations qui ont été en la

(1) A part quelques rectifications dans le premier paragraphe, nous extrayons cette notice de l'excellent catalogue du Musée d'Anvers. 2e Édition p. 370.

possession de Jacques van der Sanden, secrétaire de l'ancienne Académie d'Anvers. Il avait trente deux ans, lorsqu'il épousa, dans l'église de S. Sauveur, à Bruges, (portion d'or) le 3 Février 1664, Marguerite van den Broucke. Les époux eurent pour témoins Guillaume Cools et Joos Bernaerdts. Ils n'eurent pas d'enfants. Van Minderhout fut admis à la franc-maîtrise, dans la corporation des peintres de Bruges, le 26 Février 1662, et reçut pour élève, le 18 Octobre suivant, un certain Nicolas de Veckere. Le peintre nous fait connaître lui-même qu'il résida à Bruges jusqu'au 28 Février 1672.

Il avait été reçu entretemps, en 1670, et comme amateur, dans la chambre anversoise de rhétorique du Rameau d'Olivier *(Olyftak)*, preuve qu'il avait déjà noué des relations avec cette ville. S'y étant établi à son départ de Bruges, il convola en secondes noces, dans la Cathédrale (quartier nord), le 29 Août 1673, avec Anne-Victoire Claus. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en présence de Jonas Francot, licencié en médecine, et de Marc-Ignace Claus. Van Minderhout eut cinq enfants de ce mariage : les trois premiers furent tenus sur les fonts baptismaux de S. George, les deux autres sur ceux de la Cathédrale (quartier nord). 1° Marie Florence, le 16 Juin 1674; 2° Antoine, le 26 Septembre 1675. M. de Laet nous apprend, et le fait est vrai, qu'Antoine fut admis dans la confrérie de S. Luc, comme fils de maître, en 1687, sous le décanat de Gérard Donck; il n'avait que douze ans, à cette époque; 3° Agnès, le 20 Septembre 1677; 4° Guillaume Augustin, le 29 Août 1680, parrain, Guillaume Malderus, prêtre de la Cathédrale, marraine, Luce Claus. Il était né la veille. Guillaume Augustin van Minderhout suivit la carrière paternelle. Devenu veuf à la fleur de l'âge, il parcourut l'Empire et finit par aller s'établir en Moravie, où il mourut le 31 Mai 1752. Il avait été l'époux de Marie Jacqueline Witlockx, fille du célèbre fondeur de cloches, Guillaume Witlockx, et en eut un enfant, Guillaume Henri van Minderhout, qui communiqua à Van der Sanden ces détails sur la vie de son père.

Marie Anne, le dernier enfant de Henry van Minderhout et d'Anne Victoire Claus, fut baptisée le 3 Décembre 1682.

Notre artiste décéda à Anvers, dans la paroisse de S. Jacques, le 22 Juillet 1696. Il fut enterré dans l'église des Dominicains, devant l'autel de S. Dominique, démoli en 1833. Une inscription fut placée à sa mémoire sur la dalle qui recouvrait sa sépulture.

N° 58. — H. 1.57. L. 2.35. T.

Vue du bassin de la ville de Bruges en 1653. — Le bassin est rempli de vaisseaux; sur un de ceux-ci on lit VIVA VLANDEREN AN° 1653. Dans l'avant-plan on voit une voiture pleine de personnes, des cavaliers et plusieurs groupes de piétons. Dans le fond la ville de Bruges. Ce tableau, composé dans un style lumineux, est d'un effet des plus agréables. Les épisodes de l'avant-plan sont très variés. On y remarque cependant de la faiblesse de dessin quant aux personnages et aux animaux et peu de fidélité quant à la topographie. Signé dans l'avant-plan H. VAN MINDERHOVT. 1653. Bien conservé.

FRANÇOIS VAN MYEROP.

Ce peintre naquit, selon les biographes, à Bruges, vers 1640. La seule entrée que nous ayons pu trouver dans les registres baptismaux est celle de François Xavier van Myerop, baptisé le 22 Novembre 1662, à Notre Dame (portion de plomb); il était fils de Philippe et de Jeanne Nayers; il eut pour parrain Jean de Neckere et pour marraine, Catherine van Myerop. Il ne s'occupa d'abord du dessin et de la peinture que par amusement, plus tard il s'y consacra tout entier. S'étant établi à Gand, il se fit une grande réputation. Ses tableaux qui représentaient ordinairement des poissons et d'autres animaux, furent très recherchés. Il devint, dit-on, chef de la corporation des bouchers de la ville de Gand, où il décéda. Il fut, à ce qu'il paraît, enterré dans la chapelle de la grande Boucherie.

N° 59. — H. 1.19. L. 0.93. T.

Nature morte. — Deux oiseaux suspendus par les pattes. Ce tableau fut donné à l'Académie, en 1818,

par M. F. van de Steene, notaire à Bruges. Bien conservé.

LUCAS ACHTSCHELLINCK. (1570? — 1631?)

Luc Achtschellinck ou Achtschelling naquit à Bruxelles, selon Bryan en 1570; il étudia sous Louis de Vadder et surpassa bientôt son maître dans la belle imitation de la nature; ses tableaux occupent un rang distingué dans les collections; son ordonnance est riche et son coloris transparent.

N° 60. — H. 1.80. L. 2.68. T.

Paysage. — Un intérieur de forêt entrecoupé d'eau et de clairières. Bien conservé.

N° 61. — H. 1.61. L. 2.14. T.

Paysage. — Un paysage boisé et accidenté avec figures. Ce tableau provient de l'ancienne Abbaye des Dunes. Bien conservé.

LUCAS ACHTSCHELLINCK ET GUILLAUME VAN OOST. (1651—1686).

Guillaume van Oost, peintre resté inconnu jusqu'ici, fut le troisième fils de Jacques le Vieux. Sa mère fut Marie de Tollenaere. Il fut baptisé à Notre-Dame, (portion d'argent) le 8 Mars 1651, et eut pour parrain, Guillaume de Tollenaere, et pour marraine, Elisabeth Verplancke.

Il entra comme frère-lai dans le couvent des Dominicains, à Bruges, y reçut l'habit le 16 Novembre 1671 et y fit sa profession le 21 Novembre 1672. Il y décéda le 31 Août 1686.

N° 62. — H. 2.54. L. 1.96. T.

Paysage avec figures. — Ce paysage qui représente une forêt, est peint par Lucas Achtschellinck. Sur le

premier plan, à gauche, Guillaume van Oost a introduit une figure de S. Dominique assis, un livre à la main et des anges planant au-dessus de sa tête; une branche de lis à terre. Ce tableau provient de l'ancien couvent des Dominicains. Bien conservé.

JACQUES VAN OOST LE JEUNE. (1639—1713).

Jacques Van Oost, surnommé le Jeune pour le distinguer de son père, naquit à Bruges. Il fut tenu, le 11 Février 1639, sur les fonts de l'église Notre-Dame (portion d'argent) par Philibert Huyssens et Jeanne van der Hage. Encore jeune, il s'adonna tellement à la peinture qu'il était le modèle de l'école. Son père l'envoya à Paris d'où, après deux ans de séjour, il partit pour l'Italie. Il resta à Rome pendant quelques années qu'il passa dans l'étude des anciens maîtres et des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ensuite il revint à Bruges, mais malgré les offres avantageuses qu'on lui fit il ne voulut pas s'y fixer. Il paraît qu'il s'y trouvait trop isolé et qu'il lui faillait vivre au milieu d'une société artistique; il quitta donc sa ville natale avec l'intention de s'établir à Paris. En route il s'arrêta à Lille pour visiter quelques amis. Là il peignit quelques portraits qui furent tellement goûtés que plusieurs notables de la ville voulurent se faire peindre par lui. Ayant rencontré une jeune fille nommée Marie Bourgeois, il en devint amoureux et l'ayant épousée, il se fixa à Lille. Il perdit sa femme après 41 ans de mariage, et retourna à Bruges où il décéda le 29 Septembre 1713. Il fut enterré à l'église des Dominicains dans le bas-côté sud, au nord de l'autel de S. Thomas; sa tombe était recouverte d'une losange en marbre blanc qui, selon un recueil d'Epitaphes fait par Mr Ignace d'Hooghe, portait la légende suivante : « Cy gist le corps du sieur Jacques van Oost, peintre fameux, fils de Jacques, et de D^elle Marie de Tollenaere, époux de D^elle Marie Bourgeois, qui après 41 ans de résidence à Lille, mourut à Bruges, son domicile, et son lieu natalle le 29 Septembre 1713, âgé de 76 ans, et plusieurs de ses sœurs. Priez Dieu pour leurs âmes. »

Notre artiste a traité, comme son père, l'histoire et les portraits. Il excella surtout dans ce dernier genre. Il y a de ses portraits qui, pour la vigueur du modelé, l'aisance de la pose, et la finesse des

tons ainsi que pour la beauté du dessin, même dans les mains, peuvent être comparés à ceux d'Antoine Van Dyck. Ses principaux tableaux d'histoire se trouvent à Lille.

N° 63. — H. 0.73. L. 0.58. T.

Ovale. — *Portrait.* — Portrait en buste d'un homme vêtu en noir. Signé sur le revers : J. Van Oost f. als vrient 1697.

LOUIS DE DEYSTER (DÉCÉDÉ EN 1711).

Ce peintre, qui appartenait à une honorable famille bourgeoise, naquit à Bruges selon les biographes vers 1656. Il suivit d'abord les leçons de Jean Maes, dont il prit la manière, sans cependant atteindre à sa vigueur. Voulant se perfectionner par l'étude des grands maîtres de l'école Italienne, il partit, accompagné de son fidèle ami, Antoine van den Eeckhoute, pour l'Italie. Ils y passèrent six ans, principalement à Rome et à Venise, et revinrent ensemble dans leur patrie. Il fut admis comme franc-maître dans la corporation de S. Luc, le 4 Mars 1688.

Notre artiste épousa à Notre-Dame, (portion d'argent) le 29 Juin 1688, Dorothée van den Eeckhoute, sœur d'Antoine. Les époux eurent pour témoins François de Tien et Jacques van Gulyck. Ils euren quatre enfants : 1° Marie Madeleine, baptisée dans l'église Notre-Dame, (portion de plomb) le 28 Mars 1689; parrain, Thomas Blendef, marraine, Marie Madeleine van der Meulen. 2° Anne Louise, tenue sur les fonts, dans la même église le 29 Août 1690, par Antoine van den Eeckhoute et Anne de Lachere : elle suivit la carrière de son père, et décéda sans avoir été mariée le 14 Septembre 1747. 3° Louis Antoine et 4° Joos Eloi, baptisés par la garde-couche, Adrienne Vootomme, et puis conditionnellement, à S. Gilles le 1er Décembre 1691; le premier eut pour parrain, Antoine van den Eeckhoute, et pour marraine, Anne van Puyenbroeck; il décéda le 7 Décembre : l'autre eut pour parrain, Pierre Parmentier, et pour marraine, Marie de Vynne, il mourut le 10 du même mois.

De Deyster était d'une nature très timide et s'isola dans son atelier. Cependant ses talents ne pouvaient pas toujours demeurer

cachés, et sa réputation finit par se faire jour. Alors les commandes lui vinrent de tous côtés. S'il avait su se borner à sa profession, il serait sans doute devenu un des meilleurs peintres de la seconde moitié du XVIIe siècle, mais s'étant passionné pour la musique que sa fille Anne cultivait avec une perfection rare, il se mit à faire des clavecins, des violons, des orgues et des carillons. Il finit ainsi par perdre ses disciples, ses amis et sa fortune, et étant réduit à une grande pauvreté, il fut forcé de vendre jusqu'à ses dessins pour vivre. Après une longue maladie, il décéda à l'âge de 55 ans et fut enterré dans le cimetière de l'église S. Sauveur (portion d'or) le 20 Décembre 1711.

La manière de notre peintre était grande et large, dans le goût Italien ; son dessin et sa composition remarquables pour leur jugement. Pour le coloris il approche beaucoup, dans ses meilleurs tableaux, d'Antoine van Dyck. Il donnait beaucoup de caractère à ses figures, dessinait bien les pieds et les mains, et comprenait parfaitement l'emploi du clair-obscur. Bruges possède encore beaucoup de tableaux de lui; un des plus remarquables est l'Érection de la Croix à S. Anne. Presque tous ses tableaux ont perdu aujourd'hui l'éclat qu'ils avaient autrefois selon Descamps et d'autres; ceci est sans doute dû à la légèreté de sa couleur. De Deyster était aussi bon graveur à l'eau forte; les exemplaires de ses gravures sont d'une grande rareté, ses cuivres burinés vendus par sa fille à un Anglais, ayant péri avec le bâtiment sur lequel on les transportait en Angleterre.

N° 64. — H. 1.52. L. 2.00. T.

Un Combat de Bergers. — Esquisse pleine de vigueur et d'un beau coloris.

AUTEURS INCONNUS. XVIIe SIÈCLE.

N° 65. — H. 1.48. L. 1.15. T.

La Vierge et l'enfant Jésus; copie d'après Raphaël. Marie reçoit dans ses bras le Christ qui sort de son berceau ; au fond un paysage accidenté.

N° 66. — H. 2.32. — L. 3.76. T.

La Rencontre de Jacob et d'Esaü. — Toile d'un grand aspect et harmonieusement composée; l'influence coloriste de l'école de Rubens s'y fait particulièrement remarquer. Nous croyons reconnaître dans les deux figures principales des portraits de la famille de Rubens. Le coloris est savant et facile, surtout dans la partie gauche. Bien conservé.

N° 67. — H. 1.75. L. 2.59. T.

Samson et Dahlila. — Quatre soldats se jettent sur Samson qui semble reprocher à Dahlila sa perfidie. Tableau d'un beau coloris. Donné à l'Académie par Mr Jacques Dujardin, en son vivant échevin de la ville et trésorier de l'Académie.

N° 68. — H. 1.22. L. 1.00. T.

La Sainte Trinité. — Copie médiocre du tableau de Pierre Paul Rubens à Anvers. (Musée, n° 282).

N° 69. — H. 0.96. L. 0.70. T.

Fleurs. — Ce tableau, composé et peint dans le style de Daniel Zegers, est entouré d'un cadre sculpté en bois de tilleul, une des plus belles productions de la sculpture du dix-huitième siècle, avec des anges, des fleurs et des feuilles.

JEAN-BAPTISTE ERREGOUTS (DÉCÉDÉ EN 1721).

Ce peintre, originaire de Termonde, fut fils et élève de David,

et petit-fils de Sébastien Erregouts. Il vint s'établir à Bruges et fut admis comme franc-maître de la corporation de S. Luc, le 31 Juillet 1584. Il fut *Vinder* de cette corporation du 13 Novembre 1687 au 4 Novembre 1689; Gouverneur jusqu'au 26 Novembre 1690, Doyen en 1694, *Stedehouder* en 1695 et *Vinder* en 1704. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Bruges. Il décéda le 25 Novembre 1721 et fut enterré le 27 à S. Jacques, dans la chapelle des Ames. Il a peint l'histoire et les portraits. Ses tableaux sont d'un beau coloris. Son chef-d'œuvre, *la Circoncision*, se trouve dans l'église S. Anne à Bruges. Il fut aussi graveur.

N° 70. — H. 1.02. L. 0.80. T.

Portrait du père du peintre, David Erregouts, debout à la base d'une grande colonne, la main droite posée sur une table.

N° 71. — H. 1.02. L. 0.80. T.

Portrait de l'artiste.

JOSEPH VAN DEN KERCKHOVE. (1667—1724).

Ce peintre naquit à Bruges, le 4 Mai 1667, de Pierre van den Kerckhove et de Marie de Nie; il fut baptisé le même jour à Notre-Dame, (portion d'or) et eut pour parrain Jean Bonnevaele et pour marraine, Marguerite Dierkens. Il étudia d'abord dans cette ville auprès de Jean van Meunincxhove dans l'atelier duquel il entra le 14 Juin 1682. Pour se perfectionner, il alla à Anvers se mettre sous la direction de Jean Erasme Quellin. Après s'y être distingué par ses progrès et par sa facilité, il quitta la Belgique, et ayant visité plusieurs villes de France, il se fixa pour un temps à Paris. Là il épousa une jeune Française.

Il retourna à Bruges, et fut admis à la franc-maîtrise le 12 Janvier 1695. Ses œuvres furent tellement admirées qu'en peu de temps il ne put plus satisfaire aux commandes qui lui arrivaient de toutes parts. Il fut *Vinder* de la corporation de S. Luc, du 10 Janvier au 18 Décembre 1704; *Stehouder* jusqu'au 5 Janvier 1706,

Gouverneur du 2 Décembre 1712 au 4 Janvier 1714, et depuis *Stehouder* jusqu'au 13 Février 1715.

Van den Kerckhove, ainsi que nous l'avons dit dans notre introduction, fut un des fondateurs de notre Académie dont il fut nommé le premier professeur. Il occupa cette position jusqu'à son décès qui eut lieu à Bruges, le 8 Août 1724. Il fut enterré à Notre Dame (portion d'or) dans la chapelle des SS. Pierre et Paul.

Notre peintre ne traita d'abord que l'histoire, mais ayant peint pour ses amis quelques portraits qui furent très goûtés, il consacra son temps à ce genre qui lui rapportait plus de bénéfices.

Le style de Van den Kerckhove manque de noblesse, son dessin est souvent lâché et incorrect et son coloris vaporeux et faible.

N° 72. — H. 1.82. L. 1.38. T.

S. Catherine de Sienne. — La sainte est représentée en extase devant un crucifix; sa tête est ceinte d'une couronne d'épines; à terre se trouve une branche de lis. On voit sur cette toile un écusson d'or au chevron de sable avec cette légende :

EXIMIVM HOC OPUS I. VAN DEN KERCKHOVE ELABORAVIT QVI BRVGÆ NATVS PRIMVS A MAGISTRATV EIVSDEM CIVITATIS ANNO MDCCXVI LICENTIAM SOLLICITAVIT AC OBTINVIT INSTITVENDI PICTVRÆ ACADEMIAM PRIMI-QVE HVIVS ARTIS PROFESSORIS IN EA OFFICIVM GLORIOSE EXERCVIT. DONO DEDIT G DEYS MDCCCXVI.

MATHIAS DE VISCH. (1702 — 1765).

Ce peintre, fils du bailli d'une seigneurie dans la châtellenie de Furnes, naquit à Reninghe en 1702. Dès sa jeunesse il montra un penchant très-prononcé pour le dessin. Ses parents l'envoyèrent à Bruges où il devint élève de Joseph van den Kerckhove. En 1721,

un an après l'ouverture de l'académie, il en fut le premier lauréat. En 1723, il partit pour Paris d'où, après un séjour peu prolongé, il se rendit en Italie. Il visita d'abord Rome, puis Venise où il fréquenta l'école de Jean Baptiste Piazetta, et ensuite Parme et Plaisance. Dans cette dernière ville, il épousa une femme riche avec laquelle il retourna à Bruges après une absence de neuf ans. Le premier tableau qu'il y peignit fut *Agar dans le désert consolée par l'ange*, et qui se trouve dans l'église S. Jacques. Cette composition le fit connaître et dès lors les commandes ne lui manquèrent pas.

Ayant pris une maison sur le quai du Miroir, non loin de l'Académie, il y établit, en 1735, une école d'après le modèle vivant. Cette école, qui fut beaucoup suivie pendant les deux ans qu'elle exista, fut dissoute quand De Visch épousa en secondes noces, en 1737, Petronille Françoise Iweins. De cette union il naquit quatre enfants; 1° Joseph Mathias Antoine, né le 2 Oct. 1737, baptisé ainsi que les deux suivants à Notre-Dame (portion d'or); parrain, Guillaume de Bie, J. U. L.; marraine, Marie Anne Caillau. 2° Liborius Charles, né et baptisé le 19 Février 1739; parrain, Jean van Stechant, marraine, Anne Thérèse Iweins; 3° Isabelle Claire, née le 12 Décembre 1740 et baptisée le lendemain; parrain, Chrétien Walewyn; marraine, Isabelle Claire Seurdige; 4° Charles Jean Marie, né le 8 Septembre 1742 et baptisé le 9 à S. Jacques; parrain, Charles Alexis Fourbisseur, marraine, Marie van der Brugghe. De concert avec d'autres de Visch releva l'académie dont il fut, en 1739, nommé professeur. Dans l'incendie qui détruisit l'académie, le 29 Janvier 1755, De Visch, perdit la majeure partie des dessins qu'il avait rapportés d'Italie, ce qui lui causa tant de chagrin que pendant quelque temps il ne put reprendre ses travaux. L'académie ayant été rebâtie et réouverte, De Visch recommença ses cours. Il décéda, après une maladie d'un an, le 23 Avril 1765, et fut enterré dans l'église de S. Jacques.

De Visch a peint l'histoire et les portraits. Malgré ses études prolongées, il n'a pas su se soustraire au mauvais goût et à la décadence générale du dix-huitième siècle. Ses tableaux d'histoire sont faibles et maniérés, le dessin lâché et souvent incorrect. Son vrai mérite consiste en ce que, à une époque aussi triste que le siècle passé, il fit son possible pour entretenir le goût des arts.

N° 73. — H. 2.40. L. 1.60. T.

Allégorie représentant l'Architecture, la Sculpture et la Peinture avec leurs attributs.

N° 74. — H. 0.63. L. 0.54. T.

Portrait en buste de l'artiste; — peint par lui-même.

N° 75. — H. 0.21. L. 0.15.5. B.

Portrait de l'artiste; — par lui même : mi-figure. Sur le revers on lit : *Portreit van d'heer Mathijs de Visch, door hem selfs geschildert int jaer* 1740, 26 *jaer professeur van d'Académie in Brugge, sterft* 1765 *den* 23 *April, begraven in St Jacobs kerke, oudt* 64 *jaeren, geboren tot Reyningen. Ick als getuyge A. Suweyns* 1774. *Memorie van sijn vrauwe met name Pitronilla Hywens, sterft ontrent St Jacobs dag* 1782 *den Lykdienst wiert gedaen op den* 26 *July, is begraven in St Jacobs kerke in het graf van haer man. A. Suweyns.*

N° 76. — H. 0.21.5. L. 0.16.5. B.

Portrait du peintre Guillaume Suweyns : — mi-figure. Sur le revers on lit : *Portreyt van Sr Guilliel. Suweijns, geboren* 2 9^bris 1694, *sterft* 1774, *den* 28 *October, was soone van Pieter, bij Isabella Stevens filia Jacob. — Geschildert int jaer* 1740 *door Sr Mathis de Visch.*

JEAN ANTOINE GAEREMYN (1712—1799).

Ce peintre, fils de François et de Madeleine Messiaens, naquit à Bruges; il fut baptisé, à S. Sauveur (portion d'or) le 15 Avril 1712;

il eut pour parrain, Pierre Grillion, et pour marraine, Antoinette Messiaens. Encore enfant il perdit son père qui exerçait le métier de tonnelier; sa mère l'envoya comme enfant de chœur à la cathédrale de S. Donatien. Tout jeune il montra un grand talent pour le dessin, et partout, quand l'occasion se présentait, il dessinait des figures. Plusieurs de ses dessins ayant été vus par le sculpteur Roch Aerts qui fréquentait la maison de sa mère, celui-ci, frappé par la facilité de leur exécution, engagea Mad. Gaeremyn à lui confier son fils pour qu'il lui enseignât les principes du dessin. Elle y consentit, et le jeune Gaeremyn qui n'avait alors que sept ans, reçut les leçons d'Aerts pendant quelques années. Plusieurs personnes, frappées de son talent, lui fournirent plus tard les moyens de suivre le cours de l'Académie qui venait d'être fondée et ouverte sous la direction de Joseph van den Kerckhove. Le décès de celui-ci, en 1724, ayant amené la clôture de l'Académie, Gaeremyn se trouva, pour continuer ses études, réduit à ses propres efforts, à l'exception de quelques leçons que lui donnait, de temps en temps, le sculpteur Henri Pulincx. Plus tard, il devint l'élève de Louis Roos, peintre de Courtrai, qui vint s'établir à Bruges. En 1728, il commença à travailler pour son propre compte. En 1730, il fit la connaissance de Jacques Beernaert d'Ypres, peintre de genre, dont les tableaux se font remarquer par leur coloris. Il contracta aussi une amitié intime avec Mathias de Visch : lorsque celui-ci décéda, en 1765, Gaeremyn le remplaça comme premier professeur de l'Académie. Après avoir rempli ces fonctions avec zèle, pendant dix années, il y renonça, le 22 Mars 1775, pour se dévouer entièrement à la pratique de son art.

Notre peintre vivait avec sa sœur Anne, mais ayant perdu celle-ci, le 23 Octobre 1789, il conçut l'idée de se marier malgré son âge avancé, et épousa à S. Jacques, le 2 Mai 1791, Françoise Thérèse Achtergael de Dudzeele qui n'avait alors que 23 ans; les époux eurent pour témoins Charles Ryelandt et Charles Ballée.

Notre peintre décéda le 23 Juin 1799 à 8 1/2 du matin; il fut enterré au cimetière de S. Jacques.

Gaeremyn peignit tous les genres avec une étonnante facilité. Il s'appliquait infatigablement à l'exercice de son art et ne laissait jamais écouler un jour sans avoir esquissé quelque partie de composition. Il a inscrit sur son propre portrait le dicton d'Apelle, *Nulla dies sine linea*. Il a laissé un très grand nombre de tableaux; on cite ordinairement comme son chef-d'œuvre, mais peut-être à

tort, le tableau réprésentant le *Rachat des esclaves chrétiens par les Pères de l'ordre de la très Sainte Trinité*, peint en 1750 pour l'église S. Gilles. Son dessin n'est pas toujours correct, mais ce défaut est en partie racheté par la richesse du coloris qu'il devait sans doute à Beernaert, et par l'ordonnance sage de ses compositions. Il a fait des gravures sur cuivre; on peut en voir dans la grande chronique de Flandre publiée en 1736 par André Wyts.

N° 77. — H. 0.66. L. 0.83. T.

Paysage avec lointain, pont, croix et figures.

N° 78. — H. 0.66. L. 0.83. T.

Pendant du précédent. — Paysage avec moulin à eau et figures.

JACQUES ZACHÉE DE RYCKE. (1723—1792).

Ce peintre, fils de Jean et de Jeanne van Royen, naquit à Bruges, le 23 Août 1723, et fut baptisé à S. Jacques le 24; il eut pour parrain, Jacques de la Vie, et pour marraine, Catherine le Deure. Il fut élève de Mathias de Visch et de Jean Gaeremyn. Pendant quelques années, il remplit les fonctions de professeur à l'Académie. Il épousa en premières noces, à S. Jacques, le 6 Mai 1749, Barbe de Raecke; les époux eurent pour témoins Lucas Vermeersch et François van de Pitte. De cette union naquirent trois enfants; 1° Anne Barbe Jacqueline, née le 9 Mars 1750, baptisée, ainsi que les suivants à S. Sauveur (portion de plomb), le 10; parrain, Pierre de Raecke; marraine, Anne Marie Oosterlinck. 2° Jean Jacques, né le 23 Novembre 1755; parrain, Jean de Rycke; marraine, Marie de Raecke; il décéda le 21 Août 1759. 3° Sabine Barbe, née le 18 Décembre 1758; parrain, Pierre de Raecke; marraine, Sabine Jeanne de Rycke; elle décéda le 4 Août 1759.

Notre peintre épousa en secondes noces, à S. Jacques, le 11 Avril 1763, Isabelle van Eeckhoute; ils eurent pour témoins, Jean du Bois et Ignace de Smit.

De Rycke décéda le 30 Novembre 1792 et fut enterré le 2 Décembre dans le cimetière de S. Jacques. Il a peint l'histoire et les portraits.

N° 79. — H. 1.30. L. 1.03. T.

S. Luc. — L'évangéliste, entouré d'anges, est assis sur les nuages; à côté de lui le bœuf.

N° 80. — H. 0.63. L. 0.52. T.

Portrait en buste de Jean van Eyck. — Copie d'après Michel van Coxcyen le jeune. Sur le revers, on lit: *Aen d'Academie von een gevenckenesse.*

PAUL JOSEPH DE COCKQ (1724—1801).

Ce peintre, fils de Philippe et de Thérèse Cambier, naquit à Bruges le 21 Juin 1724; il fut tenu sur les fonts de l'église S. Jacques le même jour par Paul et Marie Roose. Il fut élève de Mathias de Visch. En 1775, il fut nommé directeur de l'Académie. Il décéda célibataire chez son frère, Hubert, dans la rue Flamande, le 29 Décembre 1801 à 4 heures du matin, et fut enterré le 1 Janvier 1802 dans le cimetiére de S. Jacques. Il fut aussi architecte.

N° 81. — H. 2.40. L. 1.60. T.

Allégorie, représentant Apollon couronnant la Poésie et la Musique.

N° 82. — H. 0.90. L. 0.68. T.

Paysage. — Vue d'anciens monuments. — Copie d'après Canaletti.

N° 83. — H. 1.30. L. 1.05. T.

La Sainte Trinité.

JEAN FRANÇOIS LEGILLON (1739—1797).

Cet artiste, issu d'une noble famille d'origine Française, naquit à Bruges, le 1er Septembre 1739, de Pierre et de Marie Thérèse de l'Espée. Il fut baptisé conditionnellement à S. Gilles le 3 Septembre, et eut pour parrain Jean Philippe Legillon et pour marraine Anne Marie Thérèse de l'Espée. Dès son enfance son penchant décidé pour le dessin se déclara; partout il barbouillait des figures et des groupes de toute espèce. Après le décès de son père qui eut lieu en 1751, avant que Jean François n'eût atteint l'âge de douze ans, sa mère lui laissa suivre les leçons de l'Académie; mais ce ne fut qu'après qu'il eut quitté le collége des Jésuites que ses progrès devinrent sensibles. En Mai 1760 il fut envoyé à Rouen pour étudier la littérature française. Là il suivit le cours de dessin qu'y professait Jean Baptiste Descamps, et cela avec tant de succès que deux ans après il remporta le premier prix. Il revint à Bruges vers la fin de 1762, mais il retourna à Rouen, en Juillet 1763: ayant travaillé avec trop d'application, il gagna une faiblesse dans les yeux qui l'obligea à renoncer à ses études pendant quelque temps. Il retourna donc à Bruges, en Novembre 1766. Au mois de Mai suivant, il visita Paris où il resta jusqu'en Août 1768; alors, afin de remettre sa santé et sa vue, il fit un voyage dans le midi de la France et visita Marseille et Toulouse. En Août 1769, il retourna à Marseille, où il reprit ses études et suivit les cours de l'Académie de cette ville. Le 15 Septembre 1770, il s'embarqua pour Civita Vecchia afin de se rendre à Rome, où il arriva le 30. Il y resta jusqu'en Avril 1772; il parcourut alors l'Italie et revint par Paris à Bruges, en 1774. Il fit encore un séjour de quelques mois à Paris, en 1776. Après son retour il reçut des élèves chez lui, entre autres Gérard de San, Jean Charles Verbrugge et François van de Steene. Ayant fait des copies à la gouache de quatre tableaux de Pérignon, notre artiste conçut le désir de peindre à l'huile, et fit trois tableaux d'après des esquisses qu'il avait faites lui-même, mais ne réussissant pas selon son désir, il continua à ne se servir que de ses crayons.

En 1779 il visita Paris de nouveau et fit un voyage en Suisse où il exécuta une quantité d'études de paysage et d'animaux. A Fribourg, il fit quatre tableaux à l'huile d'après nature. De retour à Bruges, en Août 1780, il y recommença ses leçons, mais en 1782, il se rendit à Paris, résolu de s'y fixer définitivement et de s'adonner entièrement à la pratique de son art. Durant les étés de 1783, 84, 85 et 86 il passa la plus grande partie de son temps dans le bois de Fontainebleau à faire des études à l'huile d'après nature. Plus tard il visita la Normandie et fit de nombreuses études dans les environs de Fécamp.

En Mai 1789, il fut élu membre de l'Académie royale de France, et reçut bientôt après le titre de peintre du roi. Depuis lors il continua à habiter les environs de Paris. S'étant un jour rendu en ville pour voir un ami, il y tomba malade au point de ne pouvoir retourner chez lui; le mal fit des progrès rapides et il décéda le 23 Novembre 1797.

Il ne reste pas beaucoup de tableaux de Legillon; quant à ses dessins, ils sont très nombreux, mais on ne les rencontre que dans des collections particulières. Son ami Suvée expédia à la famille de notre artiste, après son décès, 37 tableaux sur toile et plus de mille dessins et études d'après nature. Ces derniers sont exécutés avec un soin et une exactitude remarquables et font preuve des grandes connaissances de l'artiste dans la perspective. De ses tableaux on préfère les intérieurs à ceux qui ont pour fond un paysage.

N° 84. — H. 0.59. L. 0.44. T.

Intérieur. — Un intérieur de ferme; on y voit une femme trayant des vaches, une fille puisant de l'eau, etc. Cette composition, pleine de vérité, se fait remarquer par la correction du dessin. Signé *J. F. Legillon.*

JOSEPH BENOIT SUVÉE (1743-1807).

Ce peintre, fils de Henri Martin Suvée et de Marie Jacqueline de Vriendt, naquit à Bruges le 3 Janvier 1743; le lendemain il fut

tenu sur les fonts de l'église S. Sauveur par Joseph François Lammeire et Jeanne Jacqueline de Later. A l'âge de huit ans, il commença à apprendre le dessin sous Mathias de Visch; il fit des progrès si grands et si rapides qu'en Mai 1761, il obtint le premier prix d'après le modèle vivant, et en 1763, pour l'architecture. Peu après il partit pour Paris, où, en 1764, il remporta le premier prix d'après le modèle vivant, dans un concours ouvert par l'Académie de S. Luc. Dès lors il fréquenta les leçons de l'Académie royale de Peinture, alors dirigée par Jean Jacques Bachelier, qui, frappé de son talent, lui donna les plus grands soins. Nommé professeur à l'école gratuite de dessin, ouverte à Paris le 10 Septembre 1766, Suvée laissa reposer son pinceau afin de pouvoir se dévouer entièrement à la prospérité de cette institution.

Peu d'années après, le Gouvernement ouvrit un concours, dont le sujet donné était le *Combat de Mars et de Vénus devant Troie*, concours dans lequel Suvée fut à l'unanimité proclamé vainqueur, le 31 Août 1771. Cette victoire lui valut une pension qui lui permit d'aller étudier à Rome pendant une année. Aussitôt qu'on apprit la nouvelle de son succès à Bruges, on illumina la ville en son honneur, et, quand il s'y rendit, le 16 Octobre, on le fêta comme un roi selon les coutumes du pays pendant les six jours qu'il y passa. De Bruges il se rendit à Paris, où il peignit plusieurs tableaux qui lui avaient été commandés. En Octobre 1772, il partit pour Rome, où il fréquenta l'Académie française dirigée alors par Joseph Marie Vien, le vieux; après un an d'études assidues, il parcourut le royaume de Naples, la Sicile et Malte, étudiant les chefs-d'œuvre de l'Antiquité paienne et de la Renaissance. Il ne retourna à Paris qu'au mois d'Août 1778. L'année suivante il se fit une brillante réputation par les tableaux qu'il exposa au Louvre, et fut nommé peintre du roi et membre de l'Académie de Paris.

Suvée visita encore Bruges en Mars 1780. Le 12 Juin suivant il épousa, à Paris, une fille de Louis du Rameau, peintre du roi et gardien des tableaux appartenant à la couronne. Elle était également artiste et peignait des portraits en miniature.

En Décembre 1792, notre peintre fut nommé directeur de l'Académie royale à Rome, mais, la révolution éclatant, il ne put partir; ce ne fut pas tout; David qui était jaloux de son talent, parvint à le faire jeter en prison. Là il peignit le portrait d'André Marie de Chénier condamné à mort le 25 Juillet 1794.

Rendu à la liberté par la chûte de Robespierre, Suvée visita

Bruges le 12 Janvier 1779, et, en Octobre 1801, il se rendit à Rome. Il n'y dirigea pas longtemps l'École française, car il décéda subitement le 9 Février 1807. Quelques-uns de ses amis et de ses compatriotes firent sculpter un buste du peintre qui fut placé au Panthéon; au dessous se trouve cette inscription :

MEMORIÆ.

EQUITI JOSEPHI BENEDICTI SUVEE BRUGENSIS,
PICTORI EXIMII REGIÆ ACADEM BON ART PARIS
QUONDAM SOCII POSTEA ILLIUS QUÆ ROMÆ EST
ACADEM GALL MODERATORIS INDEFESSI QUI CUM
HANC TEMPORUM CALAMITATE PERCULSAM AC FERE
JACENTEM INVENERIT A SE RESTITUTAM
AC MIRIFICE AUCTAM RELIQUIT
VIXIT ANNOS LXIV MENSEM I DIES VI
OBIIT ROMÆ D IX FEB MDCCCVII.

A. DE MUYNCK. I. DUCQ I. ODEVAERE.
D. STOCHOVE. I. DE MEULEMEESTER.
I. CALOGNE BRUGENSES POSUERE.

Les tableaux de ce maître se distinguent par la correction de leur dessin et la beauté du coloris; ils sont d'un goût tellement supérieur à la corruption qui régnait partout à cette époque maniérée, qu'on les croirait appartenir à un autre siècle. Ce fut sans doute Suvée qui inaugura la réforme de l'art en France. David ne fut en ceci que son imitateur, et, quoique supérieur à lui dans le modelé des figures, il ne l'égala jamais ni dans la pureté des idées, ni dans la beauté du coloris.

N° 85. — H. 0.62. L. 0.52. T.

Portrait de l'auteur. — Joli portrait en buste, plein d'expression. Présenté à l'Académie par l'artiste, en Octobre 1772.

N° 86. — H. 0.62. L. 0.52. T.

Portrait de Paul Joseph de Cockq; — en buste.

N° 87. — H. 1.08. L. 0.79 T.

Portrait de Louis du Rameau, beau père de l'artiste. — Assis dans un fauteuil devant une table sur laquelle est placé un groupe sculpté, le vieillard, interrompu dans son dessin, tourne la tête, qui est ainsi vue de face. C'est un charmant portrait plein de vie et de naturel.

N° 88. — H. 2.55. L. 1.30. T.

L'invention du Dessin. — La scène se passe dans l'atelier d'un fabricant de pots de terre; dans l'avant-plan, à gauche, une lampe sur un trépied; à droite, une jeune fille trace sur la muraille le contour de la figure de son frère. L'idée de ce tableau est fort bien conçue, l'ordonnance de la composition se distingue par une noble simplicité; les deux figures sont d'un beau type et bien drapées, le coloris pur et harmonieux. Présenté à l'Académie par l'artiste, le 20 Janvier 1799.

GERTRUDE CORNÉLIE MARIE DE PÉLICHY.
(1743—1823).

Cette artiste, née Baronne de Pélichy, vit le jour à Utrecht, en Hollande, le 26 Août 1743; son père fut Jean Philippe, Baron de Pélichy, sa mère, Isabelle Marguerite Marie Rycksz. Après le décès de celle-ci, vers 1753, le Baron de Pélichy vint s'établir à Bruges; là il devint, en 1755, échevin du Franc, et, en 1768, bourgmestre. Il décéda en 1791.

Sa fille apprit les principes du dessin de Paul de Cockq, elle étudia ensuite l'architecture et la peinture. En 1767, elle fut envoyée chez les Dames de l'Instruction Chrétienne, à Paris. Là elle prit des leçons de Suvée et étudia avec soin l'anatomie. Elle retourna

à Bruges, en 1777, et bientôt après fut nommé membre honoraire de l'Académie impériale et royale de peinture, à Vienne. Après quelques années de travail, elle fut obligée pour cause de santé, d'abandonner les études artistiques qu'elle aimait tant. Elle continua à demeurer à Bruges dans sa maison, Rue Traversière, jusqu'à son décès qui eut lieu le 6 Mars 1825 à une heure et demie du matin.

Elle copiait les tableaux des bons maîtres avec une facilité étonnante, et saisissait leur manière avec habileté. Ses tableaux se font remarquer par la pureté du dessin et la vivacité du coloris. Suvée professa toujours pour son talent une grande admiration.

N° 89. — H. 0.30. L. 0.46 T.

Un paysage. — On y voit une agglomération d'habitations et d'autres détails.

N° 90. — H. 0.55. L. 0.46. T.

Ovale. Une Tête de Christ. — Excellente copie d'après l'Ecce Homo de Guido.

N° 91. — H. 0.54. L. 0.44. T.

Ovale. Une Tête de Vieillard. — Une bonne étude d'après nature.

PIERRE FRANÇOIS LEDOULX. (1730—1807).

Cet artiste, fils de Pierre Ledoulx, conseiller, échevin et chef-homme de la ville, et de Rose Bouckaert, naquit à Bruges le 1er Mars 1730 : il fut tenu sur les fonts de l'église Notre-Dame (portion d'argent) par le Révérend Barthélémy Coutales et Jeanne Wauckier. Jean Gaeremyn lui enseigna le dessin; ensuite il suivit le cours de Mathias de Visch à l'Académie. Il excella dans la peinture des papillons, des mouches, des scarabées ainsi que des fleurs. Il en a laissé une grande collection à laquelle il travailla pendant plus de dix ans. Il a peint aussi à l'aquarelle plusieurs petits tableaux de

genre, et à l'huile des vues de la ville de Bruges. Il s'occupa aussi beaucoup de l'histoire des artistes et des hommes remarquables de la ville, et il a laissé plusieurs grands volumes de notices en manuscrit. Malheureusement, ces manuscrits, qui ont jusqu'ici servi de base pour tous ceux qui ont compilé des biographies de Brugeois, furent écrits à une époque où la saine critique n'existait pas; l'auteur paraît aussi avoir été beaucoup influencé par l'esprit de clocher.

Ledoulx, qui ne fut jamais marié, décéda le 14 Octobre, 1807, à neuf heures du matin.

N° 92. — H. 0.23. L. 0.18. B.

Aquarelle. — Des papillons, escarbots et mouches. Signé *P. Ledoulx* 1772.

N° 93. — H. 0.23. L. 0.18. B.

Pendant du précédent. Aquarelle. — Des papillons et escarbots. Signé *P. Ledoulx* 1772.

PIERRE MATHIAS GODDYN. (1752—1811).

Ce peintre, né à Bruges le 25 Février 1752 était fils d'Eugène, maître maçon, et de Marie Pepers. Il fut tenu sur les fonts de Notre Dame (portion d'argent) le même jour, par François Pepers et Françoise Beuckels, femme de Pierre Goddyn. Après avoir remporté plusieurs prix dans d'autres classes de l'Académie, il y obtint à l'âge de vingt ans, le premier prix d'après le modèle vivant. Il visita Paris et ensuite Rome où il travailla avec assiduité pendant quelque temps. En 1782, il remporta le premier prix dans un concours ouvert par l'Académie de Parme; le sujet proposé était celui raconté dans le second livre de l'Enéide, « Sinon, amené devant les Troyens, leur conseille d'introduire le cheval de bois dans leur ville. » Goddyn grava lui-même son tableau, sur cuivre, à Rome. Il revint à Bruges, le 25 Janvier 1784, et y décéda célibataire, le 24 Février 1811, à 8 heures du matin.

N° 94. — H. 2.55. L. 1.30. T.

Allégorie. La géométrie et les mathématiques. — Don fait à l'Académie par l'artiste.

TABLEAUX DE MAITRES INCONNUS.

N° 95. — H. 1.05. L. 0.89. T.

L'hiver. — Buste d'un vieillard, la tête coiffée de différentes productions de l'automne, et se chauffant à un plateau de braises ardentes. Donné à l'Académie par M. van Huerne de Puyenbeke.

N° 96. — H. 1.00. L. 1.42. T.

Une jeune fille entourée de poissons.

JOSEPH ANGELUS VAN DER DONCKT.
(1757—1821).

Ce peintre, fils de Guillaume Angelus Van der Donckt, greffier de la ville d'Alost et de Caroline Françoise Joseph Jessens, naquit à Alost le 30 Juillet 1757, six mois après le décès de son père. Sa mère revint ensuite à Bruges, sa ville natale, où son fils apprit les éléments du dessin de Jacques de Rycke; ensuite il devint l'élève d'Antoine Suweyns et de Gaeremyn, dont il suivit les leçons à l'Académie. Il apprit le Latin au collége des pères Jésuites, mais cet ordre ayant été supprimé, en 1773, le jeune Van der Donckt fut destiné au commerce et envoyé à cet effet, en 1780, dans le comptoir d'un négociant de Marseille. Là son penchant pour le dessin se développa, et il y consacra tout son loisir. Etant revenu à Bruges à la suite d'une grave maladie, il obtint de sa mère la permission de suivre sa vocation. Il partit pour Paris où pendant trois ans il s'occupa à copier les tableaux des grands maîtres dàns la col-

lection du duc d'Orléans. Il retourna ensuite à Bruges où il se mit à faire des portraits au pastel et des miniatures. En 1789, il se rendit à Dunkerque, de là à Paris; ensuite il parcourut l'Italie et ne revint à Bruges qu'en Octobre 1791.

Il épousa, le 8 Janvier 1788, à S. Donatien, Charlotte Egan. Les époux eurent pour témoins J. Bauwens et le O'Donoghue. Van der Donckt continua à travailler jusqu'à son décès qui eut lieu le 18 Mai 1821.

Les portraits que cet artiste à laissés, tant au pastel qu'en miniature, sont fort nombreux. Il en a fait peu à l'huile; aussi ces derniers sont-ils de beaucoup inférieurs.

N° 97. — H. 07. L. 05.5.

Portrait en miniature de Paul Joseph de Cockq. — Présenté à l'Académie par l'artiste, en 1789.

N° 98. — H. 07. L. 05.5.

Portrait en miniature du peintre. — Présenté à l'Académie, en 1789.

N° 99. — H. 1.19. L. 0.86. T.

Portrait d'une fille de Pierre de la Rue, conseiller de la Ville de Bruges. — Un enfant assis jouant avec un chien.

N° 100. — H. 2.55. L. 1.30. T.

Portrait en pied du Vicomte de Crœser de Berges, maire de la ville de Bruges. — La main droite n'était point encore achevée lorsque Van der Donckt décéda.

JOSEPH FRANÇOIS DUCQ (1762-1829).

Ce peintre naquit à Ledeghem, village de la Flandre-Occidentale,

le 10 Septembre 1762. Son père, Victor Ducq, était chirurgien; sa mère, Catherine de Swarte, était native d'Ypres. Sa vocation se montra d'une manière prononcée dès son enfance, car, sans instruction, il se mit à dessiner à la plume des figures, des animaux, des fleurs et des ornements. Ce fut le vicaire de la paroisse, M. de Bavières, qui ayant vu de ses dessins, reconnut le premier le talent de l'enfant. Il lui enseigna quelques principes du dessin et persuada à son père, qui avait voulu en faire un chirurgien, de l'envoyer à Bruges pour suivre les cours de l'Académie. Ducq partit pour cette ville, le 28 Septembre 1780, et alla demeurer chez sa tante, Mad. Pierre van den Berghe. Là il suivit les leçons de Paul Joseph de Cockq, et, après avoir remporté plusieurs prix dans les classes inférieures, il obtint, en 1786, la médaille pour le meilleur dessin d'après le modèle vivant. Ensuite il partit pour Paris, le 6 Octobre 1786, afin d'y suivre les leçons de Suvée; en Avril 1792, il y remporta le premier prix de dessin d'après nature. Il revint à Bruges au mois d'Octobre suivant, et y continua ses études. En 1795, il retourna à Paris, où il reçut, en 1800, de l'Institut National, le second grand prix de peinture avec logement au Palais des Beaux-Arts. En 1807, il partit pour l'Italie et demeura pendant six ans à Rome. En 1813, il revint à Paris et en 1815, à Bruges, où il fut nommé premier professeur de l'Académie. Bientôt après il fut nommé peintre du roi des Pays-Bas et chevalier de l'ordre du Lion de Belgique; il devint aussi membre de l'Institut Royal, de l'Académie Royale d'Anvers, etc. Il décéda célibataire le 9 Avril 1829.

Les tableaux de Ducq sont bien composés; il dessinait avec beaucoup de correction; dans la plupart de ses tableaux achevés, il manque de richesse dans le coloris.

N° 101. — H. 0.64. L. 0.55. T.

Portrait en buste de Guillaume I, roi des Pays Bas.

N° 102. — H. 0.70. L. 0.57. T.

Portrait de Van Gierdegom, professeur d'architecture à l'Académie de Bruges. — Le personnage est vu de

face; il est assis à une table sur laquelle se trouve un plan architectural; il tient à la main un compas.

N° 103. — H. 0.35. L. 0.25. T.

Scipion revoit son fils qu'il croyait mort. — Esquisse signée *F. Ducq fecit.*

JEAN CHARLES VERBRUGGE. (1756—1831).

Ce peintre, fils de Charles Verbrugge et d'Anne Marie Jacqueline Liecke, naquit à Bruges le 25 Août 1756: il fut tenu le 26 sur les fonts de l'église Notre Dame, (portion d'or) par Jean Nicolas de Peellaert et Anne Marie de l'Espée. Il apprit les principes du dessin du peintre Hubert de Cockq, et fréquenta ensuite pendant neuf hivers les leçons de Jean Gaeremyn, à l'Académie. Plus tard, il devint l'élève de Legillon avec lequel il allait presque journellement faire des études d'après nature dans les environs de Bruges. Il épousa, le 9 Juillet 1800, Jeanne Françoise van Weydevelt fille d'Herman et d'Anne Provoost. Il décéda le 4 Juin 1831, à midi.

N° 104. — H. 0.19. L. 0.24. B.

Intérieur de ferme. — Un garçon, assis sur une pierre, verse de l'eau dans un bassin. Signé *J. C. Verbrugge f.* 1790.

N° 105. — H. 0.39. L. 0.48. T.

Intérieur d'étable. — Une paysanne est occupée à traire une chèvre.

N° 106. — H. 0.39. L. 0.48. T.

Pendant du précédent. Intérieur de ferme. — On y voit des ustensiles de ménage.

HENRI ALBERT IMBERT DES MOTELETTES.
(1764—1837).

Ce peintre, fils de Charles Joseph et d'Isabelle Louise Eugénie Rotsart, naquit à Bruges le 23 Novembre 1764; il fut tenu le même jour sur les fonts de l'église S. Sauveur (portion d'argent) par Henri Joseph Pruussenaere et Thérèse Rotsart. Dès son enfance, il montra un goût décidé pour le dessin dont Jean Gaeremyn lui enseigna les principes.

Il eut d'abord l'idée de renoncer entièrement au monde, et entra dans un couvent de Capucins en France. Les ordres religieux ayant été supprimés par la Révolution, il revint à Bruges où il épousa, le 17 Avril 1792, à S. Anne, Marie Anne Thérèse de Stoop; les époux eurent pour témoins, Charles Imbert des Motelettes et Jeanne de Stoop.

Il continua à cultiver la peinture toute sa vie à l'exception de quelques années, 1803 à 1811, pendant lesquelles il remplit les fonctions de juge du tribunal de 1re instance, à Bruges. Il employait les moments de loisir que lui laissaient ses occupations de magistrat, à réunir les matériaux pour une Biographie des Peintres. Ayant quitté ses fonctions de juge en 1830, il reprit ses pinceaux et continua à s'adonner à la fois à la peinture et à la *Biographie* jusqu'à son décès qui eut lieu le 27 Février 1837, à 7 heures du matin.

Imbert a laissé beaucoup de copies de tableaux d'après Thilbrugghe, D'Arthois, Van den Brouck etc. Il a aussi dessiné beaucoup au pastel d'après nature.

N° 107. — H. 1.01. L. 1.23. T.

Paysage avec lointain. — Bonne copie d'après Jacques d'Arthois.

N° 108. — H. 0.56. L. 0.69. T.

Conversation de paysans. — Copie d'après Gilles Thilbrugghe.

N° 109. — H. 0.56. — L. 0.69. T.

Une fête flamande. — Copie d'après Gilles Thilbrugghe.

FRANÇOIS JACQUES JEAN WYNCKELMAN.
(1762—1844).

Ce peintre, fils de François Wynckelman et de Marie Barbe van der Beke, naquit à Bruges le 29 Juin 1762; il fut tenu sur les fonts de l'église S. Gilles par Jacques Wynckelman et Thérèse Caroline van der Beke. Il étudia les principes du dessin sous Hubert de Cockq. Le 2 Juillet 1780, il alla à Paris où il devint élève de Suvée. Il quitta Paris le 16 Septembre 1784 pour l'Italie, et arriva à Rome le 21 Novembre. Pendant cinq ans il étudia à l'Académie Française, s'appliquant surtout à la peinture de paysages. Le 30 Août 1789, il quitta Rome et voyagea dans le royaume de Naples. Il revint à Bruges le 23 Octobre 1790, et y épousa, à l'église S. Catherine, le 25 Octobre 1791, Marie Françoise Thérèse Damerin : les époux eurent pour témoins Philippe Joseph Damerin et Charles van der Beke-de Cringen. En 1816, il fut nommé Président de l'Académie de Bruges. Il décéda le 6 Janvier 1844, à 9 heures du soir.

N° 110. H. 0.82. L. 1.00. T.

Paysage. — Un paysage Italien représentant une vue prise à La Cava, village napolitain sur la route de Salerne. Peint en 1790.

AUGUSTIN CHARLES GÉRARD VAN DEN BERGHE.
(1756—183*).

Ce peintre, né à Bruges le 13 Octobre 1756, appartenait à une honorable famille de négociants. Son père se nommait Michel; sa mère Blaudine Jacqueline de Neyn. Il fut tenu sur les fonts de

l'église Notre Dame par Augustin Charles van de Poele et Brigitte Thérèse van den Berghe. Il apprit le dessin de Jean Gaeremyn, et ayant obtenu plusieurs prix à l'Académie, il manifesta la volonté de s'adonner entièrement à la carrière des arts. Ses parents qui avaient d'abord voulu le mettre dans le commerce, cédèrent enfin et lui permirent de se rendre à Paris. Là il étudia avec ardeur dans l'atelier de Suvée. En 1781, il obtint le second prix de peinture à l'Académie royale. De 1785 à 1789, il s'occupa à faire des copies de tableaux des grands maîtres dans la galerie du Duc d'Orléans. En 1792, il retourna à Bruges, et, en 1794, remporta le prix dans un concours ouvert par l'Académie de Gand pour tous les artistes des Pays-Bas autrichiens. Le 23 Août 1796, il retourna à Paris d'où il fut envoyé à Beauvais comme professeur de dessin à l'école centrale du département de l'Oise. Cette place ayant été supprimée, van den Berghe ouvrit lui-même un cours de dessin. Il décéda à Beauvais.

Ses tableaux, correctement dessinés, sont d'un beau coloris. Il a laissé un fils, Charles Auguste, né à Beauvais le 11 Avril 1798.

N° 111. — H. 1.91. L. 1.29. T.

S. Sébastien. — Copie d'après un tableau du Suvée.

N° 112. — H. 1.91. L. 1.29. T.

Un Soldat blessé. — Copie d'après un tableau de Suvée.

FRANÇOIS JOSEPH KINSOEN. (1770—1839).

Ce peintre, fils de François et de Jeanne Duslier, naquit à Bruges le 28 Janvier 1770; il fut tenu le 29 sur les fonts de l'église S. Sauveur (portion d'argent) par François Pattyn et Anne van der Plancke. Son père, qui exerçait le métier de maréchal, était connu par l'adresse avec laquelle il travaillait le fer; il mit son fils sous la direction de Bernard Fricx; ensuite il lui fit suivre les leçons de l'Académie, où après avoir remporté plusieurs prix dans

les classes inférieures, il obtint la médaille d'or pour le meilleur dessin d'après le modèle vivant. Son père, voulant tirer parti de son talent, le plaça alors chez un peintre en bâtiments où il travailla pendant quelque temps.

Fricx et d'autres qui avaient remarqué ses talents, firent des démarches auprès du père afin qu'il permît au jeune artiste de poursuivre sa carrière. Il continua donc ses études et commença à peindre le portrait. Il visita Gand et Bruxelles, et, ayant réuni une petite somme d'argent par son travail, il se rendit à Paris. Là il fit le portrait de la veuve d'un riche banquier; Suvée, ayant vu ce portrait, lui conseilla de l'exposer en public; on en fit beaucoup d'éloges. La même année, 1799, il remporta le prix de mille francs offert dans un concours ouvert à Paris pour la meilleure peinture de portrait. Dès lors sa fortune fut faite et sa réputation s'étendit partout.

En 1801, Kinsoen épousa à Blois, Augustine Le Prince, fille unique de l'architecte du roi. Il s'établit alors à Paris. En 1808, il reçut la grande médaille d'or pour plusieurs portraits de la famille impériale qu'il avait exposés, et bientôt après il fut nommé premier peintre de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. En 1810, il quitta la France pour suivre le nouveau roi et ne revint à Paris qu'après la chûte des Napoléon. En 1817, le duc d'Angoulême le nomma peintre de sa maison. Ayant ensuite peint un tableau représentant la *Duchesse de Berry en deuil, tenant sa fille sur ses genoux,* Louis XVIII le nomma chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur. Ayant peint les portraits du prince et de la princesse d'Orange, il fut décoré de l'ordre de Guillaume.

Vers la fin de sa vie, il voulut revenir dans sa ville natale. Il y décéda le 18 Octobre 1839 à quatre heures du soir.

Kinsoen peut, sans exagération, être appelé un des meilleurs peintres de portraits de son temps. Il a aussi, mais rarement, traité l'histoire. Notre Musée possède le seul grand tableau historique qu'il ait peint.

N° 113. — H. 2.56. L. 2.11. T.

Bélisaire rentrant dans sa famille pour être témoin de la mort de sa femme Antonine expirant de douleur. —

Ce tableau est peint avec beaucoup de sentiment; malheureusement les formes sont un peu raides et rappellent l'école de David. Signé : *KINSON*. Présenté à l'académie par l'artiste.

N° 114. — H. 2.10. L. 1.52. T.

Portrait en pied de Mr Devery, préfet à Bruges sous l'Empire Français.

JOSEPH DENIS MARIE GISLAIN ODEVAERE.
(1775—1830).

Cet artiste naquit à Bruges, le 2 Décembre 1775, d'Anselme Odevaere, conseiller-pensionnaire et greffier criminel du Franc de Bruges, et de Marie Anne de Brouwer. Il fut tenu sur les fonts de l'église Notre-Dame par Denis Philippe de Brouwer et Marie Jeanne Engelbrecht. Ses parents lui donnèrent une bonne éducation; il fit ses humanités au collége des Pères Augustins, et en même temps fréquenta les cours de dessin à l'Académie. Après avoir successivement remporté tous les prix des classes inférieures, il obtint le premier prix d'après le modèle vivant, le 11 Juillet 1797. Il partit alors pour Paris et suivit d'abord les leçons de Suvée. Ensuite il devint élève de David dont il subit l'influence plus que tout autre artiste Brugeois. Le 17 Septembre 1804, il fut proclamé premier dans le concours pour le grand prix de peinture, et obtint le brevet de pensionnaire du Gouvernement à Rome. Le sujet était la mort de Phocion. Il revint ensuite à Bruges où il fut fêté par ses concitoyens. Après une résidence de quelques jours, il retourna à Paris d'où il se rendit en Italie l'année suivante. Après avoir passé huit ans dans ce dernier pays, il revint à Paris et reçut de Napoléon une médaille d'or pour quelques tableaux qu'il y exposa. En 1814, il peignit un tableau représentant l'union d'Utrecht; ce tableau lui avait été commandé par le roi des Pays-Bas qui le nomma son peintre. Il fut aussi élu membre de l'Institut royal des Pays-Bas, et, en 1816, décoré de l'ordre du Lion Néerlandais. Il décéda en 1830, à Bruxelles.

Odevaere a traité l'histoire et les portraits. Ceux de ses tableaux qui représentent des sujets religieux, sont, ainsi que tous ceux de l'école de David, remarquables par l'absence complète d'idée religieuse, tant dans l'expression que dans les attitudes. Ce sont des figures académiques et pédantesques, correctement dessinées, mais raides et d'un coloris lourd et terne.

N° 115. — H. 0.40. L. 0.30. T.

Esquisse. La mort de Phocion. — Esquisse d'après son tableau qui remporta le premier prix de peinture à Paris, en 1804.

N° 116. — H. 2.16. L. 1.39. T.

Portrait de M. Chauvelin, préfet à Bruges sous l'empire Français. — Signé J. Odevaere Pinx. 1805.

N° 117. — H. 2.55. L. 1.30. T.

Portraits de François Jacques Jean Wynckelman, Président de l'Académie de Bruges, et de Joseph Angelus van der Donckt, Directeur. — Le Président est assis; sa main droite repose sur un projet placé sur la table et que le directeur vient de lui présenter; on lit sur le papier; *Programme de la fête donnée à M. Odevaere le 7 Brumaire An 13, par l'Académie de Bruges.* Le tableau est signé à gauche, I : ODEVAERE PINX ET ACAD^Æ^ BRUG^IS^. DONO DEDIT ANNO 1805. Cette pièce est intéressante, autant par les souvenirs artistiques qu'elle rappelle, que par sa peinture qui reflète les tendances académiques de l'époque.

HENRY VAN ASSCHE. (1775—1841).

Ce peintre naquit à Bruxelles le 28 Août 1775, d'une honorable famille bourgeoise; son père qui cultivait l'art en amateur, lui donna les premières notions du dessin, de la peinture, de l'architecture et de la perspective; plus tard il reçut des leçons de J. B. de Roy; ses dispositions naturelles pour le paysage se développèrent encore par ses études sérieuses d'après nature et ses voyages en Suisse, en Allemagne, en Italie et en Hollande qu'il visita plusieurs fois. En 1813, il fut nommé membre de la Société des Beaux-Arts de Gand; en 1818 de celle de Bruxelles, en 1822 de celle d'Amsterdam, en 1823 de l'Académie d'Anvers, et en 1835, membre correspondant de la Société des Sciences, lettres et arts de cette dernière ville. Il obtint plusieurs médailles d'honneur et reçut, en 1836, la croix de Léopold. Il décéda subitement, le 9 Avril 1841 dans la soirée. Son convoi funèbre fut entouré de tous les honneurs dus à son beau talent comme paysagiste et de tous les regrets dus à ses excellentes qualités comme homme.

N° 118. — H. 0.56. L. 0.78. T.

Paysage. —Vue dans les environs de Bruxelles par un temps orageux. Signé H^ry^. van Assche 1837.

ALBERT JACQUES FRANÇOIS GREGORIUS. (1774—1853).

Cet artiste, fils de Jacques Gregorius et de Marie Anne Thérèse de Pauw, naquit à Bruges, le 26 Octobre 1774; il fut tenu sur les fonts de l'église Notre Dame par Albert Amant et Anne de Pauw. Ses parents étaient sans fortune, et leur fils ne put commencer l'étude du dessin à l'Académie qu'à l'âge de 17 ans. Il fit des progrès rapides. En 1802, il partit pour Paris où il suivit les leçons de David. En 1805, il fut admis à concourir pour le grand prix de peinture dont le sujet proposé était *le Retour de l'enfant prodigue.* Malheureusement, notre peintre tomba malade et fut

obligé de renoncer à son travail avant que son tableau ne fût terminé. Lorsque sa santé fut rétablie, il s'occupa à peindre des portraits. En 1807, il visita Bruges, mais il retourna bientôt à Paris où il résida jusqu'en 1835; ayant été nommé directeur de l'Académie de Bruges, il vint s'établir dans cette ville. Il y décéda le 25 Février 1853, à 10 heures du matin.

N° 119. — H. 0.44. L. 0.31. T.

Esquisse. L'enfant prodigue. — Esquisse du tableau qu'il commença pour le concours de 1805. Signé A. G.

FRANÇOIS BERNARD JACQUES VAN DE STEENE. (1781—1849).

Ce peintre naquit à Bruges, de François van de Steene et Marie de Witte, le 3 Mars 1781. Il fut élève de Legillon et peignit le paysage. Il était notaire de profession, et les affaires ne lui permirent pas de s'adonner beaucoup à l'art. Il épousa Anne Marie de Meester; il eut d'elle un fils qui est aussi peintre de paysage. Notre artiste décéda le 15 Avril 1849.

N° 120. — H. 0.57. L. 0.83. T.

Paysage boisé avec pont et chûte d'eau.

ADRIEN WULFFAERT. (1804).

Ce peintre naquit à Ter Goes, en Zélande; à douze ans, il fut envoyé à l'Athénée de Bruges; tout en y faisant ses études, il obéit à son goût pour les arts en se mettant sous la direction de Ducq; il suivit en même temps les cours de l'Académie et y obtint tous les premiers prix. Après la mort de son maître dont il partagea souvent les travaux, Wulffaert partit pour la France, séjourna un an à Paris, et, revenu dans sa patrie, s'établit à Gand où il obtint le premier prix dans le genre historique; depuis il a

exposé avec succès dans la plupart des expositions publiques de Belgique et de Hollande. M. Wulffaert est établi à Anvers et a épousé mademoiselle Claire Rooman qui elle-même manie le pinceau avec talent.

N° 121. — H. 0.65. L. 0.53. T.

Le corps-de-garde de la compagnie des chasseurs-francs, formée à Bruges à l'époque de la révolution de 1830. Tableau intéressant. Signé : *A. Wulffaert ping[t]*. 1831.

N° 122. — H. 0.78. L. 0.63. T.

Un enfant sortant du bain. — Signé *A. Wulffaert.*

HENRY JEAN BECQUET. (1812—1855).

N° 123. — H. 0.91. L. 1.05. T.

La Sainte Famille au repos.

THOMAS JOSEPH LIEBAERT. (1785—1848).

N° 124. — H. 0.68. L. 0.51. T.

Vue prise en Normandie. — Signé T. L. 1842.

EDOUARD AUGUSTE WALLAYS (1813).

Ce peintre né à Bruges le 13 Juillet 1813, fut élève de J. Geirnaert, à Gand ; il séjourna à Paris de 1835 à 1839. Il s'établit ensuite à Bruges où il est actuellement Directeur de l'Académie.

N° 125. — H. 2.23. L. 1.52. T.

Prométhée enchaîné sur le rocher. — Signé *Ed. Wallays* 1857.

N° 126. — H. 0.80. L. 1.01. T.

Vue de la salle d'assemblée de l'ancien magistrat du Franc de Bruges.

PIERRE JEAN CLAYS. (1819).

N° 127. — H. 0.66. L. 0.93. T.

Le fort Ferragudo; — vue prise sur les côtes du Portugal. Signé *P. J. Clays.* 1846.

AUGUSTE JOSEPH MARIE DE MERSSEMAN. (1808).

N° 128. — H. 0.68. L. 0.48. T.

Une vieille femme s'amusant avec ses chats. — Signé A. de Mersseman 1844.

BERNARD JEAN CLOET. (1806).

N° 129. — H. 0.84. L. 0.70. T.

Rubens visitant De Brauwer dans la Citadelle d'Anvers.

BRUNO JEAN CHARLES VAN HOLLEBEKE. (1817).

N° 130. — H. 1.74. L. 1.33. T.

Une Père capucin exhortant un condamné à la pénitence.

JOSEPH DE CAUWER-RONSSE. (1778—1854).

Joseph de Cauwer-Ronsse naquit à Beveren (Pays de Waes) et fut élève de l'Académie d'Anvers d'abord et de celle de Gand ensuite; il s'établit dans cette dernière ville où il devint professeur à l'Académie et au Collége royal, et où il obtint plusieurs médailles d'honneur à diverses expositions.

N° 131. — H. 0.61. L. 0.74. T.

Fuite d'Henriette de France. — Henriette, femme de Charles 1er d'Angleterre, réfugiée dans une ferme avec son ministre et une suivante; des soldats qui sont à sa recherche, passent sans entrer : tous rendent grâces à Dieu en voyant la reine sauvée.

THÉODORE JOSEPH CANNEEL. (1817).

Ce peintre naquit à Gand le 8 Novembre 1817; il se destina d'abord à l'état d'imprimeur et travailla dans ce but dans l'établissement de son père jusqu'en 1838; puis cédant à son goût pour les arts, il se mit sous la direction de M. P. van Hanselaere auprès duquel il étudia trois années; il devint professeur à l'Académie de Gand, visita la Hollande, en 1842, partit pour l'Italie, en 1848, et y séjourna trois années; à son retour, en 1850, il fut nommé Directeur de l'Académie de Gand.

N° 132. — H. 0.36. L. 0.30. T.

Un pauvre demandant l'aumône.

ADOLPHE A. DILLENS. (1821).

N° 133. — H. 0.37. L. 0.30. T.

Le chef d'une tribu Africaine. — Signé *A. Dillens* 1849.

PIERRE KREMER. (1801).

Ce peintre naquit à Anvers, le 9 Mai 1801; élève de Herreyns et de M. van Brée, il visita, en 1838, l'Allemagne, l'Italie et la France; il fut honoré de plusieurs médailles à diverses expositions.

N° 134. — H. 0.55. L. 0.46. T.

Enfants et oiseaux. — Deux enfants donnent à manger à des petits oiseaux.

ISABELLE MARIE FRANÇOISE GEEFS NÉE CORR. (1814).

Isabelle Corr, née à Bruxelles, épousa en 1836 le sculpteur anversois, Guillaume Geefs; elle est sœur du graveur Erin Corr, et eut pour maître, M. Navez. Elle est membre de l'Académie royale de Gand et membre correspondant de celle de Lille. Elle a obtenu des médailles d'honneur à un grand nombre d'expositions.

N° 135. — H. 0.79. L. 0.59. T.

La Châtelaine. — Une châtelaine tenant sur la main un perroquet, et accompagnée d'un épagneul.

CHARLES WALLEM.

N° 136. — H. 0.83. L. 0.70. T.

Le voleur de navets. — Signé CH^s WALLEM.

A. DE LEEUW.

N° 137. — H. 0.46. L. 0.35. T.

Un petit paysage; — vue d'hiver. Signé A. DE LEEUW f. 48.

ALPHONSE VAN DER EYCKEN.

N° 138. — H. 0.53. L. 0.41. T.

Une causerie.

JEAN BAPTISTE DAVELOOSE.

N° 139. — H. 0.60. L. 0.81. T.

Paysage. — Vue prise dans les environs d'Audenarde. Signé *J. B. Daveloose* 1843.

N° 140. — H. 0.43. L. 0.61. T.

Paysage. — Vue prise dans les mêmes environs. Signé *J. B. Daveloose.*

A. PLEYSIER.

N° 141. — H. 0.41. L. 0.27. T.

Marine. — Vue prise sur les côtes de la Flandre. Signé A. Pleysier f[t].

P. J. T. DE BAKKER.

N° 142. — H. 0.51. L. 0.63. T.

Intérieur. — Un intérieur représentant un rendez-vous de chasseurs.

J. CAUTAERTS.

N° 143. — H. 0.45. L. 0.41. T.

Intérieur. — Les politiques.

VAN DEN DAELE.

N° 144. — H. 0.58. L. 0.44. T.

Intérieur de famille. — Signé Van den Daele, 1855.

L'Académie possède encore un joli bas-relief en

cuivre représentant une chasse aux sangliers; (H. 0.15. L. 0.26) une grande collection de plâtres d'après l'antique, quelques plâtres et médailles modernes, une masse de dessins des meilleurs élèves de l'Académie et quelques bonnes gravures, parmi lesquelles il faut en citer une, faite en 1769, d'après le tableau inachevé de Jean van Eyck représentant *S. Barbe,* et qui se trouve actuellement au Musée d'Anvers; (n° 9 du Catalogue) cette gravure a longtemps passé pour être un dessin à la plume.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ARTISTES

dont les œuvres sont décrites dans le Catalogue.

TABLEAUX DE MAITRES INCONNUS.

XVe SIÈCLE.

XVIe SIÈCLE.

XVIIe SIÈCLE.

XVIIIe SIÈCLE.

ERRATA ET ADDENDA.

Page 15, *ligne* 13. *Au lieu de* Van der Paele, *lisez* Van der Pale.

» » » 27. La légende primitive doit avoir été : *et fundavit hic unam capellaniam.* George van der Pale fonda une chapellenie à l'autel des SS. Pierre et Paul le 13 Septembre 1434; et une seconde le 30 Janvier 1442 (1443 n. st.) Donc la légende sur le bord inférieur doit avoir été modifiée à cette époque.

Page 16, *ligne* 28. *Au lieu de* Van der Paele, *lisez* Van der Pale.

» 26, *ligne* 5. *Ajoutez :* Le tableau de Memlinc à l'Hôpital S. Jean, connu sous le nom de la *Sibylle Sambetha*, n'est que le portrait d'une des filles qui se trouvent sur la face du volet de gauche de ce triptyque. Nous ne comprenons pas que les auteurs qui ont écrit sur les tableaux de Memlinc aient pu se laisser induire en erreur par le faible Catalogue du Cabinet de l'Hôpital qui donne ce portrait comme une des premières œuvres dues au pinceau de notre maître, tandis que le bord supérieur porte la date de 1480, date certainement authentique.

» » » 22. *Ajoutez :* Gérard David laissa une fille mineure qui cependant était déjà mariée lors du décès de son père.

» 32, *ligne* 2. *Au lieu de* Edouard d'Hene, *lisez* Edouard de Dene.

» 57, *ligne* 17. *Ajoutez :* Les armoiries du 1er écusson sont celles du Comté de Flandre, tandis que les secondes sont celles de la ville de Bruges.

» 73, *ligne* 26. *Au lieu de* 1665 *lisez* 1656.

» 80, » 26. » » » 1730 » 1630.

» 90, » 3. » » » 1584 » 1684.

FIN.

